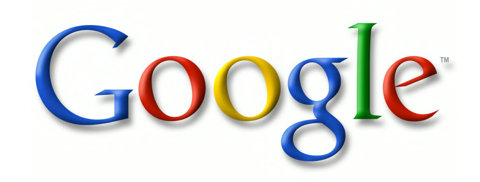
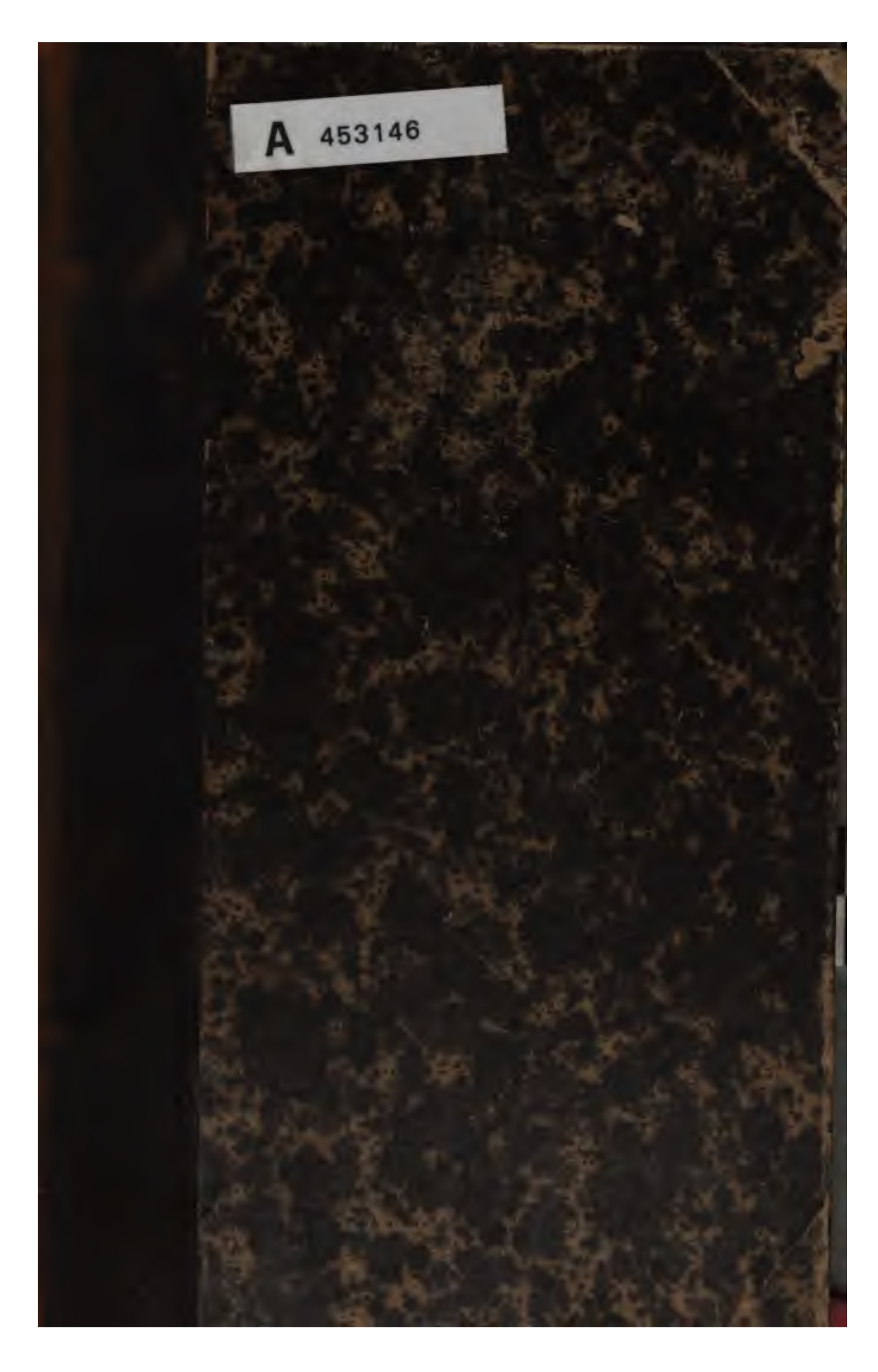
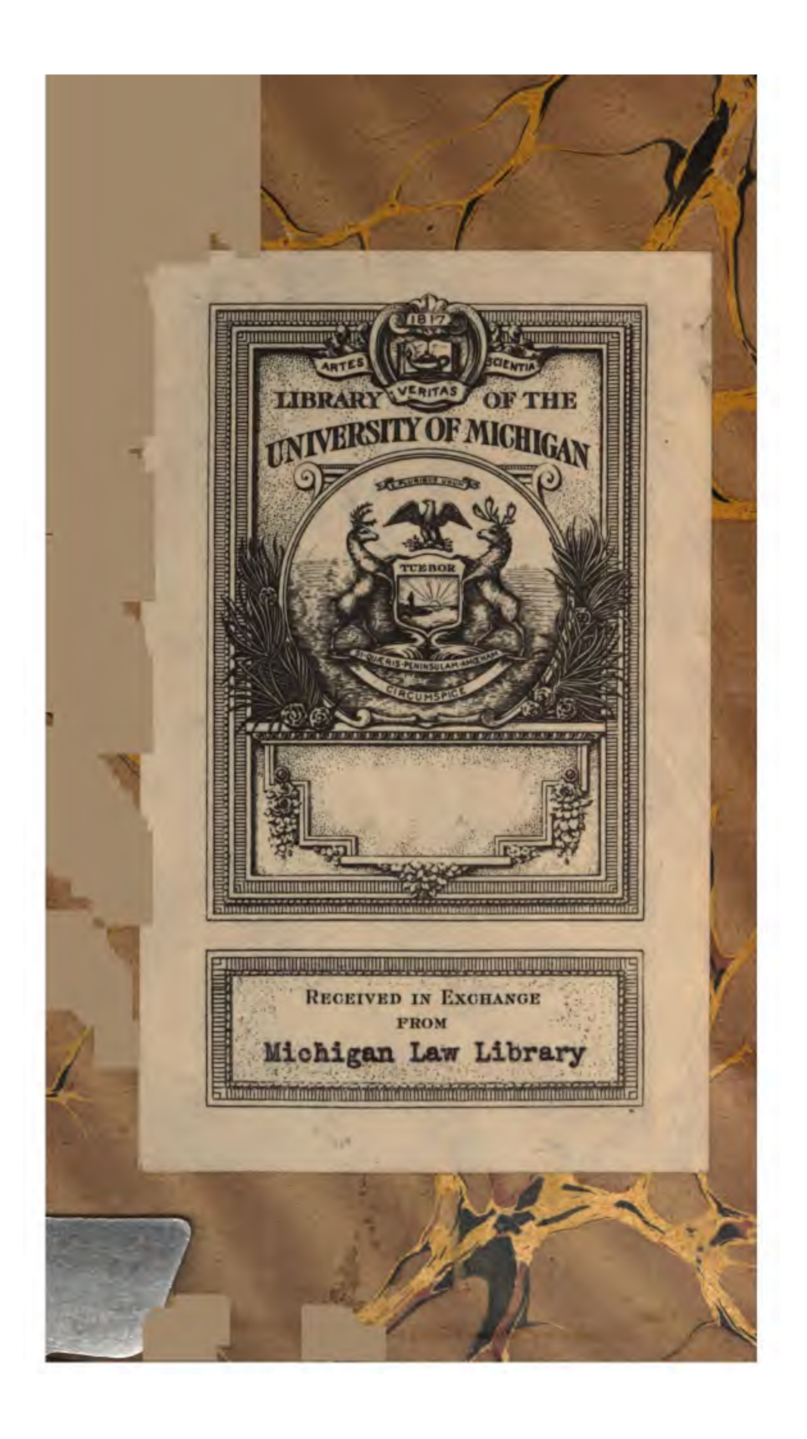



A 453146


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Michigan Law Library





LES
COLONIES ET L'ÉMIGRATION
ALLEMANDES

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie.

LES
COLONIES ET L'ÉMIGRATION
ALLEMANDES

PAR

JULES STOECKLIN

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE ZURICH
ANCIEN INSPECTEUR DES EAUX ET FORÊTS

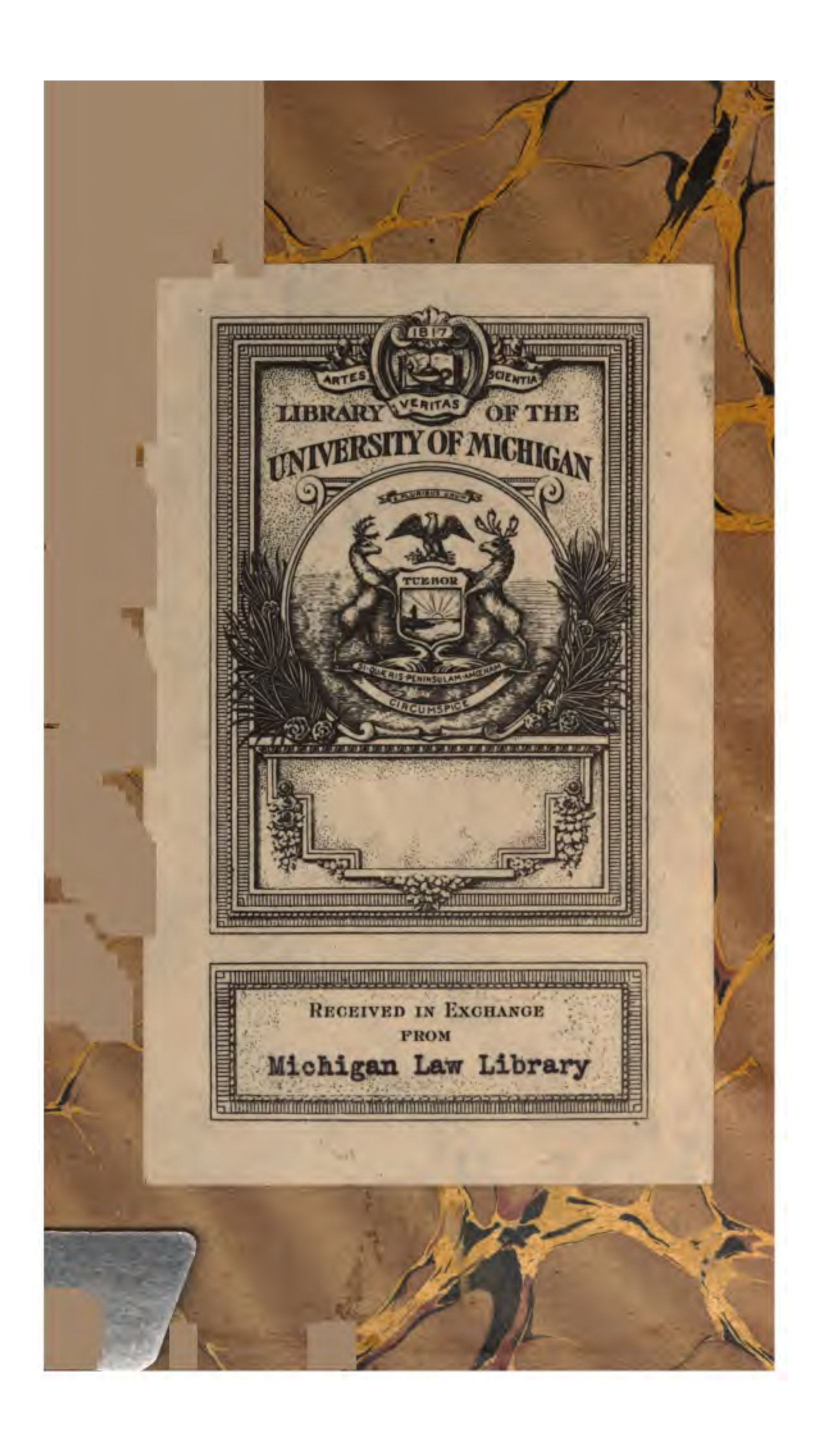
AVEC PRÉFACE PAR

RAOUL POSTEL

ANCIEN MAGISTRAT AUX COLONIES

PARIS
LOUIS WESTHAUSSER, ÉDITEUR
10, RUE DE L'ABBAYE, 10

1888





LES

COLONIES ET L'ÉMIGRATION ALLEMANDES

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie.

LES
COLONIES ET L'ÉMIGRATION
ALLEMANDES

PAR

JULES STOECKLIN

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE ZURICH
ANCIEN INSPECTEUR DES EAUX ET FORÊTS

AVEC PRÉFACE PAR

RAOUL POSTEL

ANCIEN MAGISTRAT AUX COLONIES

PARIS

LOUIS WESTHAUSSER, ÉDITEUR

10, RUE DE L'ABBAYE, 10

—

1888

PRÉFACE

Il y a soixante ans, quelques années après Napoléon 1er, une certaine école historique apparut, qui introduisit soudain dans la théorie politique internationale un sentimentalisme doctrinal de convention; aussitôt, tout un courant nouveau d'opinion se produisit sur les questions sociologiques. Ce mouvement était, au fond, dans les données mêmes de l'évolution propre au XIXe siècle; il eut pour objet immédiat d'exciter à l'étude, plus ou moins spéciale, des caractères propres aux nationalités distinctes et de revenir, par suite, sur la situation de celles qui avaient été ou avaient paru être plus ou moins opprimées. C'est alors que nous vîmes, en France, notre grand historien Augustin Thierry constituer

de toutes pièces une doctrine pour glorifier les nationalités vaincues et prendre systématiquement parti en leur faveur contre les nationalités victorieuses. C'était l'Évangélisme appliqué à l'histoire, mais aussi la négation de l'esprit le plus fondamental de la méthode scientifique. Les Gaulois étaient glorifiés, et César maudit; les Normands flétris, et les Saxons exaltés. Il est vrai que, dans ces paradoxes littéraires où l'on s'insurgeait contre les fatalités de l'histoire, on oubliait que les Saxons avaient été des conquérants et que les Gaulois n'auraient pas mieux demandé que de l'être.

Dans les autres parties de l'Europe et surtout en Allemagne, sous le poids du souvenir de l'oppression impériale qui, malheureusement, avait succédé à notre défense légitime contre une attaque odieuse, les penseurs patriotes adoptèrent avec joie cette doctrine imprévue, qui servait leurs plans; les écrivains germaniques, entre autres, lui donnèrent à leur façon une systématisation particulière qui, depuis, a pris le nom de « principe des nationalités ». Et non seulement

ils formulèrent cette conception, mais encore ils en déduisirent une politique spéciale pour opérer en vertu de son facile principe une nouvelle répartition de l'Occident et même du monde entier. Les démocrates français, dans l'incohérente accumulation de dogmes confus qui les aveuglait, s'empressèrent naturellement d'accepter ce principe en le combinant avec un mélange du Contrat Social et de l'Évangile, lequel était alors la caractéristique de ces prétendus continuateurs de la Convention Nationale. Il y avait donc là, en Occident, une situation prête à permettre de profondes transformations sous des circonstances favorables. L'Angleterre seule échappait à ces entraînements.

Or, ces circonstances se produisirent par suite de l'avénement de Napoléon III. Dans le cerveau mal équilibré de ce prince, toujours fatalement indécis, se ballottaient à la fois les conceptions les plus disparates: plans financiers empruntés au Saint-Simonisme, vague aspiration évangélique de fraternité universelle, rêve mal défini du principe des nationalités. Mais ce pseudo-démocrate couronné

possédait de plus, pour le moment, une puissance redoutable et prépondérante. C'est alors qu'entrèrent en scène en même temps, en Italie et en Allemagne, deux hommes d'Etat remarquables, M. de Cavour et M. de Bismark, très aptes chacun à tirer parti, dans l'intérêt précis de leur nationalité propre, d'une pareille situation.

On sait trop ce qui est advenu depuis. La moitié d'une génération ne s'était pas accomplie que l'unité italienne était fondée, de même que celle de l'Allemagne; et cette dernière prenait, bientôt après, en Occident l'hégémonie qui avait jusqu'alors appartenu à la France! Une répartition ethnique nouvelle était désormais fondée en Europe, grosse de perturbations qui auraient pu être évitées, mais qui, en fait, ne l'avaient pas été; tant les coefficients empiriques, y compris l'existence de certaines personnalités, jouent un rôle considérable dans. la politique pratique des peuples. L'influence de la France a été sensiblement amoindrie, et ce changement rend son action infiniment plus difficile: il ne lui reste plus, pour sa sauvegarde, qu'à revenir en arrière et à pousser,

autant qu'il lui sera possible, au maintien des petites nationalités encore existantes. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui l'Occident marche énergiquement vers les grandes concentrations nationales, et sa constitution actuelle introduit de plus deux éléments nouveaux de perturbation dans la politique générale : l'Allemagne et l'Italie. La France ne peut s'en prendre qu'à elle-même de cette désastreuse réaction.

Mais si, grâce à l'initiative imprudente du « sentimentalisme » démocratique français, la Prusse, naguère encore si faible, a pu se transformer dans l'espace de quelques années en un formidable Empire Allemand, il ne s'ensuit pas pour cela que son aisance soit à la hauteur de sa subite fortune politique. Au point de vue de sa prospérité intérieure, ce colosse, semblable à celui qu'entrevit jadis Nabuchodonosor, pourrait bien chanceler rapidement, s'il n'y prend garde, sur ses fondations mêmes, que la misère mine. Un coup d'œil sommaire sur les ressources intimes de l'Allemagne nous en convaincra.

D'après le recensement de 1885, l'Allemagne compte une population de 46 855 704 individus,

groupée sur une superficie totale de 540 521 kilomètres carrés. Comment se subdivise cette population, et de quelle façon vit-elle ?

La population moyenne de l'Empire Allemand serait donc de 86,7 individus par kilomètre carré. Parmi les Etats particuliers, c'est le royaume de Saxe qui présente la plus grande densité, avec 212 habitants par kilomètre carré, puis la province du Rhin avec 148; par contre, le Hanovre n'en compte que 56,5, la Prusse occidentale que 55,2 et la Prusse orientale que 53; la Poméranie et le Waldeck descendent même à 50, le Mecklembourg-Schwerin à 43,2 et le Mecklembourg-Strelitz jusqu'à 33,6.

D'après le recensement des professions pour 1886, le chiffre des personnes occupées à l'agriculture est de 415,2 pour 1.000 habitants ; celui des personnes vivant de la transformation des produits bruts en produits manufacturés est de 348,4 ; celui des personnes adonnées au commerce de 93,7 ; celui des domestiques de 29,1 ; celui des fonctionnaires publics et des individus exerçant des professions libérales de 45,5; enfin, celui des personnes sans occupation connue de 46,7.

A un autre point de vue, la population se subdivise ainsi : 20 014 798 individus de population urbaine, et 26 840 900 individus de population rurale. Dans ces deux groupes il faut encore comprendre 5 891 000 ouvriers, occupés dans 77 844 exploitations ou fabriques (non comprises celles employant un minimum de 5 ouvriers), l'effectif de l'armée sur le pied de paix qui est, pour 1887-1888, de 495 325 hommes, plus 10 850 ouvriers des corps de troupes, celui de la marine de guerre, lequel compte 17 119 hommes d'équipage d'après la statistique officielle de 1886, enfin celui des équipages de la marine de commerce, qui était en 1885 de 39 911 matelots.

Cette population, relativement considérable sur un territoire qui n'est pas sensiblement plus étendu que la France[1], est loin, toutefois, de rencontrer la même facilité de vie que le citadin, le paysan et l'ouvrier chez nous. Le sol allemand, dans sa plus grande étendue, n'est pas fécond : les richesses minières qu'il contient ne sont pas une compensation à la parcimonie,

1. La France mesure une superficie totale de 528 571 kilom. carrés.

trop souvent excessive, de la production agricole; elles font, au contraire, ressortir plus cruellement l'inégalité douloureuse qui sépare le travailleur de toute caste du propriétaire et du capitaliste, qui seuls ne manquent de rien.

Voici, du reste, le tableau très exact que les auteurs d'un récent ouvrage sur l'Allemagne nous tracent de la situation agricole dans l'ensemble de ce pays[1]:

« Au point de vue agricole, on peut diviser l'Allemagne en quatre zones principales: la zone étroite du littoral, celle de la plaine de l'Allemagne du Nord, la zone montagneuse du centre moyen de l'Allemagne, avec la plaine du sud, et la zone alpestre.

» La zone du littoral comprend l'étroite bande de terrain qui longe les bords de la Baltique et de la mer du Nord. Sur le littoral de la Baltique s'étendent de hautes et vastes dunes composées généralement de sable fin, quelquefois de galets. Sur certains points, le sable est fixé par des herbes et des arbustes; ailleurs, il obéit à tous les mouvements de la

1. *L'Allemagne illustrée*, par V. A. Malte-Brun, avec la collaboration de MM. Charles Lassailly et Jules Stoecklin *t. IV, 89e* fascicule, p. 106-109. — Paris, Jules Rouff, 1887.

vague et des vents : ce n'est guère que depuis cinquante ans qu'on a commencé, dans l'Allemagne du Nord, à consolider les dunes en y plantant des herbes et des arbustes. Le delta de la Vistule, avec ses polders ou werders si fertiles, appartient au littoral de la Baltique.

» La côte de la mer du Nord est moins pittoresque, mais plus fertile; elle est occupée en grande partie par les Marsches, célèbres en fertilité et qui embrassent de vastes étendues aux embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Les Marsches doivent leur origine au limon que charrient les grands cours d'eau, tantôt le déposant sur leurs rives (Marsches fluviales), tantôt et plus habituellement le roulant vers la marée, le vent et les vagues s'en emparant pour le rejeter le long des côtes (Marsches marines). La puissance de fertilisation de ce limon est sensiblement accrue par les innombrables infusoires qui meurent dans les embouchures des fleuves. Les Marsches sont protégées contre la mer par des digues gigantesques, dont quelques-unes sont de construction ancienne puisqu'elles ont été, dès le XIVe siècle, l'objet de règlements spéciaux.

» Au point de vue agricole comme sous le rapport géographique, la plaine de l'Allemagne du Nord peut se diviser en plaine orientale ou plaine wende, et plaine occidentale ou plaine saxonne, par une ligne tirée de Hambourg au pied du Harz.

» Une partie assez considérable de la plaine wende est occupée par des bas-fonds où l'eau abonde. De ces terrains humides beaucoup sont encore en marécages ; toutefois, à l'aide de canaux ou de digues, on a pu livrer à la culture de larges bandes de sol, exploitées aujourd'hui comme tourbières ou transformées en champs fertiles, en riches pâturages, les plus productifs de la plaine. Cela est surtout vrai pour les marais de l'Oder et de la forêt de la Sprée.

» En dehors du terrain marécageux, la fertilité de la plaine wende est très inégale. Là où domine la marne, comme dans l'Ukermack, le Mecklembourg et le Holstein, on trouve une végétation assez puissante. Mais les terres sablonneuses du Brandebourg et de la Poméranie ne donnent guère que du seigle. Un des avantages de la plaine wende, c'est qu'on y trouve aisément de l'eau potable. Sur certains

points, et notamment dans le Brandebourg méridional, le sol est couvert d'une couche de sable si épaisse qu'il produit à peine quelques maigres pins.

» La plaine occidentale, ou de Saxe, alterne entre la tourbière et la lande. Le terrain de la lande, ou des bruyères, n'est pas partout uniformément stérile; parfois, au milieu même des sables, apparaissent de véritables et riantes oasis. Sur les bords des fleuves, aux endroits où les grandes eaux, balayant le sable, ont mis à nu les terrains de marne et d'argile, on trouve des cultures florissantes. Ailleurs, la couche de sable est assez légère pour qu'on puisse, sans de grands travaux, découvrir le sol arable. Pendant longtemps les communes ont interdit le travail de recherche dans les vastes bruyères qu'elles réservaient à la dépaissance commune; d'un autre côté, elles défendaient en même temps d'enlever les bruyères mortes, cet unique engrais végétal de la lande et grâce auquel, quand il avait atteint une certaine épaisseur, elle pouvait être convertie en forêts. Mais, depuis trente ans environ, on morcelle ces vastes communaux, et, aujourd'hui,

on trouve de riches cultures de froment et de colza là où, naguère, quelques vaches maigres broutaient de maigres pâturages. Cette heureuse transformation eût été bien plus rapide si, dans cette contrée, la propriété n'eût été concentrée en un petit nombre de mains.

» Toutes les parties de la lande ne se prêtent pas ainsi à la culture. Sur de vastes étendues, les couches fertiles sont à une trop grande profondeur pour qu'on puisse les chercher utilement. Dans ces dernières années, on y a fait quelques plantations de pins; mais les résultats sont encore peu sensibles.

» Si la plus grande partie de la lande a conservé sa stérilité primitive, les autres marais de l'Allemagne occidentale ne se prêtent pas davantage à la culture. Les plus étendues sont au nord et à l'ouest de la Weser sur les deux rives de l'Ems. Trois systèmes de culture ont été tentés dans les marais. Par le premier et le plus ancien on parquait, sur les parcelles des landes qui y pénètrent et le dominent, des troupeaux de moutons dont le fumier servait à fertiliser le marais contigu, préalablement drainé à l'aide de fossés de 1 à 2 mètres de

profondeur. On obtenait ainsi des terres suffisamment desséchées, où le seigle surtout venait facilement. Mais ce système n'est applicable qu'à de petites surfaces, parce qu'il exige des quantités considérables de fumier. Le second, destiné à mettre en culture de grandes tourbières, consiste à brûler la tourbe et à jeter sa cendre sans aucun fumier. Par la troisième méthode on extrait la tourbe jusqu'à la dernière couche, on draine ensuite le sol et on le fume abondamment pour le convertir en champ de prairies. Mais c'est un long et pénible travail, dont on ne bénéficie guère que la deuxième ou troisième génération. En effet, pour pouvoir drainer et vendre en gros la tourbe extraite, un vaste et dispendieux système de canaux est indispensable par suite de la nécessité, pour chaque colonie ou village, de se mettre tout d'abord en communication avec le cours d'eau navigable le plus voisin à l'aide d'un canal suffisamment large et profond, auquel viennent se souder des canaux latéraux établis à travers la tourbière. A mesure que la tourbe est extraite, le colon ou cultivateur fume le sol mis à découvert ou, s'il n'a pas d'engrais en quan-

tité suffisante, brûle la tourbe et sème sur la couche. Le résultat n'est définitif que lorsque, à la suite d'une extraction complète, la couche arable a été enfin mise à nu. C'est alors que le colon recueille le fruit de son labeur et de ses sacrifices. Ce dernier système est, en somme, le seul rationnel, mais il est long; aussi, jusqu'à ce jour, une faible partie seulement du marais a été mise en culture.

» La zone montagneuse du centre de l'Allemagne s'étend depuis la source de l'Oder jusqu'à la Moselle et la Meuse. Elle comprend toute la chaîne de montagnes que nous avons désignée sous le nom de monts Moyens de l'Allemagne, ainsi que la haute plaine du Danube. Les vallées de ces monts sont presque toutes naturellement fertiles et reçoivent, en outre, le limon que les cours d'eau, descendus des hauteurs, roulent avec eux et déposent sur leurs rives. Parmi les terrains les plus fertiles de cette zone il faut citer la Börde de Magdebourg et le Ries de Nördingen, la plaine du Rhin et ses coteaux. Par contre, la montagne proprement dite et, surtout, les hauts plateaux ont un climat âpre et un sol rebelle à la culture.

Plusieurs de ces chaînes de montagnes sont couvertes de superbes forêts, par exemple le Schwarzwald, le Haardt, le Böhmerwald. »

Assurément, ce n'est point là un pays riche.

La statistique (1885), au surplus, achèvera de le démontrer.

Etablissons, tout d'abord, que sur 54 millions d'hectares de superficie totale les forêts en couvrent 13 900 612, soit plus du quart : environ un tiers de ces forêts (33 p. 100) appartient à l'Etat, à peu près la moitié (48 p. 100) à des particuliers ; le reste (19 p. 100) est partagé entre les communes, les corporations et le clergé. Puis viennent 5 903 501 hectares de prairies, et 5 041 083 hectares de pâturages. Le reste, c'est-à-dire 26 311 968 hectares, est consacré aux champs, jardins et vignobles.

Les 26 derniers millions d'hectares se répartissent entre 5 276 344 exploitations agricoles, se décomposant ainsi : 2 323 316 de moins de *un* hectare, 2 274 096 de *un* à *dix* hectares, 653 941 de *dix* à *cent* hectares, 24 991 de *cent* hectares et plus ; de telle sorte que l'Empire Allemand tout entier ne compte que 25 000 exploitations agricoles importantes et 654 000 exploitations

agricoles moyennes contre plus de 4 millions et demi dont une moitié ne donne aux travailleurs ruraux que la médiocrité et dont l'autre moitié n'abrite, en réalité, que des prolétaires.

Poursuivons notre examen. Que produisent ces champs ? La même statistique officielle nous répond qu'il y a 15 723 967 hectares utilisés en graines et légumineuses, 2 404 650 hectares en fourrages artificiels, 352.315 hectares en plantes de commerce et 3 336 829 hectares de champs en jachère : mais cela ne suffit pas. Si en effet, comparée aux autres grands pays de l'Europe occidentale, la surface consacrée aux champs en Allemagne (263 119 kil. carrés, soit 48.5 pour cent) n'est dépassée, quant au pourcentage, que par la France (263.000 kilom. carrés, soit 49.7 pour cent) ; par contre, si on la compare à ces mêmes pays par rapport au genre de production des champs, elle est beaucoup moins bien partagée. La seule grande production de l'Allemagne est la pomme de terre et le seigle, figurant l'une pour 2 907 680 hectares et l'autre pour 5 831 362 hectares, tandis que le blé, n'occupant que 1 918 952 hectares, y tient un rang sensiblement infé-

rieur. Ce ne sont pas 3 768 327 hectares d'avoine, 1 735 265 hectares d'orge et 376 698 hectares d'épeautre qui compenseront le manque de blé. On peut donc affirmer nettement que la classe la plus nombreuse de la population ne vit, à proprement parler, que de pommes de terre et de légumes. La production totale de la première de ces cultures atteint le chiffre énorme de 24 millions de quintaux, soit en moyenne 8 quintaux par hectare. Et, néanmoins, l'Allemagne en importe encore chaque année des quantités considérables, sa production propre se trouvant insuffisante pour sa consommation! C'est ainsi qu'en 1884 elle a importé 3 141 116 tonnes de légumes et de pommes de terres représentant 443 019 000 marks, et qu'en 1885 elle en a importé 2 640 542 tonnes, représentant 350 911 000 marks. Où, d'ailleurs, ses travailleurs trouveraient-ils assez de bétail pour que la viande fût à bas prix? Aux mêmes dates, la race bovine n'était que d'un rendement de 34.4 pour 100 habitants, la race ovine que de 41.9, la race porcine que de 20.1 et la race caprine que de 5. 8, le tout en diminution progressive depuis vingt-cinq ans.

Quant à la boisson, mêmes rigueurs de la part de l'ingrate nature. Les 134 618 hectares de vignes de l'Allemagne produisent à peu près 4 millions d'hectolitres de vin ; mais une grande partie de la récolte vinicole s'exporte, notamment celle de la Tauber, de l'Enz et de la Rhingovie, à cause de son prix élevé; c'est autant de perdu pour la consommation locale, sans compter la région viticole, assez étendue également, qui ne livre que des raisins de table. La classe aisée et la classe moyenne n'ont donc guère d'autre boisson usuelle que la bière ; par bonheur, les 45 937 hectares de houblon du territoire impérial rendent 422 870 000 hectolitres de bière, en progression constante depuis quinze ans. Néanmoins, malgré le très réel bon marché de cette boisson, les classes laborieuses, principalement en Prusse et dans les autres régions de l'Allemagne du Nord, où la production n'est que de 70 litres par habitant, et dans le grand-duché de Bade, où elle n'est que de 79 litres, ne peuvent boire le plus souvent que de l'eau.

Ainsi, détresse réelle au dedans, sous les

apparences extérieures de la puissance et de la force; l'Allemagne ne peut plus nourrir la plus grande partie de sa population, non par la faute des possesseurs du sol ou de ceux qui le cultivent, mais par suite de l'improductivité naturelle de ce même sol, que ses conditions géologiques n'ont point favorisé.

Son commerce lui-même est une autre occasion de crise.

L'Allemagne compte 452 725 maisons de commerce, comprenant 838 392 commerçants et employés; en outre, pour environ 164 111 autres individus le commerce est une branche accessoire d'activité. En 1884, le chiffre des importations était de 17 787 766 tonnes, figurant 3 284 928 000 marks, et celui des exportations de 19 151 756 tonnes, figurant 3 269 401 000 marks. En 1885, l'importation représentait 3 263 730 000 marks et l'exportation 3 272 206 000 marks, soit 18 476 000 marks en faveur de l'exportation. Or, à cette même date de 1885, la France n'importait que pour 247 991 000 marks et n'exportait que pour 313 414 000 marks: l'Allemagne importait

donc pour 3 015 739 000 marks et exportait pour 2 958 792 000 marks de plus que la France, et cela dans un territoire mesurant seulement 11 950 kilomètres carrés de plus que le nôtre.

Cet excès d'importation provient, comme nous l'avons indiqué plus haut, de l'insuffisance de ses produits de consommation, tandis que son excès d'exportation résulte de la surabondance de ses matières premières industrielles. La fabrication et l'industrie allemandes en ont reçu un accroissement énorme, lequel inonde peu à peu tout le monde connu; de telle sorte qu'à la concurrence anglaise et à la concurrence américaine, qui suffisaient seules déjà à causer un considérable préjudice à l'industrie et au commerce français, vient s'ajouter actuellement la concurrence allemande, qui nous porte le dernier coup. Un simple regard jeté sur les statistiques officielles nous prouve que depuis quinze ans l'exportation commerciale des États de l'Empire n'a pas cessé de progresser chaque année; de 1872 à 1885 elle s'est accrue environ de 5 millions de tonnes, représentant une valeur numérique de plus de 780 millions de marks. C'est que l'Al-

lemagne fabrique surtout des marchandises de première nécessité et de bon marché, de qualité le plus souvent inférieure, il est vrai, mais d'un facile placement. Leur écoulement a nécessité la réfection d'une flotte marchande qui, en 1885, comptait 4 257 navires, dont 3 607 voiliers et 650 vapeurs, jaugeant ensemble 1 294 288 tonnes et montés par 39 911 matelots : le nombre total des courses à l'étranger était, en 1884, de 9 438 avec cargaison, représentant un trafic de 7 268 837 tonnes, et de 3 147 à vide ou avec ballast seulement, représentant un chargement de 1 254 298 tonnes. C'est peu, et l'Allemagne en est arrivée aujourd'hui à redouter l'accumulation de ses produits ; elle a dû parer promptement à cette seconde difficulté économique.

Donc, une double cause d'affaiblissement : l'insuffisance des produits agricoles, l'exubérance des produits industriels ; c'est-à-dire la vie matérielle et la vie commerciale des divers États de l'Empire simultanément menacées. A cette situation deux fois précaire s'ajoute encore pour l'Allemagne le lourd fardeau de ses dépenses militaires : son budget de la guer-

re l'écrase ; cependant, il faut l'alimenter chaque jour par de nouvelles subventions, qui se traduisent par de nouveaux impôts. Et qui donc supporte encore réellement cet autre excès de charges sinon le peuple, c'est-à-dire la classe la plus nombreuse, déjà si pauvre ! C'est avec raison que, dans la séance du 30 novembre 1887, M. Bebel, lors de la discussion du budget au Reichstag, s'élevait contre l'exagération de l'impôt du sang et prédisait que la prochaine guerre sera la plus sanglante et la plus ruineuse qu'on ait jamais vue. Comment subvenir à ces dépenses militaires persistantes ? demandait-il. En grevant les populations de surtaxes sans cesse croissantes. Parlant, alors, de la surélévation des droits sur les céréales, l'orateur faisait remarquer qu'elle allait constituer un impôt annuel de 7 marks et demi par tête ; un ouvrier qui a une femme et trois enfants à nourrir paiera donc 37 marks et demi par an rien que pour cet indispensable objet de consommation, alors qu'il ne gagne que 500 ou 600 marks annuellement ! « Mais, ajoutait-il, qu'importe aux nobles, aux aristocrates, aux grands propriétaires

qui profiteront de l'impôt ? » Un autre député, M. Windthorst, venait déclarer à son tour que, sans plus tarder, il fallait cesser d'élever les impôts indirects si l'on ne voulait achever de consommer la ruine du peuple.

Ainsi, l'Allemagne se débat fatalement contre un triple problème économique dont la solution inquiète à bon droit ses gouvernants. Quels remèdes a-t-on appliqués ?

La classe pauvre en a trouvé un immédiat : l'Emigration.

L'Allemand émigre de préférence en Amérique : aux Etats-Unis, au Canada, au Brésil, dans l'Uruguay, dans la République Argentine, au Pérou, au Chili. Depuis quelques années, on le rencontre en Afrique, principalement au Maroc, et même en Asie. Voici, du reste, un tableau par années de ce mouvement total d'immigration :

1871..........	78.912	émigrants
1872..........	128.152	—
1873..........	110.538	—
1874..........	47.671	—
1875..........	32.329	—
1876..........	29.644	—
1877..........	22.898	—
1878..........	25.627	—

1879..	35.888	émigrants
1880..........	117.097	—
1881..........	220.902	—
1882...	203.585	—
1883..........	173.616	—
1884..........	149.065	—
1885..........	110.928	—

C'est-à-dire que, en quinze ans, l'émigration allemande en pays étranger a varié de 0. 050 pour cent à 0. 464 pour cent de la population de l'Empire.

C'était un débarras, mais aussi, en même temps, une perte nette. En effet, sur ce million et demi d'émigrants 1 349 389 se sont portés vers les Etats-Unis. Or, comme le font très justement remarquer les auteurs précités de *l'Allemagne illustrée* [1], « une fois établis en Amérique, les colons allemands ne restent plus Allemands de nation. Ils deviennent Américains en peu de temps. La nature particulière de leur caractère, la vie facile qu'ils trouvent à l'étranger les amènent à accepter, plus aisément que d'autres peuples, une nationalité étrangère. La langue allemande continue à servir aux parents; les

1. *Loc. cit.*, t. IV, 96e fasc., p. 310.

enfants naissent Américains et, après une ou deux générations au plus, les descendants d'Allemands ne savent même plus parler la langue de leurs pères. » En conséquence, les hommes d'Etat de l'Allemagne se sont demandé s'il ne serait pas plus avantageux, au point de vue national, de diriger ce mouvement d'émigration vers des colonies allemandes à fonder sur certains points du globe encore inoccupés.

La Colonisation a donc été le second remède appliqué à la crise, un remède officiel, il est vrai, mais néanmoins, à notre sens, de beaucoup préférable au premier.

En même temps, il y avait là un moyen d'utiliser la puissante marine militaire que l'Allemagne s'est créée, à si grands frais, depuis la dernière guerre. On sait que cette marine compte aujourd'hui 89 bâtiments de toute dimension, jaugeant ensemble 180 102 tonnes, portant 554 canons et comprenant 17 119 hommes d'équipage. Le gouvernement de l'Empire installerait ainsi, du même coup, des postes stratégiques sur les principales voies commerciales pour servir de garanties à ses

émigrants et à ses débouchés. Cette mesure nouvelle n'empêcherait, du reste, en aucune façon le libre cours de l'émigration.

Comme en France, la politique coloniale a rencontré en Allemagne d'acharnés détracteurs de parti-pris ; mais le prince de Bismarck ne s'est point ému d'attaques que suscitaient seules l'ignorance, la routine ou la mauvaise foi. Actuellement, l'Allemagne est une véritable puissance coloniale, venant immédiatement après l'Angleterre et la France, aussi considérable que la Hollande, plus forte que l'Espagne, occupant en résumé le troisième rang.

Cette transformation s'est accomplie en moins de deux ans. C'est, en effet, du mois d'avril au mois de juillet 1884 que le protectorat allemand a été établi en divers points importants de la côte occidentale d'Afrique ; c'est dans le courant de 1885 qu'il a été assis sur toute la côte orientale depuis le cap Delgado jusqu'au golfe d'Aden, au delà du cap Gardafui, pénétrant dans l'intérieur jusqu'à la région des Grands Lacs, qui commande le bassin du haut Congo ; c'est, enfin, dans cette

même année 1885 qu'il a été installé sur les côtes nord-est de la Nouvelle-Guinée et sur le populeux archipel Bismarck. On doit rendre cette justice au « Chancelier de fer » qu'il n'hésite jamais dans la mise en œuvre de ses plans: leur exécution suit toujours de près leur conception. Une pareille politique est la seule vraie, la seule profitable à un pays, quel qu'il soit. Il n'est qu'exact d'ajouter que rien ne gêne sérieusement leur réalisation, les Allemands ayant le respect des hommes d'Etat qui ont fait leur grandeur et se montrant justement confiants en eux, — deux qualités faisant absolument défaut aux Français de l'heure présente.

En résumé, depuis 1884 les Allemands ont réussi à occuper subitement plusieurs positions stratégiques de premier ordre sur la route du Cap et sur celle de Suez, habilement implantés sur le Continent Noir, à une proximité suffisante des Indes et de l'Extrême Orient. D'autre part, leur établissement en Nouvelle-Guinée et l'influence prépondérante qu'ils ont su s'assurer aux îles Hawaï et aux Tonga leur permettent d'absorber doré-

navant une part très enviable de profits du futur canal de Panama.

Voilà, certes, une œuvre grandiose, d'autant plus grandiose qu'elle a été accomplie en peu de temps, avec des dépenses relativement faibles, plus encore pacifiquement que militairement. Il ne nous coûte pas, en pareille matière, de rendre justice à nos ennemis.

La France, détournée par ses politiciens des préoccupations qui lui seraient utiles, n'a point paru s'inquiéter de cette transformation réfléchie de la puissance allemande. Pourtant, il y avait là matière à d'amères réflexions! Il y a longtemps déjà que le commerce allemand a supplanté le commerce français en Amérique et en Asie ; désormais, grâce à la ténacité qu'elle met en toutes choses, l'Allemagne achèvera brièvement de supplanter la France en Afrique et en Océanie. Qu'avons-nous fait ou, du moins, tenté pour contrebalancer cette influence adverse, qui a grandi lentement, mais sûrement? Rien.

On ignore même, chez nous, quelles sont ces nouvelles colonies allemandes. Deux ou trois brochures, quelques articles de Revues

spéciales, de vagues et incomplètes correspondances de journaux, tels sont les uniques renseignements que le public français possède sur cette question.

Il faut savoir gré à M. Jules Stoecklin d'avoir, pour la première fois, réuni en un substantiel volume les principaux documents relatifs à ce grave sujet. Possédant à fond la langue allemande et ayant beaucoup voyagé, il était au mieux préparé pour une étude de cette nature. Puisse son livre ouvrir les yeux aux indifférents, les prémunir en même temps contre les parti-pris et les coteries! Puisse-t-il, surtout, briser les entraves qu'apporte à notre expansion la routine de nos commerçants et celle, non moins néfaste, de nos administrations ! Son livre doit prendre place dans toutes les bibliothèques, même dans nos moindres écoles, car s'il est bon que notre jeunesse s'instruise à l'exemple de nos voisins, il n'est pas moins utile de démontrer à la masse inconsciente des lecteurs français combien est erronée la théorie, voulue d'avance, de ces économistes de club et de ces réformateurs de carrefour qui s'attirent le facile applaudisse-

ment des ignorants ou des niais en proclamant hautement que la Colonisation n'est qu'une source de dépense et de ruine pour les peuples qui l'entreprennent.

La Colonisation est, au contraire, la loi économique nécessaire de tous les peuples maritimes et producteurs. La démonstration de cet axiome a été, du reste, faite depuis longtemps déjà : mais nous estimons heureux que l'Allemagne soit venue confirmer en dernier lieu une thèse que nous avons toujours défendue et que nous ne cesserons pas de défendre.

RAOUL POSTEL.

Paris, 15 fevrier 1888.

COLONIES ALLEMANDES

INTRODUCTION

Il y a deux ou trois ans à peine, une controverse s'éleva : on prétendit que, la terre se trouvant partagée depuis longtemps entre les diverses grandes puissances, toute tentative de colonisation de la part de l'Allemagne était condamnée à échouer.

Cependant, dans ces dernières années, l'Allemagne, qui n'avait encore aucune possession transocéanique, a pris subitement une décision énergique qui a dû surprendre l'Europe. Elle a acquis tant en Afrique qu'en Océanie de nombreux territoires. Sans doute, une grande partie de ces territoires n'ont de valeur qu'au point de vue commercial, c'est-à-dire qu'ils permettent seulement l'établissement de comptoirs. Quelques-uns, du reste, ont déjà une grande importance; d'autres sont propres pour le genre de culture appelé *plantage*, qui s'entend de l'exploitation du sol par des indigènes sous la direction d'Européens. Enfin, nous verrons que, dans l'Afrique orientale en particulier, l'Allemagne a établi son

protectorat sur de vastes pays qui peuvent se prêter à la colonisation; en effet, bien que situés dans les régions équatoriales, leur climat est sain et tempéré grâce à leur altitude considérable.

C'est sur les bases établies par la Conférence de Berlin, provoquée par l'Allemagne, que cet empire a procédé à la prise de possession de pays restés inoccupés. Les principes adoptés par la conférence avaient du reste été surtout établis en vue de l'Afrique et de l'Océanie, les deux seules contrées où il existât encore des territoires libres.

Dans l'Afrique orientale, l'Allemagne possède actuellement une étendue de côtes de 180 lieues allemandes (la lieue allemande mesure 7,5 kilomètres), à savoir : 150 lieues à Angra Pequeña et dans le Damaraland, 25 lieues à Cameroon, 6 lieues sur la côte des Esclaves.

Dans l'Afrique orientale nous verrons qu'elle possède un vaste territoire qui s'étend depuis la côte de Suhaheli jusque dans la région des lacs, et en outre toute la côte comprise entre le Tana et le cap Gardafui.

Dans l'Afrique du Sud elle a acquis, tout dernièrement, quelques territoires des Boërs et de l'Angleterre.

En Polynésie, elle s'est assurée d'un territoire de 7700 lieues carrées. Ainsi l'Allemagne est entrée au rang des nations coloniales.

I

COUP D'ŒIL HISTORIQUE.
PREMIERS ESSAIS DE COLONISATION. — COMPTOIRS ALLEMANDS.

La première tentative de colonisation est due à un riche banquier d'Augsbourg. Bartholomée Welser, chef d'une puissante famille de finance et bourgmestre de cette ville, avait avec d'autres banquiers, les Fugger, prêté 1 200 tonnes d'or (9 000 000 de francs) à Charles-Quint. Les Welser surent profiter de leur créance pour exécuter une vaste entreprise : ils se firent donner par l'empereur (1528), comme hypothèque de cette dette, une étendue de pays de 200 lieues, situé sur les côtes nord de l'Amérique du Sud, entre le cap Vela et le cap Marcara. Un rescrit de l'empereur leur assurait la franchise de douane pour tous les objets d'alimentation, et en outre 12 lieues carrées du pays qu'ils soumettraient devaient être leur propriété particulière. Enfin, ils étaient autorisés à réduire en esclavage les In-

diens qui ne se soumettraient pas à leurs ordres.

Alors Bartholomée Welser et son frère firent armer quatre navires par leur chargé d'affaires à Séville; ils y embarquèrent 400 fantassins allemands et espagnols, 80 cavaliers, 28 maîtres-canonniers et 60 mineurs allemands pour exploiter les mines d'or et d'argent, et quelques dominicains chargés de convertir les indigènes. Ambrosius Alfinger, leur ancien représentant en Espagne, fut chargé du commandement de la flottille et du gouvernement de la nouvelle colonie.

Ainsi nous rencontrons des conquérants allemands dans le pays qu'avaient découvert les Espagnols et les Portugais. Eux aussi firent dans l'intérieur, pour y chercher de l'or, des expéditions aventureuses et désastreuses; comme leurs prédécesseurs, ils se signalèrent par leurs extorsions et se souillèrent par des actes de cruauté.

Alfinger atteignit un port déjà établi par le gouverneur espagnol Juan d'Ampuez, y construisit une ville fortifiée sur des rochers qui s'élevaient dans la mer et l'appela Vénézuéla, ou Petite Venise, à cause de sa ressemblance avec la grande cité maritime de l'Adriatique.

Dans une expédition subséquente, il pénétra presque dans la Nouvelle-Grenade, pays alors inconnu; mais, blessé au cou par une flèche empoisonnée dans un combat sanglant livré aux indigènes, il dut battre en retraite et mourut peu de temps après son retour à Coro (1531).

Comme pendant ces expéditions d'Alfinger les représentants des Welser à Séville ne recevaient aucune nouvelle de Vénézuéla, ils envoyèrent dans ce pays Nicolas Federmann d'Ulm et Hans Seissendorf. Mais ceux-ci entreprirent de folles incursions dans l'intérieur des terres. Federmann, qui s'acquit la réputation d'un capitaine intrépide, mais qui en même temps se fit haïr des Européens comme des Indiens par sa cupidité, ses mesures arbitraires et sa cruauté, rentra, après avoir traversé l'Espagne, dans son pays natal (1532) avec de l'or pour une valeur de 70 millions de ducats ; il se rendit à Augsbourg chez les Welser, où il écrivit son *Indianische Historia*, qui fut éditée en 1557 à Hagenau. Plus tard, en 1535, nous voyons Federmann apparaître encore une fois dans le Vénézuéla et faire avec des conquérants espagnols une campagne dans la Nouvelle-Grenade.

Le successeur d'Alfinger, George Hohermuth de Spire, appelé habituellement George de Spire, entreprit, en 1545, avec 300 fantassins et 100 cavaliers, parmi lesquels nous citerons Philippe de Hutten et François Lebzelter, un voyage à la recherche de dépôts aurifères ; mais, au bout de huit années d'excursions aventureuses, de combats et de souffrances, et alors qu'on le croyait depuis longtemps mort, il rentra à Coro avec quelques hommes seulement.

Philippe de Hutten publia dans un journal, la

Zeitung aus India, et dans son *Historia*, une description complète de cette malheureuse expédition. On y lit entre autres choses : « Dieu seul et ceux qui ont échappé à la mort savent ce que de malheureux chrétiens ont, pendant trois années, eu à souffrir de la misère, de la faim, de la soif et de la fatigue. On frémit en songeant à ce que ces pauvres gens ont été réduits à manger pendant cette expédition; c'étaient des serpents, des crapauds, des lézards, des vipères, des herbes et des racines : quelques-uns même ont mangé de la chair humaine. »

George de Spire, qui, au témoignage de tous, était un homme d'une énergie et d'un courage extraordinaires, mourut à Saint-Domingue (12 décembre 1540) au moment où il allait tenter un second voyage de découvertes.

L'évêque de Saint-Domingue confia alors à Philippe de Hutten le gouvernement de la colonie, ainsi que la direction d'une autre expédition. Le roi confirma ce choix, et le jeune Bartholomée Welser, envoyé par la famille Welser, fut adjoint à Philippe. Celui-ci se mit en route dans le courant de 1541; mais il avait à peine pénétré dans la montagne qu'il perdit tous ses chevaux, à l'exception de huit, et l'entreprise échoua. Sur la fausse nouvelle de la mort de Hutten, les autorités espagnoles, sans avertir ni le roi ni les Welser, investirent Juan de Carjaval du gouvernement de la colonie.

Philippe de Hutten, au retour de son expédition, réclama de Carjaval qu'il renonçât au gouvernement; une violente altercation eut lieu. De Hutten et Welser, ne se trouvant pas en force, durent sauter sur leurs chevaux et s'éloigner au galop. Carjaval, qui se mit à leur poursuite, fut blessé dans une rencontre, et dut à son tour prendre la fuite. Il eut alors recours à la ruse: tandis qu'il leur envoyait des propositions de conciliation, il les faisait poursuivre secrètement et parvenait à les surprendre pendant leur sommeil. Il s'empara alors de tous les biens de ses prisonniers, et les fit décapiter avec deux nobles Espagnols qui leur étaient restés fidèles.

Sans doute Carjaval expia par le gibet son acte de violence; mais, peu de temps après, de nouvelles difficultés s'étant élevées entre les Espagnols et les Allemands, les Welser furent dépouillés de tous leurs droits sur le Vénézuéla par une sentence arbitrale du tribunal suprême des Indes.

Ainsi échoua le premier essai de colonisation des Allemands.

D'autres tentatives de colonisation ne tardèrent pas à se produire; elles ne furent point, cette fois, le résultat de l'initiative d'un particulier, mais bien de celle d'un souverain allemand.

Guillaume, prince électeur de Brandebourg, avait pu constater en Hollande que des possessions transocéaniques pouvaient donner, même à un petit Etat, une richesse et une puissance consi-

dérables. Il résolut dès lors, et n'abandonna plus cette idée, d'élever ses États, dépourvus de toutes ressources, à un haut degré de prospérité, en leur ouvrant le commerce transocéanique et en leur procurant des colonies.

Dans ce but, il créa d'abord une flotte de guerre avec laquelle il lutta, non sans succès, contre la Suède et l'Espagne ; il fonda ensuite une flotte marchande. Alors seulement il songea à acquérir des possessions transocéaniques. Son choix s'arrêta sur la côte occidentale de l'Afrique, parce qu'elle possédait un article de commerce très rémunérateur et recherché par toutes les puissances maritimes de l'Europe, ses noirs habitants. Le commerce des esclaves était considéré alors comme non moins honorable que tout autre, et il avait le grand avantage d'assurer des bénéfices de 70 à 80 pour cent. Outre les hommes noirs, la côte africaine livrait de l'ivoire et de l'or, produits qu'elle échangeait contre ceux de l'industrie européenne, très estimés des Africains.

Une Société se forma bientôt pour entreprendre ce genre de commerce sous la protection du pavillon brandebourgeois.

En juillet 1680, deux navires de l'électeur, le *Brandenburger Wappen* et le *Mohrian*, sous le commandement du capitaine Blanc, firent voile vers l'Afrique; le 16 mai 1681, le village nègre d'Akoda, entre Axim et les avant-monts des Trois *Pointes sur* la côte d'Or, fut atteint, et l'on passa

un contrat avec trois chefs de tribu pour la cession d'un petit territoire et la construction d'une place forte. Les marchandises apportées furent rapidement échangées contre les précieux produits du pays; aussi l'expédition, à son retour, fut-elle reçue chaleureusement par l'électeur et les corporations de marchands.

On prépara immédiatement une seconde expédition. Elle se composa, cette fois-ci, outre des deux vaisseaux précités, du *Kurprinz,* navire de 33 canons, et de la *Brandenburger Dragane,* navire de 30 canons; mais elle devait être arrêtée en chemin. La Hollande, qui avait suivi d'un œil jaloux l'entreprise des Brandebourgeois, ne prétendait tolérer aucune concurrence sur des côtes qu'elle considérait comme monopolisées en sa faveur; en conséquence, elle arma des croiseurs et s'empara du *Brandenburger Wappen.* Les réclamations de l'électeur demeurèrent sans résultat, et ce ne fut que trois ans plus tard que les Hollandais se décidèrent à rendre le vaisseau capturé.

Cependant l'électeur, loin de se laisser décourager par ce premier échec, poursuivit son entreprise avec une nouvelle ardeur. Il prit sous sa protection spéciale une Société de commerce, lui donna pour trente années une lettre de franc parcours qui l'autorisait à faire le commerce sur les côtes d'Afrique, entre Akoda et Angola.

Le succès fut complet; six ans ne s'étaient pas écoulés depuis lors que trente navires brande-

bourgeois, dont neuf vaisseaux de guerre, faisaient voile vers l'Afrique occidentale.

Pour la sécurité du commerce Frédéric Guillaume décida d'élever une forteresse sur les côtes de la Guinée et choisit pour gouverneur de ce pays le major Frédéric de Gröben, un homme qui avait une grande expérience des voyages lointains. Gröben fit voile vers Akoda avec le *Mohrian* et le *Kurfürst*, commandés par les capitaines Blanc et Voss; mais la diplomatie hollandaise ayant empêché les Allemands d'occuper ce pays, il jeta l'ancre plus loin, sur les côtes du pays de ces mêmes chefs qui, il y avait quelques années, avaient reçu si amicalement les vaisseaux brandebourgeois.

Le pavillon du Brandebourg fut hissé sur ces côtes le jour du nouvel an de l'année 1683, au son de la musique et au milieu des détonations de l'artillerie. Sur une montagne cédée par les chefs on éleva le fort Grossfriedrichsburg, qui fut armé de 46 canons. Peu de temps après, on construisit à Akoda un second fort, qui fut appelé fort Dorothée en l'honneur de l'épouse du prince électeur; un troisième fort fut établi dans le pays des Tanaris; enfin, un quatrième fut construit à Arquim, entre le cap Vert et le cap Blanc, sur les ruines d'un ancien fort élevé par les Hollandais, et détruit plus tard par les Français. Ce fort, après son complet armement, devint le plus redoutable avec le Grossfriedrichsburg.

Les navires brandebourgeois devaient suivre, pour se rendre en Afrique, la route dangereuse du Kattégat, qui était en outre onéreuse par suite des douanes du Sund; aussi Frédéric Guillaume s'empressa-t-il d'accepter les propositions que lui firent les habitants d'Emden d'établir une garnison dans leur ville et d'en faire le point de départ des vaisseaux brandebourgeois pour l'Afrique; les bourgeois d'Emden se chargèrent, en outre, de fournir les sommes nécessaires pour une nouvelle expédition. L'électeur réorganisa alors sa flotte; il la divisa en marine marchande et marine de guerre. Cette dernière, qui comptait vingt-six navires, eut sa propre amirauté.

Frédéric Guillaume ajouta à ses possessions de l'Afrique occidentale une colonie dans l'île de Saint-Thomas, puis il prit possession de l'île des Crabes, près de Portorico; par contre, ses efforts pour obtenir de la France la cession de Sainte-Croix ou de Saint-Vincent restèrent sans résultat.

Cependant, les jours prospères des colonies allemandes étaient comptés; elles furent frappées tour à tour dans leurs intérêts vitaux. Les Français s'emparèrent du *Mohrian*, parcequ'il faisait le commerce des esclaves sur les côtes de l'Afrique; pour le même motif, les Hollandais capturèrent un autre navire. Les employés allemands en Afrique faisaient de leur côté, par leurs exactions et leurs soustractions frauduleuses, tout ce qu'il

fallait pour ruiner le crédit de la Société de colonisation. En même temps, le commandant hollandais dans la Guinée reçut l'ordre d'occuper Akoda et Trakowa, s'empara du navire de guerre brandebourgeois *Berlin* et assiégea Grossfriedrichsburg. L'électeur se préparait à la guerre lorsque la mort le surprit le 26 août 1688 ; il conçut même le projet de s'emparer de l'isthme de Panama, afin de commander la route de commerce entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.

De nouveaux malheurs frappèrent successivement les colonies allemandes. En face de l'hostilité de la Hollande, Frédéric Guillaume Ier, qui déjà, étant prince royal, avait manifesté son aversion pour la flotte et les colonies, vendit peu de temps après son avènement au trône, à la Société hollandaise des Indes occidentales les possessions africaines de la Prusse pour 4000 ducats et douze jeunes Maures, dont six avec des colliers d'or. Mais les commandants des forteresses brandebourgeoises n'étaient nullement disposés à céder la place aux Hollandais. Dans le Grossfriedrichsburg, le roi nègre Enary se maintint pendant sept ans et pava la cour de la forteresse avec des crânes de Hollandais tués dans les sorties; le capitaine Wiener refusa également de rendre le fort Arquim. Néanmoins, ces deux places finirent par tomber au pouvoir de la Hollande. On abandonna aussi la colonie de Saint-

Thomas. Tel fut le terme de la première entreprise coloniale d'un État allemand.

Depuis lors, l'Afrique ne fut plus connue pendant longtemps en Allemagne que par les récits de quelques explorateurs allemands.

Ce ne fut qu'à partir de 1840 que les vaisseaux allemands recommencèrent à visiter les côtes d'Afrique.

Le premier comptoir allemand fut établi en 1858 dans le territoire de Cameroon. Aujourd'hui, on compte sur les côtes de l'Afrique occidentale soixante comptoirs, appartenant à quatorze maisons brandebourgeoises et à quatre maisons brêmoises. Il en existe en particulier, dans la Guinée portugaise, à Bissao et Bolonno ; dans la République de Libéria, près du cap Mount, à Monrovia, au Petit et au Grand Bassa, à Greenville et Sinoe ; sur les côtes d'Ivoire, près du cap Palmas, à Cavalla et Tabu ; sur les côtes d'Or, à Akkra et Adda ; sur les côtes des Esclaves, où ils sont très nombreux, on en trouve à Iellakoffee, Quitta, Danoe, Lome ou Bey Beach, Bagida, Little-Popo, Great-Popo, Whydah, Porto-Novo et Lagos ; sur la baie de Biaffra, à Victoria, Bimbia, Cameroon, Malimba, et aux Grand et Petit Batanga. Plus au sud, il en existe sur les côtes du golfe de Guinée, sur la rivière Campo, au cap Bata, à la Bata-bai, à Benito, San-Juan, Petit Eloby, Corisco, Gabon, Libreville, à l'embouchure *de l'Ogowé et* le long de ce fleuve à Lambarènè,

Orongo et Okota ; puis, sur la côte, à Fernando-Vay, Sette Kama, Majumba, Kuila et Rudolstadt ; et enfin, au sud du Congo, à Kinsembo.

Quant aux autres comptoirs du sud-ouest, sud-est et de l'est de l'Afrique, nous aurons l'occasion d'en parler au chapitre consacré aux colonies allemandes.

II

LES COMPTOIRS ALLEMANDS DEVIENNENT DES COLONIES

L'Allemagne doit ses colonies actuelles en Afrique à l'activité privée de ses citoyens. Le ministère allemand de l'extérieur vouait toute son attention aux comptoirs établis par les négociants de Hambourg et de Brême, et dès le 11 avril 1883 il s'adressa, par son représentant à Hambourg, aux villes anséatiques pour leur demander ce qu'elles désiraient que fît le gouvernement de l'empire pour assurer les intérêts du commerce sur les côtes de l'Afrique.

Hambourg, dans sa réponse, insista sur les points suivants : 1° nomination d'un consul allemand pour la côte d'Or; 2° protection des intérêts allemands, dans les déserts habités par des tribus de nègres indépendants, par la conclusion de traités avec les chefs nègres et par le stationnement de vaisseaux de guerre ; 3° neutralisation de l'*embouchure* du Congo et des côtes voisines;

4° établissement d'une station pour la flotte dans l'île de Fernando-Po ; 5° acquisition d'une étendue de côte sur le baie de Biafra pour y fonder une colonie de commerce.

Afin de tenir compte de ces désidérata, le chancelier de l'empire nomma d'abord (19 mai 1884) le docteur Nachtigall commissaire de l'empire dans les pays côtiers de l'Afrique. Dans les instructions qu'il lui remit le chancelier insistait sur deux points : tout d'abord Angra Pequeña et les côtes comprises entre le delta du Niger et le Gabon, en particulier la partie de ces côtes qui s'étend en face de Fernando-Po, devaient être assurées contre toute tentative d'occupation de la part d'une autre puissance ; Nachtigall devait ensuite aborder à Little-Popo sur la côte des Esclaves, où, par suite d'intrigues du gouverneur anglais des côtes d'Or, la prospérité et même la vie des colons allemands se trouvaient menacées.

Le 2 juillet 1884, la *Möwe* jeta l'ancre dans la rade du Little Popo. Nachtigall y trouva les intérêts des négociants allemands très compromis. Le gouverneur des côtes d'Or, sir Samuel Rowe, avait employé tous les moyens pour amener une intervention et une prise de possession de ce pays de la part de l'Angleterre. Aussitôt après le départ de la *Sophie*, il s'était rendu à Little-Popo, où il fit distribuer de l'argent aux femmes et d'où il expédia des agents, en général des nègres de *la Sierra-Léona*, dans les petits pays de nègres

encore indépendants, pour y exciter des troubles et nuire au commerce européen. Un autre agent anglais, le capitaine Firminger, devait pénétrer avec des soldats anglais dans le pays voisin du Togoland et en avait sommé les chefs de chasser les commerçants allemands dans l'espace de trente jours ou d'accepter le protectorat de l'Angleterre, tandis qu'il assurait aux colons allemands qu'il les protègerait contre les attaques dont les naturels les menaçaient.

Cette étendue de côtes libres était pour les Anglais une épine dans l'œil ; car, tandis que dans la colonie des côtes d'Or les droits d'entrée pour certains articles atteignaient 100 et 200 pour cent de leur valeur, l'entrée était ici libre, et de nombreux commerçants choisissaient en conséquence ces côtes pour expédier leurs marchandises dans l'intérieur du continent; et le gouvernement colonial anglais perdait ainsi une des sources de ses revenus. Pour mettre fin une fois pour toutes à ces intrigues et pour rassurer les intérêts allemands menacés, le docteur Nachtigall prit au nom de l'empire,et en vertu d'un contrat passé avec le roi Mlaga de Togo et ses chefs, possession de toutes les côtes qui s'étendent à l'est des colonies anglaises jusqu'à Little-Popo. Les principales localités de ces côtes sont Lome et Bagida. Le 5 juillet, à midi, le pavillon allemand fut hissé sur la côte de Bagida en présence des chefs et d'un peuple nombreux, et le territoire du roi de Togo

mis solennellement sous la protection de l'empire allemand; 21 coups de canon furent tirés du vaisseau en l'honneur de l'empereur d'Allemagne. Le jour suivant, la même cérémonie fut répétée à Lome, et l'on y planta un pieu long de 3 mètres et dominé par une table portant cette inscription : *Protectorat de l'Empire allemand*, le tout aux couleurs de l'empire. Le négociant Henri Randad fut établi en qualité de consul. Le roi nègre Lawson, qui jusqu'alors s'était montré très hostile aux Allemands, fut tellement impressionné par cet acte d'énergie qu'il s'engagea immédiatement par écrit à protéger les maisons de commerce allemandes établies à Little-Popo. Personne ne fut plus heureux de cette décision que les deux otages, Gomez et Wilson, à qui on permit immédiatement de quitter le vaisseau et de rejoindre leurs compatriotes.

Del à la *Möwe* la fit voile vers Cameroon pour y hisser également le pavillon allemand. Comme à Lome et à Bagida, elle n'y arriva pas un instant trop vite.

A Cameroon la situation était depuis longtemps de nature très inquiétante. Depuis des années, il existait une grande tension entre les tribus de nègres de la côte et celles qui demeuraient dans l'intérieur du pays; les premières, en effet, empêchaient les commerçants européens de traverser leur pays pour établir des relations de commerce directes avec les tribus des bords du cours supé-

rieur du fleuve. Ces dernières recevaient ainsi toutes les marchandises européennes par l'intermédiaire des tribus des côtes, qui prélevaient des droits de transit considérables ; et les produits du pays expédiés vers les côtes avaient à payer des droits analogues. Si les commerçants allemands, trop faibles, se voyaient obligés de se laisser imposer ces prétentions exorbitantes, il n'en était pas de même des nègres de l'intérieur. Ils prirent bientôt une attitude si menaçante que les nègres des côtes recherchèrent la protection de l'Angleterre. Leur demande resta sans réponse. Alors les commerçants allemands proposèrent aux rois nègres de les placer sous le protectorat de l'Allemagne. Après quelques négociations, une pétition dans ce sens, signée par les plus puissants chefs, le roi Aqua, le roi Bell, etc., fut envoyée à l'empereur d'Allemagne.

Cependant, les colons anglais commencèrent une vive agitation contre ces projets aussitôt qu'ils en eurent connaissance ; ils persuadèrent aux naturels que les Allemands les enlèveraient pour leur imposer le service militaire, et en même temps ils n'épargnaient pas les distributions de rhum ; par ce moyen, ils arrivèrent à produire une telle excitation parmi le peuple que celui-ci menaça de massacrer tous les Allemands. On parvint cependant à les rassurer et, pour leur enlever toute inquiétude, il fut convenu qu'ils ne céderaient point leur pays à l'empereur d'Allemagne, mais aux

maisons de commerce Wörmann et Jantzen Thormählen, qui, par contre, s'engageaient à assurer la protection de l'Allemagne. On espérait par ces négociations permettre à la canonnière allemande *Möwe* d'arriver à temps. Mais le même jour apparut un vaisseau de guerre anglais, dont le capitaine invita les chefs de déclarer nul leur traité avec les Allemands, et les avertit en même temps de l'arrivée prochaine du gouverneur anglais de la Sierra Leone, au nom duquel il était chargé de promettre la protection de l'Angleterre. La position commençait à devenir très critique lorsque, le 11 juillet dans la soirée, la *Möwe*, à la grande joie de tous les Allemands, jeta l'ancre à l'embouchure du fleuve Cameroon, en face des résidences voisines des rois Bell et Aqua. Ces deux rois, ainsi que le roi Didon, presque aussi puissant qu'eux, et d'autres chefs cédèrent leurs droits de souveraineté aux maisons Wörmann et Jantzen Thormählen et, le 14 juillet, le pavillon allemand fut hissé devant chacune des résidences de ces trois rois africains, au milieu des cris de joie d'une foule de naturels accourus avec leurs canots, longs de 20 mètres, même des localités les plus éloignées. Le 21 du même mois, le pays de Bimbia, situé au nord de Cameroon, fut, avec les mêmes formalités, mis sous la protection de l'empereur allemand.

Ce territoire, qui comprend les localités de King *Williams* Town, Money Town et Dukullu Town

et de l'île Nikol et qui s'étend, sur une profondeur de 5 lieues allemandes, depuis la petite rivière Masimoselle, qui forme la limite des côtes du district de Victoria, jusqu'au fleuve Bimbra, avait passé auparavant par vente aux maisons Wörmann et Jantzen Thormählen.

La *Möwe* poursuivit ensuite sa route vers le sud. La maison Wörmann avait déjà passé des traités avec les chefs du territoire qui s'étend à dix lieues dans les terre depuis Cameroon jusqu'à Criby, de sorte qu'on n'eut qu'à proclamer le protectorat de l'Allemagne aux stations de commerce de Malimba, Petit Batanga et Criby. La même chose eut lieu sur les rives de la Benita, où tous les chefs, avec le roi Boteh à leur tête, avaient exprimé le désir que la suzeraineté de leur pays fût remise à l'empereur Guillaume. Enfin, on établit aussi le protectorat allemand à Itala Manga, au nord du cap Saint-John, et sur les côtes qui s'étendent de Baga Point à Dschom Point. Ainsi les entreprises colonisatrices des Allemands obtenaient une base assurée sur ces côtes, et, d'un autre côté, il devenait possible de s'étendre plus tard dans l'intérieur du pays.

Avec le sud de l'Afrique l'Allemagne entretenait des relations depuis longtemps. Des missionnaires de la Société des missions du Rhin, partis du pays du Cap, avaient établi des stations dans le Grand-Namaqualand et dans le Damaraland.

La Société des missions s'occupa bientôt aussi

de commerce et d'agriculture, acquit des Hereros une étendue de pays dans le Otyembingue, à l'est de la station anglaise de Walfischbay, et y déploya le drapeau allemand. Dernièrement, la même Société des missions a fondé 19 autres stations. Une autre Société commerçante de missions se forma à Barmen et fit, pendant quelque temps, de brillantes affaires dans ce pays, mais dut plus tard liquider par suite d'une mauvaise administration. Alors le gouvernement de la colonie du Cap chercha à persuader aussi bien aux Hereros qu'aux Namaquas de se mettre sous sa protection. C'est ce qui eut lieu, en effet, en partie ; mais l'Angleterre refusa sa sanction à ce contrat et n'autorisa que la prise de possession de la Walfischbay (baie de la baleine).

Tel était l'état des choses lorsque le commerçant brémois Lüderitz avisa, le 16 novembre 1882, le gouvernement allemand qu'il avait l'intention d'établir un comptoir sur la côte sud-ouest de l'Afrique. Le gouvernement allemand ayant demandé à celui de l'Angleterre s'il pouvait protéger l'entreprise de Lüderitz, lord Granville, ministre de l'extérieur, déclara, en février 1883, que cela était impossible. Comme ensuite on demanda si l'Angleterre élevait des prétentions sur Angra Pequeña, lord Grandville répondit que la souveraineté de la reine d'Angleterre n'avait été proclamée que sur la Walfischbay et l'île d'Angra Pequeña, mais que néanmoins le gouverne-

ment anglais considérerait comme une atteinte à ses droits légitimes toute prétention d'une nation étrangère à la souveraineté du territoire qui s'étend entre la limite sud des possessions portugaises et la colonie du Cap. D'autres négociations suivirent cette singulière prétention, qui eût été l'application de la doctrine de Monroë à l'Afrique méridionale, et, le 24 avril 1884, une dépêche du chancelier de l'empire au consul allemand à Capstadt avisa ce dernier de déclarer aux autorités coloniales du pays que M. Lüderitz et ses colonies étaient placés sous la protection de l'empire allemand.

Ainsi se trouvaient vaincues les résistances de l'Angleterre, et devant le fait accompli le gouvernement de ce pays se vit obligé de reconnaître, le 22 juin, la prise de possession par l'Allemagne des côtes non encore occupées du sud-ouest de l'Afrique. La corvette allemande *Elisabeth* prit solennellement possession, le 7 août 1884, en hissant le pavillon allemand d'Angra Pequeña, de toutes les côtes comprises entre le fleuve Orange, au sud, et le cap Frio, au nord.

Ces possessions de la côte occidentale doivent tendre la main à celles acquises dernièrement sur la côte orientale. La baie de Santa-Lucia, à l'embouchure de l'Umvolosi, qui descend du bord du plateau intérieur et qui communique par un large canal avec le lac de Santa-Lucia, est placée d'une manière très favorable pour le commerce

avec les deux Républiques des Boërs, dont les habitants, fiers de leurs libertés, ne mettent qu'à contre-cœur les pieds sur le territoire anglais. En outre, cette étendue de côtes est encore franche de toute douane. Les Anglais avaient élevé parfois des prétentions sur telles ou telles côtes du pays des Zoulous jusqu'à la baie de Delagoa, et ils pensaient que ces prétentions, très peu fondées du reste, empêcheraient toute autre puissance de s'établir dans cette contrée.

Aussitôt que l'on apprit à Natal que Lüderitz avait acquis un territoire de 24 000 hectares sur les bords de la baie de Santa-Lucia, le gouverneur s'empressa de proclamer la souveraineté de l'Angleterre sur ce pays que, cependant, il avait autrefois formellement reconnu comme ne faisant point partie de ses possessions.

Aussi bien au Cap qu'à Cameroon, les Anglais cherchèrent à exciter les naturels contre la domination allemande. A Cameroon, aussitôt que la *Möwe* eut quitté la rade, une révolte se produisit contre les Allemands; mais elle fut comprimée dès le 20 décembre 1884 par l'arrivée de l'escadre allemande sous le commandement du capitaine Knorr. Cependant, il fallut livrer combat: les Allemands eurent un mort et plusieurs blessés; mais les pertes considérables subies par les nègres les forcèrent à se soumettre et à livrer les principaux chefs de l'insurrection.

M. S. Raubert a donné tout récemment, dans le

Messager de Paris, les renseignements géographiques suivants sur Angra Pequeña :

« C'est une petite baie sur la côte ouest de l'Afrique australe, entourée de terres arides où l'eau doit être amenée en tonneaux de la colonie anglaise du Cap. Mais le voisinage de la colonie du Cap, de l'État libre du fleuve Orange et de la République des Boërs du Transvaal attache à sa possession plus de valeur pour l'avenir, surtout depuis que de nouvelles annexions ont assuré à l'Allemagne la souveraineté de tout le littoral entre l'embouchure de l'Orange et celle du Cunené, au nord du cap Frio.

» Sur une largeur de 200 kilomètres à partir de la côte le territoire d'Angra Pequeña ne présente, par suite de la sécheresse, qu'un sol peu propre à la culture. Mais le territoire de l'intérieur se prête à l'élève du bétail, à l'agriculture pastorale. Le pays des Hereros, dont le chef suprême s'est placé sous le protectorat allemand par un traité du 21 octobre 1883, est particulièrement fertile et entretient de grands troupeaux, susceptibles d'alimenter un commerce important de conserves de viandes. Les richesses minérales présumées de la zone littorale paraissent moins considérables que ne l'a cru M. Lüderitz, le premier fondateur de la colonie, qui a cédé ses acquisitions à la *Deutsche Kolonial Gesellschaft für Sud-West Afrika* pour l'exploitation des mines à établir et la constitution de chemins de fer en vertu d'un

contrat du 3 avril 1885. Une seconde Société s'est constituée récemment pour exploiter particulièrement les ressources offertes au commerce allemand par les troupeaux des Hereros et du pays des Damaras. »

Le rapport de la Compagnie allemande de l'Ouest-Africain pour 1886-1887 a paru à la fin du mois de septembre dernier. Il annonce que la baie d'Angra Pequeña portera désormais le nom de *Lüderitz Bucht*, en mémoire de son célèbre fondateur, lequel, croit-on, a péri dernièrement dans une exploration à l'intérieur.

A la date du 1er octobre 1887, une dépêche de Berlin annonçait que M. Goring, commissaire allemand à Angra Pequeña, venait de donner communication au gouverneur impérial du traité signé, le 6 juillet précédent, entre la Compagnie allemande de l'Afrique occidentale et Kamaherero, chef du Damaraland, lequel cédait à la Compagnie des droits illimités de commerce et de colonisation sur son territoire. A cette occasion, la Compagnie a décidé que le territoire sud d'Angra Pequeña serait nommé *Namaland allemand* et le territoire nord *Damaraland allemand*.

Quant au Cameroon, le gouvernement impérial ne semble pas avoir terminé toute annexion de ce côté, car le 30 septembre dernier il faisait embarquer à Hambourg, avec une subvention annuelle de 150 000 marks, le docteur Zintgraff, accompagné du lieutenant Zenner, à l'effet d'ex-

plorer les contrées restées inconnues dans cette région. Le Reichstag a approuvé, sans débat, cette exploration. Deux mois après, le baron de Saden, gouverneur de la colonie, était officiellement chargé de réclamer au président de la République de Libéria la translation de la dépouille mortelle du docteur Nachtigall, précédemment décédé et inhumé au cap Palmas : le courageux explorateur reposera ainsi dans le sein même du pays que son patriotisme a acquis à l'Allemagne.

III

LE COMMERCE DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE ET SES PARTICULARITÉS

Les principaux produits de cette importante étendue de côtes sont, en première ligne, l'huile et les noyaux de palmier. C'est l'*Elaeis guineensis*, un palmier à feuilles empennées, qui livre l'huile. Cette huile est, aujourd'hui, si recherchée que les côtes de l'Afrique occidentale en expédient annuellement 60 000 tonnes d'une valeur de 50 millions de francs; quant à l'exportation des noyaux de palmier, elle atteint 125 000 tonnes d'une valeur de 44 millions de francs. Outre les palmiers à huile on compte d'autres plantes oléagineuses : ainsi la *Carapara guineensis*, qui livre l'huile de Tulucuma, la *Bassia butyraea*, le *Ricinus*, etc. L'*Arachis hypogaea*, dont les fruits oléagineux poussent dans la terre, bien que moins abondante qu'au Sénégal, est cependant cultivée sur toute la côte jusqu'au golfe de Guinée.

Le commerce de l'ivoire est beaucoup moins *important*. et diminue d'année en année, par

suite de la destruction inconsidérée des éléphants En outre, l'ivoire ne se trouve plus que bien avant dans l'intérieur des terres. A la baie de Loango seulement, il y a un siècle, au dire du voyageur français Degrandpré, environ 600 défenses d'éléphants étaient offertes en vente, et aujourd'hui c'est à peine si de temps en temps on trouve à acheter un morfil dans le territoire de Kuilu ou de Yumba. La plus grande partie de l'ivoire de l'intérieur est apporté sur les marchés de l'Ogowé et du Gabon ; plus dur que celui des côtes occidentales, il est connu sous le nom d'ivoire transparent. Le principal marché pour l'ivoire de l'Afrique occidentale est Liverpool, où il en arrive annuellement 120 tonnes ; Londres en reçoit environ 40 à 50 tonnes, et les autres ports, Hambourg, le Havre et les places hollandaises en importent de 30 à 40 tonnes, de sorte que l'exportation totale de l'Afrique peut être estimée à 200 tonnes. Mais il est douteux que cette région puisse continuer longtemps à exporter des quantités d'ivoire aussi importantes. Sans doute, il en reste encore beaucoup en réserve ; mais ces réserves mêmes finiront par s'épuiser, et il ne sera plus guère possible de les reconstituer. Les marchés africains pour l'ivoire se trouvent sur les bords du Niger, du Gabon, dans le Batanga, le Kinsembo et sur les côtes d'Angola.

Le commerce du caoutchouc n'existe pas à Cameroon et commence seulement un peu plus au

sud, vers Bata, et de là jusqu'au delà du Congo et jusqu'aux possessions portugaises il forme le principal article de commerce; on l'extrait des sarments d'une liane (*Landolphia florida et owariensis*). Les premières balles de caoutchouc furent apportées en 1867 par des naturels à Pontanegra, et, lorsqu'il fut devenu un article de commerce important, il se fit une telle destruction de plantes à caoutchouc que cette belle liane disparut bientôt entièrement des côtes. Mais la forêt qui s'étend sur les pentes occidentales des montagnes cotières est encore très riche en landolphias. Au nord, où la montagne se rapproche le plus de la mer, on ne produit que le caoutchouc, et sur les bords du Kuilu, où des stations de commerce s'avancent jusque dans la montagne, il forme également un article de commerce important; il en est encore de même sur les bords du Luemme et du Tschiloango. Par contre, le commerce du caoutchouc est très peu important sur le Congo, et la landolphia devient de plus en plus rare à mesure qu'on s'avance vers le sud. L'Angleterre importe, à elle seule, de l'Afrique occidentale 180 000 quintaux de caoutchouc d'une valeur de 4 millions de francs.

Le copal, résine analogue à l'ambre et produit d'une sécrétion de la *Guibourtia copalifera*, pourrait être exploité en grandes quantités dans plusieurs contrées; mais diverses peuplades de nègres et en particulier les Bassiotes, sur la côte

de Loango, ne permettent pas que l'on fouille le sol, et plusieurs dépôts de copal très importants sont mis à ban par ces peuples. Du reste, le copal africain est un copal blanc, variété de qualité, parait-il, inférieure.

Enfin, les côtes d'Afrique livrent divers bois de valeur. Ce sont, en particulier, le bois d'ébène, que fournit le *Diospyrus*, arbre très répandu en Afrique, et le bois de campêche.

Au point de vue de la manière dont le commerce se fait, il y a lieu de diviser les côtes nord de l'Afrique occidentale en deux zones entièrement distinctes l'une de l'autre : celle qui est comprise entre le cap Vert et le Cameroon, et celle qui s'étend du Cameroon aux possessions portugaises. Comme dans la première zone les colonies du Portugal, de la France et de l'Angleterre et la République de Liberia sont établies depuis longtemps, la valeur de l'argent monnayé est connue et l'on compte par livres, francs et dollars ; tandis que dans la seconde zone le commerce ne se fait que par échange de marchandises et les articles européens s'y troquent contre un certain nombre de *Kru*, unité de mesure pour l'huile de palmiers qui correspond au poids de 42 kilogr. Il existe encore d'autres unités de valeur: pour les sommes importantes en particulier on compte encore par esclaves, bien que le commerce des esclaves ait cessé d'exister. Après avoir échangé une marchandise, les nègres réclament

encore un cadeau, le *dasch*, qui consiste généralement en un jeu de cartes.

Les commerçants européens sont aussi obligés de céder quelquefois leurs marchandises à crédit; dans ce cas ils réclament un gage. Les nègres avaient d'abord l'habitude de donner comme gage leurs femmes; mais ils prirent la mauvaise habitude de ne pas venir les rechercher. Ce genre de gage est aujourd'hui refusé; on lui préfère des dents d'éléphants, dont les nègres ne se défont que fort difficilement, et c'est du reste, aujourd'hui, à peu près la seule manière dont cet article entre encore dans le commerce.

L'importation européenne dans l'Afrique occidentale atteint actuellement une valeur d'environ 80 millions de francs. Sur cette somme 32 millions alimentent le commerce anglais, et 22 millions le commerce allemand. L'Allemagne importe en particulier des spiritueux, de la poudre, des fusils à pierre à feu, du riz, du sel, des flanelles rouges et bleues, des cotonnades, des perles grossières, du fil d'archal, des vieux uniformes, des ustensiles de cuisine, du tabac, etc. A Mukenge, la résidence du puissant Kalamba, les meilleurs articles d'échange sont des amulettes, des petites croix de laiton, etc.,et des allumettes suédoises. Pour une boîte d'allumettes on vous donne 1000 balles de caoutchouc d'une valeur de 17 à 23 francs, soit le même prix que l'on paie *pour une jeune* fille.

IV

LES COLONIES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE ET LEURS HABITANTS

L'Afrique occidentale n'a d'importance au point de vue du commerce ou de l'utilisation du sol que depuis l'embouchure du Sénégal. En effet, depuis la limite méridionale du Maroc, et même dans une partie de ce pays, la côte sablonneuse et désolée est rendue presque inabordable par des bas-fonds et de dangereux écueils. Les côtes de Sénégambie sont par contre d'autant plus faciles à atteindre, et les embouchures de ses fleuves attirent depuis longtemps les colons européens. Comme on le sait, le cap Vert doit son nom à la végétation luxuriante qui le couvre. Les palmiers toujours verts font contraste avec la zone brûlée et sablonneuse du Nord. Plusieurs cours d'eau importants se déversent sur la côte dans l'océan Atlantique. De juin à novembre, c'est l'époque des pluies tropicales, des inondations et des fiè-

vres paludéennes; le climat de la Sénégambie ainsi que celui de Gamba, situé plus au sud, est en général très insalubre. Pour cette région l'Allemagne n'a établi qu'un comptoir, à savoir dans la possession portugaise de Bissao, où une maison de Brême fait depuis longtemps des opérations de commerce. Plus au sud, entre le 9e et le 10e degré de latitude nord, un bourgeois de Stuttgard, Colin, a acquis une étendue de côtes de 60 kilomètres : le pavillon allemand y a été hissé en janvier 1885 : néanmoins, ce sont les Anglais qui ont conservé le monopole du commerce avec la Sierra-Leone. De là jusqu'à l'embouchure du Niger, la côte de Guinée n'offre pas une seule baie où les navires puissent en sécurité jeter l'ancre. Il n'existe pas un seul bon port, pas même une rade facile à atteindre; les navires sont continuellement exposés à une mer houleuse et à des écueils dangereux qui, là où aucun fleuve n'aboutit à la mer, forment des murailles presque verticales. Les cours d'eau sont eux-mêmes tous fermés par les barres qui, le long des côtes, donnent lieu à la formation de grands lacs maritimes pénétrant quelquefois assez loin dans les terres; s'ils facilitent ainsi la navigation intérieure, ils produisent d'un autre côté des émanations délétères.

Du cap Mesurado au cap Palmas s'étend la côte du Poivre, qui doit son nom au gingembre employé comme épice et servant aussi en Allemagne à

falsifier la bière. Presque toute cette côte est occupée par la République de Liberia. Les Allemands ont dans cette République des comptoirs au cap Mount, dans la ville principale de Monrovia, au grand et au petit Bassa et à Greenville. Les principaux articles d'exportation sont les cafés, le sucre, de très beaux bois, l'huile de palmier, l'ivoire, la gomme élastique, et surtout les savons de luxe fabriqués en grande quantité dans le pays de Mandingo.

Les côtes suivantes, celles de l'Ivoire, qui s'étendent du cap Palmas au cap des Trois-Pointes, ne méritent plus ce nom ; car elles ne fournissent plus que très peu de dents d'éléphants. Les Français possèdent sur ces côtes, depuis 1842, les localités d'Assini et de Grand-Bassam ; des maisons de Hambourg ont des comptoirs près du cap Palmas, à Cavalla et Tabu.

La côte d'Or, qui fait suite à la précédente et qui s'étend des Trois-Pointes jusqu'à la Volta, appartient aujourd'hui aux Anglais, qui ont acquis en 1848 les possessions des Danois et, en 1871, celles des Hollandais. Le gouverneur de ce pays a sa résidence à Lagos.

Cette côte doit son nom à l'or qu'on recueille dans les sables de ses cours d'eau ; le lavage des sables aurifères occupe aujourd'hui vingt Sociétés anglaises. Un commerce considérable d'esclaves se faisait autrefois sur la côte d'Or ; les puissances maritimes de l'Europe y avaient établi

dans ce but de nombreux comptoirs. Les habitants de cette contrée sont les Fanti, peuples de commerçants; ces nègres, en effet, ne sont plus de simples courtiers de commerce, mais sont devenus de grands négociants qui expédient directement leurs marchandises en Europe, où ils vont eux-mêmes aussi faire leurs achats. L'importance de leurs maisons de commerce est telle que, depuis quelques années leurs services de bateaux à vapeur établissent des communications avec l'Angleterre. L'Allemagne possède dans ce pays les comptoirs d'Akkra et d'Adda.

La ville d'Akkra, vue de la mer, produit un effet imposant avec ses masses blanches sur des côtes escarpées et les grands bâtiments des comptoirs qui cachent les misérables huttes des nègres ; mais, si on l'examine de plus près, l'impression devient tout autre. A l'extrémité occidentale de la ville s'élève le fort de Christianburg, qui tombe en ruines et qui, avec ses vieux canons de fer et sa garnison composée exclusivement de nègres, en impose très peu. A côté se trouve le grand fort danois de Christianburg, également ruiné.

Près de ces ruines se trouve l'établissement des missions bâloises, qui, du reste, n'ont jusqu'à ce jour obtenu que peu de succès auprès des nègres encore adonnés à un grossier fétichisme.

Les principaux produits de la côte d'Or consistent en huile de palmiers, graines diverses, or et bijouterie d'or; l'ivoire est devenu très rare, et le

caoutchouc ne se rencontre presque plus. Le commerce de l'Allemagne est insignifiant dans ce pays.

Sur la côte suivante, celle des Esclaves, nous rencontrons pour la première fois une colonie allemande proprement dite, placée sous le protectorat de l'Empire. Cette côte doit aussi son nom au commerce auquel elle donna lieu. Plate et marécageuse, avec ses lacs maritimes qui pénètrent profondément dans l'intérieur du pays, elle favorisait tout spécialement l'embarquement de la marchandise humaine, opération qui se faisait souvent en présence de croiseurs anglais, occupés à lutter contre une mer orageuse. Aujourd'hui les principaux articles de commerce sont l'huile et les noyaux de palmiers, les semences de sésame, le coton et l'ivoire. Les nègres sont partout d'habiles commerçants; dans la localité anglaise de Lagos, il existe même deux comptoirs appartenant à des naturels.

Le commerce allemand avec toute cette partie de la côte africaine jusqu'aux bouches du Niger est très important : dans les possessions anglaises, l'importation de l'Allemagne est de 84 millions, et les exportations de 49 millions de marcs. Sur la côte des Esclaves, des maisons de commerce de Brême et de Hambourg possèdent des comptoirs dans dix places : à Keta, Lome, Bagida, Porto-Seguro, Grand et Petit-Popo, Whydah, Porto-Novo, Lagos et Palma.

Parmi ceux-ci, ceux de Lome et de Bagida ont été, ainsi que nous l'avons dit plus haut, mis sous la protection de l'Empire allemand. Ce sont là les deux premières colonies de l'Allemagne. Leur importance est due à la richesse du pays intérieur et aux communications faciles avec le Niger.

Quant aux bouches du Niger, situées à l'est de la côte des Esclaves, l'Angleterre s'en est emparée dernièrement. Ces bouches sont aussi connues sous le nom de *rivières de l'huile*, parce qu'il existe dans le delta une quantité de villages où les nègres s'occupent de la préparation de l'huile ; dans les bras du fleuve sont ancrés quantité de vieux et grands vaisseaux anglais, qui servent de magasins, et qui sont connus sous le nom de *Hulks*.

La côte suivante de l'Afrique fait un contraste frappant avec ce delta bas et limoneux : les sommets volcaniques des monts Cameroon s'élèvent à des hauteurs de 4000 mètres immédiatement au dessus de la mer et projettent leur ombre sur un chenal dont l'autre pilier est formé par le pic de Fernando-Po. Bien que de mémoire d'homme il ne se soit plus produit d'éruption du mont Cameroon, on aperçoit cependant près de son sommet des solfatares fumants. Au sud du mont Cameroon aboutit à la mer le fleuve Cameroon. Il forme avec le Bimbia et le Malimba un delta et un tel réseau de rivières qu'on ne peut le remonter qu'en se

faisant guider par des naturels expérimentés. L'embouchure même du Cameroon est si large qu'elle ressemble bien plutôt à un bras de mer qu'à un fleuve, et, même lorsque le temps est clair, l'on ne peut pas partout d'une de ses rives apercevoir l'autre. Mais bientôt des îlots marécageux couverts de grands arbres, des mangroves rétrécissent son cours ou plutôt divisent le fleuve en une multitude de bras qui communiquent entre eux par de nombreux canaux transversaux. L'œil n'aperçoit nulle part les traces d'une habitation humaine ; les localités voisines des naturels sont construites assez loin du fleuve, sur ses petits affluents où quelqus îlots cultivables s'élèvent au dessus des marécages. Environ à 25 kilomètres de l'embouchure du fleuve, le sol, qui s'exhausse de 13 à 14 mètres, commence à devenir habitable. Là les villages succèdent aux villages; on en compte une quinzaine séparés les uns des autres par des lisières de sombres forêts. Chaque localité est gouvernée par un chef ou roi, qui donne à son village le nom anglais de Town, de sorte que nous rencontrons les villages de Bell Town, John Aqua Town, Joss Town, Dido Town, etc. Toutes ces localités sont connues sous le nom générique de Cameroon, tiré du mot portugais *camaraos*, c'est-à dire « crevette », animal qui pullule dans le fleuve. Quant aux naturels, ils se nomment eux-mêmes nègres de Dualla, mot qui a la même signification que le précédent.

Parmi tous les souverains de ce territoire, les plus puissants sont les rois Bell et Aqua; le chef Dido est aussi puissant, mais il dépend d'Aqua. Ces rois savent se faire avec les Européens un beau revenu. Ceux-ci doivent, en effet, payer un impôt annuel au chef sur le territoire duquel ils ont établis leurs *Hulks;* il est de 80 livres sterling : en retour de cet impôt, ou tribut, le roi leur garantit la sécurité de leurs personnes et de leurs biens.

La plupart de ces hulks demeurent jusqu'à ce que leur chargement de produits africains soit complet; alors ils font de nouveau voile vers l'Europe, et d'autres vaisseaux viennent les remplacer. Cependant, le hulk de la maison Wörmann, un ancien et grand navire de guerre russe, est ancré d'une manière définitive dans ces parages; il reçoit régulièrement par des navires hambourgeois les articles d'échange et se charge de leur fournir une nouvelle cargaison. Un toit de feuilles de palmier abrite son pont sur toute sa longueur et le préserve des rayons du soleil, comme des pluies ; les locaux habités se trouvent dans une petite maison de planches élevée sur l'arrière. Exposés pendant le jour à une fraîche brise de mer, et, pendant la nuit et les premières heures de la matinée, à un léger vent deterre, ces hulks offrent une habitation beaucoup plus saine et plus sûre que celle que l'on établirait sur la terre ferme.

Non loin du bord, cachées dans une superbe forêt de bananiers, de cocotiers et d'autres arbres des zones tropicales, les huttes de la ville du roi Bell s'étendent, nombreuses et coquettes, le long de larges rues et sur les bords de places spacieuses. Ces huttes, qui sont très longues et de forme rectangulaire, reposent sur un soubassement d'argile; leurs parois sont formées de nattes ou treillis de feuilles de palmiers élégamment tressées. Leurs toits, propres et sveltes, se composent de feuilles empennées de palmier reposant les unes sur les autres comme des tuiles. Lorsqu'ils sont bien construits, ils résistent même aux plus violentes pluies des tropiques. La maison du roi Bell se distingue des autres par ses plus grandes dimensions. Tout, dans cette petite ville, a un caractère de confort dû à l'esprit commercial des habitants.

Il existe dans ce territoire, outre deux maisons de commerce allemandes, encore sept petites maisons anglaises; mais, comme les Européens demeurent généralement dans les hulks, sur la terre ferme il n'y a que trois comptoirs allemands et deux anglais, ainsi que deux stations de missionnaires dans la ville de Cameroon, divisée du reste en deux parties bien distinctes appartenant aux deux chefs Bell et Aqua.

Plus au sud, sur les bords du Malimba ou Quaqua, se trouve la résidence du roi Passal; la maison Wörmann y possède aussi un comptoir,

ainsi qu'à Bimbia, la résidence du roi William: cette dernière s'étend pittoresquement sur les pentes d'une haute falaise, dans une situation de toute beauté. Le groupe du Cameroon est ici caché par des avant-monts ; plus au nord par contre, à Victoria, ces monts apparaissent à l'arrière-plan dans toute leur grandiose splendeur, tandis que sur les bords de la mer s'élancent des falaises de roches basaltiques recouvertes d'une luxuriante végétation tropicale et qu'en face, dans le lointain, se dresse le superbe pic de Fernando-Po: mais cette partie de la côte appartient à l'Angleterre.

Le Cameroon est moins un fleuve qu'un estuaire où se réunissent de nombreux cours d'eau, dont les principaux, qui coulent du sud au nord, sont l'Edea, le Sungasi, le Wuri avec l'Abo et le Mungo; les deux premiers ne peuvent être remontés que sur une courte étendue, tandis que ce n'est qu'assez loin dans les terres que des cataractes arrêtent la navigation sur les derniers. Le Cameroon du reste concentre, par sa situation, d'une manière très favorable le commerce d'une contrée excessivement riche, mais connue encore seulement jusqu'à une faible distance des côtes. D'après le voyageur Rogozinski, qui, il y a peu de temps, a remonté le Mungo, il existe dans cette contrée des forêts vierges excessivement riches en bois d'ébène et gommes, ainsi qu'en éléphants, lesquels rendent le voyage dangereux. Des gorilles, des antilopes, des zèbres, des léopards, des

panthères, etc., peuplent ces sombres forêts.

Les naturels ne font cultiver par leurs femmes que les grains qui leur sont absolument nécessaires, et vivent presque exclusivement du commerce entre les Européens et les habitants de l'intérieur du pays, commerce dont ils sont les intermédiaires. Aussi veillent-ils soigneusement à ce qu'un commerce direct ne vienne pas à s'établir entre les Européens et les pays de l'intérieur. Les rois sont les plus zélés commerçants; ils font des voyages de plusieurs semaines dans l'intérieur avec leurs canots, pour échanger des produits du pays contre des marchandises qu'ils reçoivent à crédit des comptoirs européens. En leur qualité de grands commerçants, ces rois jouissent d'une considération exceptionnelle, due aussi, du reste, à leur nombreuse famille et à leur richesse en esclaves. Ainsi le roi Bell assurait au commandant de corvette Hoffmann que, sans compter ses esclaves, il avait 360 femmes achetées à des familles libres. Comme dans ce pays tout le monde s'occupe de commerce et que personne ne veut travailler, les comptoirs étrangers sont obligés de faire venir leurs ouvriers de Kru, dans l'État de Libéria. Ils s'engagent pour deux ou trois ans, puis retournent dans leur pays avec des foulards, des perles et toutes espècesde marchandises, qui leur serviront à s'acheter une femme. Ce sont de bons travailleurs, très sobres; ils vivent habituellement de

riz, et de temps en temps ils mangent de la viande de chèvre.

La vie est, naturellement, très monotone dans ces comptoirs. La seule distraction est l'arrivée d'un navire européen. Aussitôt que le vaisseau se trouve en vue, il hisse tous ses pavillons, et des coups de pétards retentissent sur la plage. De tous les hulks partent des chaloupes montées par des nègres en uniforme, c'est-à-dire avec leurs caleçons de même couleur ; le propriétaire, vêtu élégamment à l'européenne, avec un parasol à la main et la tête recouverte d'un chapeau enveloppé de mousseline blanche, prend place sur un siège couvert d'une peau de léopard et va chercher les lettres et les marchandises et apprendre de la bouche des officiers les nouvelles d'Europe. Mais bientôt le vapeur repart, abandonnant la colonie à sa solitude.

Cameroon est, en somme, une place très importante pour le commerce de l'Allemagne ; de ce pays on peut pénétrer facilement dans le territoire de Bénué, qui n'est séparé des montagnes de Cameroon que par la vallée moyenne de l'Altkalabar. Les Français et les Anglais font un commerce important dans ce dernier pays depuis 1870, et tout dernièrement il s'est formé une Société de commerce allemande pour exploiter le Bénué.

Ainsi le commerce allemand est destiné à devenir encore plus considérable à Cameroon, qui acquerra aussi de l'importance comme station de

la flotte allemande à cause de sa position centrale; mais ce pays ne deviendra jamais une colonie agricole, où puissent se rendre les émigrants allemands : le climat s'y. oppose absolument. Même parmi les commerçants établis ici, la mortalité prend de temps en temps des proportions effrayantes. Ils sont déjà couchés en grand nombre dans le petit cimetière situé près de la maison des missions anglaises. On peut dire, écrit Reichenow, que pour l'Européen qui se rend à Cameroon il y a plus de probabilité de mourir en terre étrangère au bout de quelques années que de rentrer heureusement dans sa patrie.

Au sud de Cameroon, le paysage prend tout un autre caractère ; des côtes plates et bourbeuses et les lagunes fébrifères font place à de hautes falaises, surmontées des villages des naturels et des comptoirs des négociants allemands. Toute cette côte jusqu'au Gabon a aussi été placée sous le protectorat de l'Allemagne, sauf quelques points au sujet desquels il y a lieu encore de négocier avec l'Espagne et la France, qui ont conclu autrefois des traités avec des chefs.

Bien que le territoire du Gabon appartienne à la France, presque tout le commerce de ce pays se trouve entre les mains de maisons allemandes et anglaises (C. Wörmann, de Hambourg, et Hatton et Cookson de Liverpool). La maison allemande s'occupe ici non seulement de commerce, mais encore elle a chargé le naturaliste Soyaux

5.

d'établir de vastes cultures des plantes du pays; cette entreprise, il est vrai, n'a, jusqu'à ce jour, pas produit de rendement sérieux, mais elle ne tardera pas à devenir une source de bénéfices considérables, et en outre, ces cultures pourront servir d'exemple aux indigènes. Wörmann a acheté des centaines d'hectares de forêts vierges à la France, qui aujourd'hui sont en partie plantées de cafeyers, de cacaoyers, de riz et de vanilliers. Un essai semblable, mais entrepris sur une moins grande échelle, a été fait par les missions catholiques françaises, qui s'efforcent non seulement de convertir les naturels, mais aussi de les civiliser en leur enseignant divers métiers et l'agriculture. Les produits de ce pays sont l'ivoire, qui vient de l'intérieur et qui est fourni par les populations cannibales des nègres Fans, puis le bois d'ébène et de campêche et le caoutchouc. La canne à sucre, le coton et l'ananas, qu'on ne trouve pas à l'état sauvage, deviendront aussi des articles de commerce, ainsi que le malachite, qu'on rencontre au nord de la rivière Muni, lorsque Brazza, par l'établissement de stations et de routes, aura ouvert au commerce l'intérieur du pays. Les possessions françaises s'étendent, en vertu de la conférence de Berlin, jusqu'à l'Etat du Congo au sud et à l'est. Cet État, qui comprend tout le bassin supérieur et moyen du fleuve, ne communique par contre avec la mer que par un étroit ruban de pays situé sur la rive droite du

grand fleuve africain. Sa population est estimée par Stanley à 30 ou 35 millions d'habitants, et sa superficie serait égale à celle de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne et du Portugal réunis.

V

LE PAYS DE LUDERITZ (LUDERITZ LAND)

Au sud du cap Frio, par 18°50' de latitude sud, jusqu'au fleuve Orange s'étend, sur une longueur de 150 lieues allemandes (1125 kilomètres), une côte désolée et uniforme qui rappelle la côte atlantique du Sahara. A quelques places seulement la mer pointe un peu plus profondément dans les terres et y découpe quelques langues de terre, derrière lesquelles les navires trouvent un abri sûr. Pas un seul cours d'eau, si petit qu'il soit, n'apporte ses eaux à l'Océan; les lits des anciennes rivières cotières sont depuis longtemps à sec, et sur une largeur de trente lieues cette côte est habituellement dépourvue de toute végétation. Cependant, lorsqu'après de longs intervalles des pluies viennent à tomber, le sol se recouvre rapidement de végétation.

Mais, aussitôt que le soleil envoie des rayons brûlants, tout ce paysage riant se transforme

de nouveau en un désert où domine une teinte brune ; tous les cours d'eau se dessèchent, et c'est tout au plus si l'on rencontre encore quelques sources trop amères pour être potables.

Des bords de la mer, où sont espacées de hautes dunes à pentes escarpées ou des blocs de rochers nus, le terrain s'élève insensiblement par terrasses, jusqu'à une hauteur de 1600 à 1800 mètres, puis redescend plus doucement encore vers l'est. Sur le plateau surgissent sans ordre des rochers de grès et des cônes de granit ; et, par places, ce pays, généralement si stérile, montre quelques paysages gracieux.

Ce sont là, sans doute, des cas exceptionnels. Dans le pays le plus méridional, le Namaqua, tout le paysage est d'une monotonie désespérante. Sur le grand plateau qui s'étend sans fin à l'horizon c'est tout au plus si quelques buissons rabougris succèdent à des touffes de gazon, et l'on ne rencontre de végétation que dans les profonds sillons où coulaient autrefois des eaux abondantes et qui tantôt se rétrécissent pour former des gorges, tantôt s'épanouissent en de larges vallées.

C'est dans cette partie de l'Afrique que le commerçant brêmois Lüderitz a acquis l'étendue de côte qui est comprise entre la colonie du Cap au sud et les possessions portugaises au nord, soit entre le fleuve Orange (28°) jusqu'au 18e de latitude méridionale, et qui a une longueur de 150

lieues géographiques sur 20 de largeur. Toutefois, les Anglais y ont conservé la station de la Walfischbay. Ainsi Lüderitz possède, sous le protectorat de l'Allemagne, un territoire qui représente à peu près la moitié (170 000 kil. carr.) du royaume de Prusse (348 258 kil. carr.). Mais ce pays n'est qu'un désert, presque sans végétation comme sans habitants. Il était cependant, autrefois recouvert de nombreux buissons qui végétaient sur ce sol sec, et sur les côtes la mer est très poissonneuse. On peut donc y établir une station de pêches productives. Et, comme sur d'autres côtes désertes, le sol possède des richesses importantes en minéraux (cuivre, or, argent) qui sont aujourd'hui l'objet des recherches de la part des propriétaires. D'un autre côté, comme on s'est aperçu que le sol était en lui-même très fertile et qu'il ne manquait que d'eau pour produire d'abondantes moissons, on creuse de nombreux puits artésiens pour amener l'eau des profondeurs de la terre à sa surface. Par de telles irrigations on a obtenu les meilleurs résultats à la station de Béthanie, de la Société des missions du Rhin.

La côte possède, outre la Walfischbay, un beau port à Angra Pequeña, où Lüderitz a établi ses comptoirs. La contrée est déserte. D'immenses collines de sable, au-dessus desquelles s'élèvent des roches volcaniques, s'avancent jusque sur les bords de la mer; elles sont toutes dénudées, et

ce n'est que dans quelques crevasses profondes qu'on rencontre des buissons rabougris. Sur le sommet de la plus forte colline, la pointe de Nautilus, on a élevé une grande croix de bois qui sert d'indicateur aux bateaux qui naviguent sur la côte. Au pied de la colline Lüderitz a établi son comptoir, composé de quatre constructions en bois recouvertes de tôle, les maisons d'habitation et les magasins. Non loin de là, les Hottentots ont élevé leur craal ou village ; ils rendent divers services à la colonie, en particulier en l'approvisionnant de bois qu'ils vont chercher sur les rives du Fischfluss, où les buissons atteignent jusqu'à 3 mètres de hauteur. Mais cette colline manque de la chose la plus importante, l'eau potable, que des vaisseaux doivent aller chercher à la ville du Cap; par contre, le port offre aux navires un abri absolument sûr.

Mais si le territoire acquis par Lüderitz est encore un désert, par contre plus en avant dans les terres existe un pays assez important pour le commerce. C'est, au sud, le pays des Namaquas, habité par environ 17 000 Hottentots, et au nord de celui-ci le pays de Damara, que peuplent 121 000 Hereros. La superficie de ces deux pays est estimée à 680 000 kilomètres carrés.

Ces deux peuples, les Hereros et les Hottentots, sont presque constamment en guerre ; les derniers paraissent en général l'emporter sur les premiers : mais aujourd'hui encore la guerre continue, mal-

gré les efforts des missionnaires pour y mettre un terme.

Avec ces deux peuples habitent un certain nombre d'esclaves. Ce sont les Damaras de la montagne, ainsi appelés parce qu'ils habitent les parties les plus élevées de la contrée, et les malheureux Bushmen ou Bosjemans, les plus misérables et les plus avilis des hommes. Ils vivent à l'extrême limite orientale du pays, où ils ne se nourrissent que de terre comestible lorsqu'ils ne parviennent pas à voler du bétail à leurs oppresseurs.

En effet, les animaux de race bovine et ovine appartiennent exclusivement aux Hottentots et aux Hereros ; et les pâturages de ce vaste pays ne leur sont contestés par aucun animal herbivore depuis que l'ancienne faune de cette contrée a été détruite. Autrefois on y rencontrait de grands troupeaux d'antilopes, de zèbres, de rhinocéros, d'éléphants et d'autruches; ces dernières, qui peuvent presque complètement se passer d'eau, se trouvaient même dans la zone stérile des côtes. Mais depuis que les habitants ont remplacé l'arc par le fusil, ils ont fait des ravages irréparables parmi les animaux de chasse. On ne songea pas même à épargner le gibier, et l'on tua les jeunes comme les vieux animaux. Une seule société de chasseurs doit avoir en un seul jour détruit jusqu'à cent éléphants ; les autruches furent exterminées de la même manière : et ainsi fut perdue

une source de revenus importante. Dans la colonie du Cap, en effet, l'élève des autruches produit annuellement, par la vente de leurs plumes, une somme de 25 millions de francs. Aujourd'hui, il est presque impossible de rencontrer encore un de ces animaux si précieux. Sans doute avec eux on extermina aussi les lions, les léopards et les hyènes; seul, le chacal fait encore des ravages dans les troupeaux. Par contre les tsetsés, mouches qui dans d'autres parties de l'Afrique rendent impossible l'élève du gros bétail, ne sont pas connus ici. Les steppes du pays de Namaqua et de Damara sont très favorables à l'élève du gros bétail et des moutons; aussi leurs troupeaux s'augmentent d'une manière vraiment étonnante.

Mais ces troupeaux sont épargnés de toute manière. Les Hereros n'abattent jamais une pièce de bétail pour leurs propres besoins, car ils se contentent de vivre du lait de leurs bestiaux; cependant, ils en vendent ou en échangent à des commerçants européens. Les Namaquas sont aussi très économes de leurs bestiaux; aussi le bétail existe-t-il en abondance dans leur pays.

Il y a également dans ces pays des richesses minérales importantes. Des minerais de fer se trouvent en grande quantité dans les rochers de la côte d'Angra Pequeña, et les matelots des vaisseaux de guerre allemands en ont extrait des minerais presque entièrement purs. Mais pas plus les Namaquas que les Hereros ne savent

exploiter ces mines, et ils tirent leurs articles de fer du nord, du pays des Ovambos, connus comme d'habiles forgerons ; ce sont en particulier des bracelets de fer pour les bras et les jambes, ainsi que des perles de fer de la grosseur d'une pomme de terre, ornement très recherché des dames Hereros. Sous le poids de bijoux pesant jusqu'à 15 kilogrammes ces dames sont obligées d'adopter une marche très lente, c'est une preuve de haute distinction ; mais le fer ne pouvait pas être objet de valeur pour les Européens dans un pays ou le combustible manquait pour le travailler.

On ne tarda pas à trouver aussi d'abondantes mines de cuivre. On vit alors une multitude de mineurs et d'aventuriers se diriger vers le pays ; ils s'avançaient avec des chars attelés de 16 à 18 bœufs, et, malgré les grandes pertes de bestiaux éprouvées sur la route, leurs efforts furent souvent couronnés de succès ; car les mines étaient excessivement riches, et les bêtes de trait à bon marché : mais une maladie épidémique, apportée par les marchands de bestiaux du Transvaal, ayant fait de grands ravages parmi les bêtes à cornes, ces mines durent être abandonnées. Une autre tentative d'exploitation de mines d'argent situées au sud d'Angra Pequeña fut également bientôt abandonnée, probablement parce que ces mines n'étaient pas assez abondantes.

La Société des missions du Rhin chercha aussi à exploiter cette côte de l'Afrique. Elle y établit

de nombreuses missions qui ne réussirent guère à convertir les naturels, mais qui, par contre, firent pendant quelque temps des opérations de commerce aussi heureuses que variées. Cependant, les entreprises de ces missionnaires commerçants finirent de la manière la plus pitoyable, probablement par suite d'une mauvaise administration ou de fautes plus graves commises par le directeur des missions.

C'est après ces premiers essais malheureux que Lüderitz a acquis ces pays et les a placés, comme nous l'avons dit, sous le protectorat de l'Allemagne.

IV

LES COLONIES DE L'AFRIQUE ORIENTALE ET MÉRIDIONALE

En automne 1884, la *Société pour la colonisation allemande* constituée à Berlin, envoya sur les côtes de l'Afrique une expédition composée du comte Joachim Pfeil, des docteurs Peters et Jühlke et du négociant Otto. Cette expédition, organisée avec le plus grand secret, dans la crainte d'éveiller les méfiances de l'Angleterre, partit le 22 octobre pour Zanzibar. De cette île elle se rendit au port de Saadani, sur la côte africaine, et remonta le cours du Wami. En peu de temps, ils réussirent à conclure 2 traités avec 10 princes indépendants et à acquérir ainsi les pays d'Useguha (à l'exception des points de la côte qui appartiennent au sultan de Zanzibar), de Nguru, d'Ussugara et d'Ukami; ces terres leur étaient cédées avec le droit absolu de souveraineté. Le comte Pfeil resta en Afrique comme représentant de la Société, tandis que le docteur Peters retourna en

Europe au mois de décembre ; Otto mourut en Afrique.

Le 27 février 1885, ces nouveaux territoires furent mis sous la protection de l'empire d'Allemagne, et le consul général allemand à Zanzibar en donna connaissance au sultan et aux représentants des autres nations. Le docteur Charles Jühlke fut chargé d'administrer la justice dans les territoires acquis par la Société, et mis sous la dépendance directe du consul général d'Allemagne.

Pendant le courant de l'été de 1885, la Société étendit son territoire en Afrique. Le comte Pfeil acquit pour elle le pays de Chutu, situé au sud des premières possessions. En mai, une nouvelle expédition, partie de Pangani sous la direction du docteur Jühlke, pénétra dans l'intérieur des terres en suivant une direction nord-ouest. Jühlke conclut avec 9 princes nègres des traités, en vertu desquels ceux-ci cédaient à la Société africaine tout le territoire de Kilimandscharo depuis Pagani jusqu'à 2° 1/2 de latitude méridionale, et en particulier les pays d'Usambara, Pare, Aruscha et Dschagga.

Ainsi les possessions de la Société s'étendaient dès lors sur un vaste territoire, bien plus grand que n'importe laquelle des possessions allemandes de l'Afrique tropicale. Trois fleuves en partie navigables, le Pangani, le Wami et le Rufidschi, traversent le pays.

Mais ces possessions, qui avaient déjà une

étendue de 100 000 kilomètres carrés, soit à peu près la grandeur de la Bavière, du Wurtemberg et du grand-duché de Bade réunis, ne devaient pas tarder à s'augmenter encore.

Les frères Denhart, qui depuis plusieurs années exploraient le cours inférieur du Tana, parvinrent à engager le sultan indépendant de Witu à se mettre sous la protection de l'empire allemand.

On songea alors à réunir cette nouvelle possession aux précédentes; l'architecte Hörnuth fut chargé d'une nouvelle expédition sur les bords du Tana. Par suite de traités, cet explorateur acquit pour le compte de la Société africaine le pays qui s'étend au nord de Kilimandscharo jusqu'au Tana.

Enfin la même année (1885), la Société de colonisation allemande a pris possession des côtes au nord du pays de Wuhe jusqu'au cap Gardafui, et d'un autre côté elle a étendu ses possessions au sud jusqu'au Rowuma, et à l'ouest plus avant dans l'intérieur des terres, soit presque aux grands lacs africains.

Cependant, l'Allemagne élevait des prétentions sur une partie des côtes située en face de Zanzibar, pour la raison que le sultan ne les avait jamais occupées antérieurement, et d'un autre côté l'Angleterre élevait d'autres prétentions sur les côtes comprises entre l'embouchure du Wanga et du Tana.

Des négociations furent dès lors ouvertes entre les États intéressés. Un échange de notes, du 29 octobre et du 1 novembre 1886, entre l'Angleterre et l'empire allemand a établi exactement les limites des territoires sur lesquels l'Allemagne a le droit d'exercer son influence :

L'Angleterre reconnaît l'autorité de l'Allemagne sur tout l'immense territoire qui s'étend sur la côte de l'embouchure de la Rowana, ou mieux de la baie de Thungi et du cap Delgado (par 10°40' de latitude sud) jusqu'à l'embouchure de l'Umbe ou Wanga au nord (par 4° 30' de latitude sud), touche à l'intérieur au lac Nyassa dans sa partie septentrionale, au Tanganika sur toute sa longueur, au Victoria-Nyanza jusqu'au 1er degré de latitude sud. Il est vrai que ce territoire est séparé de la côte par une bande de 12 lieues de largeur appartenant au sultan de Zanzibar ; mais l'Angleterre s'engage à faire tous ses efforts pour que le sultan cède quelques points de la côte à l'Allemagne ou, du moins, pour qu'il abandonne tous droits de douanes.— Depuis lors cette côte a été même (1888) entièrement cédée à l'Allemagne.

L'Allemagne renonce par contre, en faveur de l'Angleterre, à toutes prétentions sur le pays compris entre le Wanga et le Taka. Au delà de ce dernier fleuve, le pays de Witu ou Witon dont nous avons parlé, demeure la possession de l'Allemagne.

Depuis lors, les bâtiments de guerre *Olga*,

Carola et *Hyaene* ont hissé les couleurs allemandes le 9 juin 1887 sur les côtes de Souhahelis, le 13 juin à Ukunomba et le 17 à la baie de Manda, près de Manbas.

Ainsi, les vastes possessions de l'Allemagne dans l'intérieur de l'Afrique communiquent aujourd'hui directement avec la mer.

En outre, toute la côte du pays de Somali, qui s'étend depuis le pays de Witu jusqu'au cap Gardafui, a été acquise par la Société allemande de l'Afrique orientale.

Voici, pour nous résumer, quelles sont aujourd'hui les stations de la Société de colonisation de l'Afrique orientale, tant dans l'intérieur du pays que sur les côtes.

1. Simaberg, dans l'Ousagara, fondée en 1886.

2. Kiora, dans l'Ousagara, fondée en 1885.

3. Halouh, dans l'Ousaramo, sur le Kingani, fondée en 1866.

4. Madimola, dans l'Ousambara, sur le Kingani, fondée en avril 1886.

5. Korogwe, dans l'Ousambara, sur le Pangani, fondée en avril 1886.

6. Ousanngoula, dans l'Ousaramo, sur le Kingani, fondée en mai 1886.

7. Petershöhe, près de Mbousine, dans l'Ousegarha.

8. Bagamoyo, sur la côte, fondée en 1886 sur le territoire du sultan de Zanzibar ; mais, depuis lors, ce point de la côte a été cédé à l'Allemagne.

9. Tanganika, sur le Kilefi, dans le Giriyama.

10. Port-Hohenzollern, à l'embouchure du Wonbonschi, en voie de fondation.

11. Mofi, sur le Pangani, dans l'Ousambara, fondé en novembre 1886.

12. En voie de fondation, une ville, port de mer dans la baie de Manda, sur la côte de Souaheli.

13. Mombas, sur la côte de Souaheli, fondée en 1887.

14. Ukunomba, sur la côte de Souaheli.

Enfin, l'Allemagne a fait aussi ces deux dernières années des acquisitions dans la partie sud-est de l'Afrique.

Le 20 janvier 1886, les colons Boërs de Grootfountain et de la région d'Otoky sud-ouest ont été placés sous le protectorat allemand, et le consul anglais Hevett a, en mai 1887, remis officiellement à l'Allemagne le territoire anglais de Victoria.

Deux considérations générales sur la situation des Allemands dans l'Afrique australe et dans l'Afrique orientale trouvent leur place ici.

En premier lieu, constatons que le développement de la civilisation européenne dans l'Afrique australe prépare un curieux conflit de nationalités.

On sait que les habitants de la République du Transvaal ont projeté de mettre leur capitale Prétoria en communication avec la baie Delagoa au moyen d'une voie ferrée. Des industriels anglais ont demandé la concession des travaux.

Mais le Transvaal, de même que l'État d'Orange, lutte depuis longtemps contre l'influence envahissante des Anglais du Cap ; le président du Transvaal, M. Krüger, a donc vu dans cette demande un danger, et il a refusé : de sorte que la construction a été confiée à des ingénieurs hollandais. Mais voici que le *Deutsche Ekonomist* de Berlin a déclaré tout à coup, au mois de septembre 1887, que l'Allemagne profitera beaucoup de ces travaux, que la baie Delagoa sera un excellent débouché pour son commerce et son industrie. Les autres grands journaux allemands reproduisirent aussitôt, en l'approuvant, l'article de l'*Ekonomist*. A cette occasion, la *Gazette nationale* rappela même que, en 1876, le prince de Bismarck avait dit au Reichstag que l'Allemagne avait des vues sur la susdite baie.

Il paraît donc probable que les Allemands auront bientôt, dans l'Afrique australe, des intérêts communs avec les Hollandais et les Transvaaliens. Comme les habitants de l'État libre d'Orange ont déjà manifesté, en particulier par l'organe de M. Braut, leur président, une étroite solidarité avec les Transvaaliens, on voit qu'il se forme une sorte de quadruple alliance contre les Anglais du Cap. La question importante est de savoir si l'Allemagne s'emparera définitivement de la baie Delagoa : sa situation, dans ce cas, deviendrait de premier ordre.

En second lieu, constatons que l'établissement

des Allemands sur la côte orientale de l'Afrique peut, dans un avenir rapproché, apporter une concurrence redoutable au commerce français à Madagascar. On sait que le traité du 17 décembre 1885 a donné le protectorat de cette grande île à la France. Or, les Allemands n'ont point perdu de vue ce principe, que la fortune profite toujours aux premiers traitants qui s'installent dans un territoire neuf. Voici donc de quelle façon pratique ils ont su utiliser leur position.

On se souvient que, dans le courant de l'année 1886, le gouvernement impérial présenta au Reichstag un projet de loi sur les subventions à accorder à diverses lignes de paquebots, parmi lesquelles une ligne de Hambourg à la côte orientale d'Afrique ; mais que, devant l'opposition soulevée dans le Parlement allemand par cette dernière, et de peur de faire échouer l'ensemble du projet, celle-ci fut sacrifiée. Or, aujourd'hui, l'*Association coloniale allemande* adresse une pétition au Conseil fédéral pour en obtenir l'initiative d'un projet de loi portant création et subvention de cette nouvelle ligne, réclamée au surplus par le commerce allemand.

Les auteurs de la pétition, déposée au mois d'octobre 1887, attirent l'attention du gouvernement impérial sur ce fait que, dans le projet primitif, l'exposé de motifs arguait de l'intérêt qu'il y avait à développer le commerce et l'influence de l'Allemagne dans ce pays, tandis qu'aujourd'hui

les intérêts allemands s'y sont accrus à un tel point que ce qu'on proposait comme une garantie d'avenir est devenu une nécessité absolue du présent.

Il s'agirait de desservir les points importants d'Aden, de Lamou, de Mombassa, de Zanzibar (tête de ligne pour Madagascar, la Réunion, Maurice), la baie Delagoa, Natal, Port-Elisabeth, le Cap. Toutefois, ne voulant point paraître trop exiger d'abord, les auteurs de la pétition se contenteraient, faute de mieux, d'une ligne secondaire qui partirait d'Aden, se rattachant là au Lloyd allemand. Plus tard, on réaliserait l'idée première.

Dans le tableau justificatif annexé à la pétition, nous trouvons les curieux renseignements suivants en ce qui concerne Madagascar :

1885	Exportations	Importations
France.....	1.498.898 marks	256.079 marks
Allemagne.	819.380 —	620.270 —
Etats-Unis.	425.000 —	340.000 —
Angleterre.	206.120 —	137.040 —

L'Allemagne n'est donc en arrière sur la France que de 315 327 marks sur le chiffre du commerce total avec la grande île africaine. C'est peu, et elle a dû prendre encore de l'avance depuis 1885. Il nous importait de constater cela.

Ce sont l'Angleterre et la France qui auront le plus à souffrir de l'expansion allemande en Afrique.

VII

VALEUR DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE TANT AU POINT DE VUE DE SON EXPLOITATION QUE DE SA COLONISATION

Nous avons vu que, sur la côte occidentale de l'Afrique, les possessions allemandes ne pouvaient servir qu'à l'établissement de comptoirs, tandis qu'elles étaient sans valeur sous le rapport de la colonisation ; il y a donc lieu de nous demander si celles de la côte orientale sont dans de meilleures conditions.

Les rapports des divers voyageurs qui ont exploré ces contrées nous renseigneront à cet égard.

USEGUHA, USURAMO, UKAMI, USUGARA ET NGURU

Selon Caméron, les régions de l'Usuramo, de l'Useguha et de l'Ukami sont caractérisées par leurs prairies ; la contrée de Msawah est très

bien cultivée ; elle produit surtout des citrouilles, du blé des Indes et des patates. Dans l'arrière-plan s'étend une superbe chaîne de montagnes et à ses pieds, dans la plaine, on rencontre de nombreux villages espacés au milieu de belles prairies et de riches pâturages abondamment arrosés ; la vallée de Lugerengeri est, en particulier, très fertile et possède de belles forêts et beaucoup de terrains cultivés ; Rencko, à l'entrée d'une gorge rocheuse, possède un climat très sain.

Dans son deuxième volume, Caméron fait une description enthousiaste des monts de l'Usugara; il vante leur fertilité inépuisable, leurs magnifiques forêts peuplées d'essences forestières précieuses et riches en gibier ; enfin, il nous assure que le pays de Mpwapwa, dans l'Usugara occidental, possède de vastes cultures et de nombreux bestiaux.

Le missionnaire Last nous donne aussi des renseignements sur ces mêmes pays : « La contrée d'Useguha est généralement plate ou légèrement ondulée; elle est couverte de forêts peu ombreuses, composées de petits arbres au milieu desquels s'élèvent quelques arbres géants (donc une espèce de taillis composé). Plus près des côtes, la contrée ressemble à un vaste parc, avec des gazons entrecoupés de forêts. Les naturels établissent leurs habitations dans ces forêts, dont ils défrichent le centre tandis qu'ils en conservent soigneusement les parties extérieures, destinées à protéger leurs

villages. Le pays d'Useguha est moins fertile que les contrées voisines, et, cependant, dans ses petites vallées les naturels cultivent plus de grains qu'ils n'en peuvent consommer. »

Le Nguru et l'Usugara se distinguent de l'Useguha par leur caractère montagneux. Les chaînes de montagnes qui traversent ces deux pays sont interrompues en plusieurs places par des plaines étendues, que découpent quelques collines. Les plus hauts sommets de la chaîne principale atteignent de 2000 à 2 400 mètres et sont recouverts de forêts, sous l'abri desquelles poussent de grandes fougères. Les villages des naturels sont dispersés un peu partout. Ces deux pays sont arrosés par le Wami et ses affluents. Les habitants cultivent en abondance, et bien au delà de leurs besoins, du maïs, des haricots, du millet, des courges, du manioc et des bananes. Des flancs de la montagne sortent de nombreuses sources, qui permettent aux naturels d'irriguer leurs cultures aux époques de sécheresse. Les légumes européens prospèrent parfaitement et sont d'excellente qualité sur les penchants des monts ; il en est de même de la canne à sucre, et l'on cultive tous les arbres fruitiers des contrées équatoriales.

Le climat est très sain, surtout dans les districts montagneux. Pendant le mois d'avril jusqu'à la fin de juillet, le thermomètre marque en moyenne 8° centigrades, à six heures du matin, et monte vers midi à 19° ou 25°. Dans les mois les plus

chauds, la température atteint 40° à l'ombre. En novembre et décembre a lieu une première et courte saison des pluies ; puis il fait chaud et sec jusqu'au milieu du mois de mars : vient ensuite la principale saison des pluies, qui dure jusqu'au milieu du mois de juin; c'est la massika.

Les pluies de la massika sont torrentielles, mais elles ne durent généralement pas plus de deux jours consécutifs. Les habitants s'occupent en général de la culture des champs, et exceptionnellement de l'élève du bétail.

Au centre du pays d'Usugara se trouvent les monts Pumba, qui contiennent des mines de fer.

Les habitants de l'Useguha sont plutôt batailleurs que belliqueux ; par contre, ceux du Nguru et de l'Usugara forment un peuple éminemment paisible et très hospitalier, avec lequel il sera facile aux Européens de lier des relations suivies.

En outre, ces pays offrent toutes les conditions voulues pour l'établissement de colonies prospères.

MAHENGE ET CHUTU

Le voyageur Thomson, dans son ouvrage *The central Africa Lakes*, nous représente le Mahenge comme une des contrées les plus fertiles de l'Afrique. Le sol, très abondamment arrosé, est productif toute l'année ; toutes les céréales de la

côte y prospèrent, ainsi que les légumes et le tabac, la canne à sucre et le cotonnier. On y rencontre des quantités de moutons, de chèvres, de volailles, de poissons et d'oiseaux aquatiques. Aussi, d'après Thomson, ce pays est-il très propre pour les plantages. Sa partie occidentale, facile à atteindre depuis la côte est dominée par des montagnes qui envoient vers la plaine, avec les eaux claires de leurs sources, l'air frais de la montagne.

Le pays de montagnes qui s'étend vers l'Uhehe possède de belles forêts, et le climat y prend le caractère de la zone tempérée; aussi sa végétation rappelle-t-elle celle de l'Europe.

Ses habitants ont la peau d'un brun clair et les traits fiers.

Le Chutu ou Chonton, pays voisin du Mahenge, est, comme ce premier, fertile et possède un climat tempéré.

UHEHE ET UBENA

Le voyageur français Giraud nous donne les renseignements suivants sur ces pays : « Tout le continent de l'Afrique orientale se divise, comme on le sait, en trois parties : la région des côtes, la région des montagnes et le haut plateau central. Le pays d'Uhehe fait partie du haut plateau central, dont il a le caractère bien accentué. Seule, son extrémité occidentale pénètre dans la

région des monts; les montagnes d'Uhunejwe, un prolongement sud-ouest de la chaîne de l'Usugara, séparent à l'occident l'Uhehe du pays Chutu et de Mahenge. Mais cette chaîne est étroite; aussi depuis la plaine on peut la traverser en trois jours de marche et atteindre ainsi le haut plateau d'Uhehe. Le défilé atteint une altitude de 2000 mètres; mais aussitôt qu'on est arrivé à une altitude de 1200 mètres, le froid commence à devenir très vif. La végétation change d'aspect, et l'Européen reconnaît la flore de son pays. »

Dès que l'on a passé ces monts, on pénètre dans le grand plateau central africain dont l'Uhehe avec l'Ubena constituent la partie sud-ouest.

Tout ce pays forme une vaste plaine ondulée, avec des basses collines et des vallées peu profondes; il est recouvert d'un tapis de gazon. Son climat est très frais, voire même froid et exposé à de grandes variations dans la température. Mais la chose importante est que cette contrée, très bien arrosée, a une grande richesse de gibier et possède de nombreux troupeaux de bestiaux.

Les habitants de ces régions se distinguent d'un côté par leur taille élevée et bien proportionnée, et d'un autre côté par leur bravoure et leur honnêteté; le voyageur paisible n'a rien à redouter d'eux.



USAMBARA

Ce superbe pays de montagnes, qui possède le grand avantage de dominer immédiatement la côte, fut visité par Jean Krapf.

Krapf appelle l'Usambara le pays alpin de l'Afrique orientale : les montagnes y succèdent aux montagnes, les ruisseaux aux ruisseaux, les gorges aux gorges, et, plus on s'élève, plus l'air devient frais et la respiration facile ; partout l'on rencontre des ruisseaux d'eau claire, sur les bords desquels s'élèvent des hameaux entourés de plantations de maïs, de riz, de cannes à sucre et de bananiers.

Nous empruntons quelques passages du récit de Krapf :

A partir de la côte s'étend une contrée plate, riche en pâturages et en forêts, et, traversée par des voies de communication faciles ; partout on rencontre les villages bien construits des Waschinsii.

Au delà du Mruka, la contrée devient excessivement pittoresque et rappelle plusieurs paysages de la Forêt Noire et de la Suisse : le Mruka traverse une gorge dont les parois sont tapissées de belles forêts. Le pays, qui devient ensuite marécageux, est arrosé par de nombreux ruisseaux.

Le Kambora, chaîne de montagnes qui s'étend

du sud au nord, atteint 1200 mètres et est séparé de la côte par des collines de 200 à 300 mètres.

A Utuide, une forteresse naturelle imprenable, très propre dès lors à l'établissement d'une station, le froid est souvent très vif. La vue depuis cette hauteur est une des plus belles que Krapf ait rencontrées dans l'Afrique orientale. A son pied s'étend la vallée de Kerenge et, au delà, des hauteurs que dominent les hauts sommets du Bumburi. Après avoir traversé la vallée, on parcourt des pays très accidentés; les sentiers passent tantôt en dessus de précipices, tantôt le long de roches escarpées; mais en approchant de la résidence de Fuga, le caractère sauvage de la contrée tend à diminuer.

Les Wamsambares sont une race forte ; leur couleur est beaucoup moins noire que celle des autres nègres, et leurs principales occupations sont la culture des champs et l'élève du bétail. La culture de la canne à sucre, du coton et du tabac, dit Krapf, pourrait en faire le peuple le plus riche des côtes orientales.

UGOGO

Ce pays, qui s'étend à l'est des monts de l'Usugara, a été visité par Stanley. Il est habité par les Wuahuma et les Wuahihé. La contrée est riche en bestiaux.

Voici le portrait que le voyageur américain nous trace des Wuahuma :

« Les Wuahuma forment une race remarquable. Ils sont grands et bien faits, ont la tête petite ; leur visage est d'une beauté réelle. Vous chercheriez vainement parmi eux de grosses lèvres ou un nez épais. Au contraire, leur bouche est à la fois petite et délicate et d'une excellente coupe ; leur nez est droit, celui des anciennes statues ; c'est chez eux un trait si général que tout d'abord je les ai nommés les Grecs de l'Afrique. Ils ont la jambe longue, nette comme celle d'une antilope ; les attaches fines, un cou mince et long, sur lequel la tête bien posée se balance avec grâce. Habiles dès le jeune âge à tous les exercices du corps, n'ayant d'autre labeur que le soin de leur bétail, ne se mariant qu'entre eux, ils conservent la pureté de leur race, et il n'est pas un de ceux que j'ai vus qui n'eût pu servir de modèle à un sculpteur pour une statue d'Antinoüs, de Daphnis ou d'Apollon. — Aussi belles que les hommes, les femmes ont la peau très fine et très unie, d'un noir absolu ; non pas la teinte luisante du charbon, mais le noir de l'ébène ou de l'encre. »

Les Wuahuma sont donc, malgré la couleur noire de leur peau, une population de race blanche.

Mais d'où viennent ces blancs perdus au cœur de l'Afrique, au milieu des populations nègres ? Stanley les fait venir d'Abyssinie et leur donne

ainsi une origine sémitique ; et, cependant, les formes grecques de leur visage auraient dû lui faire admettre plutôt une origine japétique. Il faudrait alors voir dans les Wuahuma des descendants de l'armée de Cambyse, fils du grand Cyrus, laquelle fut entièrement défaite en Abyssinie en l'an 524 avant J.-C. Des soldats échappés à la déroute se seraient établis au pied du mont de l'Usugara. Les Wuahuma auraient, dans cette hypothèse, conservé la pureté de leur race en épousant quelques-unes des femmes qui souvent, à cette époque, suivaient les armées d'envahissement.

Les Manyemawesi, qui habitent au nord-ouest du lac Tanganika, ont aussi, quoique moins purs, les traits de la race blanche avec de longs cheveux et une longue barbe soyeuse ; enfin, les membres de la famille impériale de l'Uganda dénotent aussi par la finesse des traits de leur visage une origine japétique. Et, chose intéressante, la tradition nous apprend que Kimera, le fondateur de la dynastie ugandienne, arriva seul dans le pays et que le peuple, plein d'admiration pour son intelligence, sa force et sa beauté, le choisit pour roi.

LES PAYS DE WANIKA, DE TEITA ET DE TAWELA COMPRIS ENTRE LA COTE (MOMBAS) ET LE KILIMANDSCHARO.

Le voyageur anglais Joseph Thomson quitta le

2 mars 1883 la ville de Mombas et traversa d'abord le pays de Wanika.

Quelques kilomètres derrière les collines de Rabai, il rencontra de superbes pâturages. Il pénétra ensuite dans le territoire de Kwale, habité par une tribu d'Ukambas. De là le pays devient désert jusque dans le Teita.

Le Teita est, par contre, une contrée très fertile; on y rencontre de belles plantations, et l'on y respire un air très pur.

Depuis le village de Munji, situé sur une montagne de 1540 mètres, une vue variée s'étend sur tout le pays de montagnes de Teita, qui ressemble à un archipel dont les îles s'élèveraient sur une mer d'un gris vert.

On pénètre ensuite dans les montagnes de Ndara, où l'on rencontre d'importantes plantations de cannes à sucre, de bananiers et de pommes de terre sucrées.

Après une marche paisible à travers de basses collines Thomson pénétra dans le pays des Wateka, qui occupent à l'extrémité sud de la chaîne du Bura une petite vallée couverte d'une riche végétation. Il dut ensuite traverser pendant deux jours une plaine dépourvue d'eau avant d'atteindre le pays de Tawela.

Tawela est l'Arcadie de l'Afrique, un paradis forestier d'une beauté sans égale : mais ce pays heureux a aussi ses riches prairies et ses champs dorés; il possède de nombreux bestiaux; ses vaches,

en particulier, sont des animaux de boucherie de première qualité; on ne les conduit point paître au pâturage, mais on les nourrit dans leurs écuries avec des fourrages verts ou secs.

Les vivres sont partout en abondance. Des poissons, des volailles, des œufs, de la viande d'agneau et de chèvre, des tomates, des pommes de terre sucrées, du manioc, des bananes, des légumes divers couvrent la table du voyageur.

Nulle part on ne rencontre des naturels de mœurs plus douces et plus polies, et d'une honnêteté aussi absolue.

En outre, Tawela est une localité importante pour le commerce.

MASSIF DU KILIMANDSCHARO

Ce massif est enveloppé par le pays de Dschugga, sur lequel Thomson s'exprime ainsi : « Le Dschugga remplit toutes les conditions qu'on peut demander d'un pays agricole : il possède un sol fertile et abondamment arrosé, de nombreux troupeaux de bestiaux et des chasses d'une richesse incomparable. »

Il est assez remarquable qu'à l'exception de l'étroit ruban qui enveloppe le Kilimandscharo tout le reste de la contrée, qui est une des plus riches de l'Afrique, est inhabité; ce qui est dû, croit-on, aux excursions des Massaïs.

Thomson, qui fit d'abord une visite au sultan

de Moschi, donne de cette localité la description suivante :

« Moschi s'élève sur l'étroite croupe d'une chaîne de montagnes. Des petits canaux conduisent les eaux de la partie supérieure de la montagne dans les prairies qui entourent Moschi et les rendent productives toute l'année. Les surfaces gazonnées alternent avec des bouquets de forêts de bananiers et des champs de millet, de maïs, de haricots, de pommes de terre, etc.

» Les rives des canaux d'irrigation sont couvertes de fougères arborescentes et d'autres plantes analogues. Des troupeaux de bestiaux paresseux erraient autour des huttes ou broutaient dans des pâturages couverts de hautes herbes; des chèvres capricieuses, des moutons pouvant à peine porter le poids de leur graisse animaient ailleurs le paysage. »

D'autres États du Dschugga jouissent de la même fertilité et du même air vivifiant de la montagne ; ainsi, par exemple, celui des bords du Lumi. Ici aussi les vivres sont en abondance ; on y trouve des bananes et d'autres fruits du Midi, des grains de tout genre, des poissons, du beurre, du lait, de la viande de boucherie. En outre, les animaux de chasse sont nombreux et de premier choix ; ce sont des buffles, des zèbres, des antilopes, des autruches et des girafes, ainsi que des rhinocéros et des hyènes.

Le voyageur allemand Fischer parle aussi du

territoire du Kilimandscharo comme d'un pays d'une grande fertilité.

LE PAYS D'UKAMBA ET LE KÉNIA

Le pays d'Ukamba fut exploré par Krapf en 1849 et 1851. Ce voyageur décrit ainsi ce pays:

L'Ukamba est caractérisé par la rareté des forêts; par contre, son sol fournit d'excellents pâturages et des champs. On y rencontre des quantités d'éléphants, de girafes et d'antilopes. Depuis Rabbai, situé derrière Mombas, jusqu'au Kénia on compte cent lieues.

Le Kénia, qui s'étend de l'est vers le nord-ouest et l'est, fait l'effet d'une immense muraille surmontée de deux grandes tours. Son altitude est de 5486 mètres ; mais, comme sa base se trouve à environ 3000 mètres, cette montagne ne s'élève que de 2500 mètres au dessus de la contrée avoisinante.

Les eaux de neige qui descendent de ce massif de montagnes alimentent pendant la saison sèche le Tana, de sorte que cette rivière côtière est toute l'année navigable; sa profondeur n'est jamais inférieure à 1 mètre 50.

Les Wakambas, qui habitent les bords du Tana, sont un peuple turbulent et cupide, auquel on ne peut se fier; par contre ils sont courageux, entreprenants, tenaces et souvent généreux. Le sentiment de leurs richesses et de leur indé-

pendance les rend très fiers. Leur richesse provient surtout du commerce dont ils sont les commissionnaires entre la côte et le continent. Ils vont jusqu'à deux cents lieues dans l'intérieur des terres pour acheter de l'ivoire; mais ils ne sont point nomades. Leur nourriture consiste en lait et en viande.

Les hommes s'occupent uniquement du commerce; tous les autres travaux sont confiés aux femmes.

Krapf estime à 70 000 âmes le nombre des Ukambas.

LE PAYS COMPRIS ENTRE LES LACS DE BARINGO ET DE VICTORIA-NYANSSA

Le lac de Baringo est situé au nord-ouest du Kénia. Le voyageur Thomson le visita en 1883 et 1884; mais extrayons les passages suivants de son récit :

Dans la contrée de Ndjemps, qui s'étend au sud-ouest du lac de Baringo, il rencontra de nombreux canaux établis pour l'irrigation; il loue surtout l'honnêteté des habitants.

A mesure que l'on s'approche des rives du lac Victoria, la contrée devient de plus en plus riche; les vivres sont partout en abondance, le gros et le petit bétail surtout très nombreux.

Dans le pays de Kavirando, l'industrie sidérurgique est très développée; le minerai de fer est

extrait d'une chaîne de collines voisines : on fabrique du fil de fer argenté, des instruments d'agriculture, des armes (javelots, flèches, etc.), dont il est fait un commerce important.

Enfin Thomson atteignit avec la vaste nappe d'eau du lac Victoria le terme de son voyage ; car il eût été dangereux de s'avancer plus loin, les populations de la rive septentrionale du lac étant hostiles aux étrangers.

En retournant vers le lac Baringo, Thomson trouva le 30 décembre 1883, dans les monts Ilgon, une quantité de cavernes creusées de main d'homme et habitées.

Il suppose que ces cavernes datent d'une époque très reculée, et qu'elles furent creusées par un peuple civilisé (peut-être les anciens Egyptiens) pour chercher des pierres précieuses ou des métaux.

Au nord du lac de Baringo, il rencontra une vaste forêt inhabitée, longue de 130 kilomètres, et dans laquelle on trouve de grands troupeaux d'éléphants dont personne n'emploie encore les défenses.

LE PAYS DE SOMALI

1° *Partie méridionale.* Le docteur de Decken s'exprime comme il suit au sujet de ce pays :

« La contrée est superbe, le sol d'une grande fertilité, mais encore peu cultivé. La tem-

pérature en été ne dépasse généralement pas 35° centigrades et descend, pendant la nuit, à 22°. Les eaux de la rivière, bien qu'un peu colorées en rouge, sont très potables. Le bétail, qui est nombreux, est offert à des prix modérés. Les Somalis réclament pour un bœuf une trentaine de francs. Chez les Gallas, les prix sont encore plus bas; un bœuf ne s'y paie pas plus de la valeur de 12 francs en cotonnades. Le blé, par contre, est relativement cher. Le gros gibier, tel que les antilopes et les zèbres, se rencontre par grands troupeaux, et, pendant la saison sèche, les buffles, les girafes et les éléphants se rapprochent de la côte.

» Selon mon opinion, on ne saurait trouver une côte plus favorable à l'établissement de colonies européennes.

» Le port de Jumvo, à l'embouchure du Djuba, ne peut être abordé, il est vrai, que par des vaisseaux d'un faible tirant, et encore seulement pendant les mois d'octobre et de mars; par contre, Kismayo et le cap Bissel, situés deux lieues plus au sud, offrent un mouillage sûr. Le climat n'est point énervant; des Européens seraient parfaitement capables même de cultiver le sol; ils pourraient en outre faire avec l'intérieur du pays, par le Djuba navigable, un commerce d'ivoire, de peaux et de graines de sésame.

» Le sol ne coûterait rien, et avec de la fermeté il serait facile d'en imposer aux peuplades voisines.

» Je suis absolument convaincu qu'une colonie établie sur ces côtes ne tarderait pas à être florissante et pourrait, dans deux ou trois ans, se suffire à elle-même. »

M. Kersten, qui a aussi visité cette contrée, estime également que son climat permet l'établissement d'une colonie agricole; il assure, en outre, que le Djuba est navigable pour un vapeur qui n'aurait pas plus de 60 centimètres de tirant. Au dire des indigènes, le Djuba serait même plus navigable dans son cours supérieur, soit à partir de Gananch, que dans son cours inférieur, car à ce point il se bifurque; ce petit fleuve serait ainsi navigable jusque dans l'Abyssinie. Si ce fait devait se confirmer, le Djuba offrirait une voie de navigation d'une valeur considérable pour le commerce. Il est certain, en effet, que lorsque les produits des bords du fleuve et de l'Abyssinie seraient amenés par un transit régulier de bateaux à vapeur jusqu'aux côtes, tout ce territoire prendrait un développement aussi rapide que considérable.

2° *Partie nord du Somali*. La *Colonial politische Correspondenz* contient dans ses numéros 7 et 8 de l'année 1886, le rapport suivant de M. d'Anderten, qui fut envoyé pour étudier le pays du Somali septentrional par la Société allemande de l'Afrique orientale :

« Le 5 septembre, nous débarquâmes sur la côte de Somali et nous nous rendîmes aussitôt à Ha-

lule, la résidence du grand sultan Osman. Le pays depuis la mer paraît être sablonneux et uniforme, mais un peu en arrière de la côte il devient d'autant plus fertile. Plusieurs courses entreprises dans l'intérieur des terres m'ont fait connaître cette contrée. Deux longues chaînes de montagnes s'étendent de l'ouest à l'est, ne laissant entre elles qu'une étroite vallée. La chaîne septentrionale commence au Ras-Assier et descend à pentes très rapides vers la mer, tandis que vers le nord elle s'affaisse par terrasses. Celles-ci sont déchirées par les torrents, qui, à l'époque des pluies, se précipitent de la montagne. Dans les gorges on trouve en général une abondante végéta tion tandis que les terrasses supérieures ne sont recouvertes que de maigres herbes, par suite d'ab sence d'humus et de sécheresse du sol. Les deux terrasses inférieures ont une bonne couche d'humus et peuvent être transformées par la culture en de vrais paradis agricoles. En avant de la dernière terrasse s'étend un ruban de sable large de 1000 mètres, et sur lequel s'élève la ville d'Halule. Dans cette lisière sablonneuse on rencontre partout, à une profondeur de 1 1/2 à 2 mètres, de l'eau en abondance, en particulier dans le voisinage du Ras-Boa. A Halule même l'eau est un peu salée, car une partie de ce ruban de sable est envahi par les eaux de la mer au moment du flux; la ville même s'étend alors sur *une longue* presqu'île.

» Cette surface envahie par la mer qui est plantée d'arbres fournit des fourrages pour la nourriture de 600 à 800 chameaux, et pourvoit en même temps les habitants d'Halule de tous le bois de chauffage dont ils ont besoin. Entre la ville et le Ras-Boa la mer pénètre comme un fleuve jusqu'à 20 kilomètres dans l'intérieur des terres et inonde régulièrement les terrains voisins, où elle dépose du sel.

» La chaîne du sud, qui commence par des pentes rapides au Ras-Gardafui, compte deux belles vallées transversales, que la population a transformées en de vastes vergers.

» Au sud d'Haifun, le pays prend un autre caractère, et les terres fertiles commencent à 7 ou 8 kilomètres de la côte. Le terrain est limoneux, et coloré en rouge par du sable.

» Le climat de tout ce pays ne laisse absolument rien à désirer ; l'air de la montagne y entretient une certaine fraîcheur.

» Le peuple des Somalis appartient à la grande famille des Hamites. Depuis une époque immémoriale, les Somalis habitent les territoires de l'Afrique orientale qui s'étendent entre l'Abyssinie et l'Equateur dans un sens, et entre l'océan Indien et le haut bassin du Nil dans l'autre sens. Les Somalis, qui sont mahométans, ne se croisent qu'exceptionnellement avec les populations voisines, païennes ou chrétiennes. Ils sont généralement affables et honnêtes, mais d'une cupidité

sans bornes. On peut les diviser, d'après leur manière de vivre, en bergers et citadins.

» Les bergers parcourent en nomades tout l'intérieur avec leurs grands troupeaux et n'ont point de domicile fixe, tandis que les citadins se sont établis dans des petites localités de la côte. Les premiers sont d'humeur grossière et entreprennent toutes les années des excursions dans les pays voisins pour y enlever des hommes et des bestiaux, qu'ils échangent ensuite aux habitants des villes contre de l'argent, des vêtements ou d'autres articles de commerce. Les citadins, par contre, entretiennent un commerce actif dans les Indes et l'Arabie, et s'occupent de la pêche des requins et des perles; ils ont des esclaves, chargés de la culture de leurs jardins.

» Les habitations des Somalis sont des huttes de forme circulaire et de hauteur d'homme, composées de perches et treillis; on rencontre toutefois aussi quelques grandes maisons en pierre, mais elles sont souvent inhabitées, vu qu'elles sont plus chaudes et moins bien aérées que les simples huttes.

» Leurs vêtements de cotonnades blanches sont simples et de bon goût. Les femmes, en particulier, sont mises d'une manière fort gracieuse. Les jeunes filles laissent pendre librement leurs cheveux, tandis que les femmes mariées les tressent avec beaucoup d'art. Leur cou bien modelé est orné d'un collier de perles, de pierres

colorées ou de grains d'ambre; il est nu, ainsi que les épaules et les bras, tandis que tout le reste du corps est enveloppé dans une tunique aux nombreux plis. En somme, le costume des deux sexes rappelle celui des anciens Grecs.

» La nourriture des Somalis consiste surtout en laitages et en viandes. Aussi ce peuple est-il sain et vigoureux ; leurs traits sont nobles, et leur taille élancée.

» Comme le Somali ne travaille que peu, si ce n'est pas du tout, de ses mains, celles-ci sont remarquablement fines et petites. Les tendons et les muscles de leurs bras et de leurs jambes sont bien développés, et le Somali résiste bien à la fatigue.

» Le Somali, qui observe exactement les règles du Coran n'a généralement qu'une femme, qui est considérée comme son égale. Lorsqu'il a plusieurs femmes, tour à tour l'une lui tient société, tandis que les autres s'occupent de l'économie domestique ; les travaux plus grossiers sont confiés à des esclaves. La journée du citadin commence à cinq heures du matin. A son lever, il prend un bain ou fait les diverses ablutions prescrites par le Coran. Le déjeuner, pris à 6 heures, consiste en lait, thé, café et pain. Toute la matinée jusqu'à 11 heures est occupée par des visites. A 11 heures a lieu une prière ou une lecture du Coran. De midi à 1 heure a lieu le dîner, pour lequel les sexes sont séparés dans les grandes

maisons ; tandis que chez les petits bourgeois les époux, les enfants et même les esclaves mangent ensemble. Le Somali, qui est très serviable, a presque toujours quelques invités à sa table. Après le repas a lieu une sortie de deux heures. Comme les Somalis ne se servent pas de couteaux, fourchettes ou cuillers, après chaque plat on passe un bol rempli d'eau tiède, où chacun se lave les doigts ; les convives sont couchés ou accroupis.

» Comme le Somali est très pieux, le sujet de la conversation est habituellement la religion mahométane; ils parlent aussi quelquefois de la religion chrétienne, et professent un grand respect pour Jésus-Christ.

» Entre 3 et 4 heures a lieu une nouvelle prière, que chacun fait en particulier ; puis, les hommes vaquent à leurs affaires ou s'assoient devant leurs maisons ou leurs cours. Un peu avant le coucher du soleil, les hommes, après avoir fait de nouvelles ablutions, se réunissent dans les mosquées, tandis que les femmes prient dans leurs maisons. Après la prière on prend le repas du soir, et, ensuite, les enfants vont se coucher, tandis que les adultes veillent jusqu'à 9 heures.

» L'éducation des enfants a lieu d'après les règles strictes du Coran ; ils reçoivent leurs noms environ quatorze jours après leur naissance : le petit nom est emprunté à celui d'un parent, tan. dis que l'autre nom est le petit nom du

père ; les deux noms sont reliés par le mot *bin*, qui correspond à *fils de*.

» Les parents aisés envoient leurs enfants à l'âge de 6 à 7 ans à l'école, où ils apprennent le Coran, ainsi qu'à lire, écrire et calculer.

» Les jeunes filles se marient à l'âge de 15 à 17 ans, et les jeunes garçons attendent une année de plus.

» La langue des Somalis, par ses formes grammaticales, ressemble à l'arabe, mais n'a par contre que peu de mots communs avec cette dernière langue. Pour écrire, les Somalis se servent de caractères arabes.

» Les esclaves des Somalis ont une existence relativement heureuse, surtout s'ils sont musulmans, car alors ils sont traités par leurs maîtres plutôt comme des amis que comme des serviteurs. »

VIII

LES COLONIES DE L'OCÉANIE

Sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée jusqu'au 141e degré de longitude orientale, la Hollande élève, depuis de longues années, des prétentions ; par contre la côte orientale et les archipels voisins n'étaient encore occupés par aucun État. Les colons anglais d'Australie ont, plusieurs fois, exprimé le désir de mettre sous le protectorat de l'Angleterre toutes les îles encore libres de l'Océanie. Et, les propositions faites dans ce but à Londres ne recevant pas l'accueil désiré, Queensland, la plus récente des colonies australiennes, prit l'initiative de hisser, le 4 avril 1883, le pavillon anglais sur la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, et proclama la suzeraineté de l'Angleterre sur tout le territoire compris entre le 141e et le 155e degré de longitude orientale. Le Quensland avait besoin d'ouvriers pour ses plantations de cannes à sucre et pensait les tirer de ce pays. Mais le ministère anglais ne voulut pas re-

connaître la légalité de cette prise de possession.

Alors l'Allemagne, qui depuis longtemps avait des stations de commerce à Apia et Jalnit, dans les îles de la Nouvelle-Bretagne, et qui avait en outre établi des comptoirs et des plantations dans la Nouvelle-Guinée, proclama son protectorat sur la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée et sur les îles voisines de la Nouvelle-Irlande, du Nouveau-Hanovre, de Duke of York et sur les îles de l'Amirauté. Ces îles prirent le nom d'archipel Bismakcr.

La Nouvelle-Guinée est la plus grande île de la terre ; elle a avec les petites îles voisines une superficie de 14 670 lieues carrées (environ 800 000 kilomètres carrés). Les possessions de la Hollande s'étendent sur 7 000 lieues carrées, de sorte qu'il en reste 7 670 pour l'Angleterre sur la côte méridionale et pour l'Allemagne sur la côte nord-est. On estime à 3 835 lieues carrées la partie de cette île qui appartient à l'Allemagne. Si on ajoute à cette superficie une étendue de 855 lieues carrées pour les îles de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, on obtient une superficie totale de 4 690 lieues carrées pour les territoires placés sous le protectorat de l'Allemagne. La population de ce pays est évaluée à 400 000 âmes.

De même que les colonies allemandes de l'Afrique, ce pays mélanésien appartient aux zones les plus chaudes de la terre.

L'extrémité nord-est de la Nouvelle-Guinée atteint presque l'équateur, et son extrémité sud-est se trouve à 10 degrés de latitude méridionale. Ainsi les nouvelles colonies de l'Allemagne ont toutes un climat excessivement chaud et, par conséquent, peu favorable pour la colonisation de la part d'hommes du Nord. Il est vrai que les brises de mer adoucissent un peu le climat. Mais ces côtes, qui sont désertées par les naturels à cause des fièvres qui y règnent, sont à plus forte raison dangereuses pour les Européens.

Aussi tous les essais de colonisation ou d'exploitation de l'intérieur du pays ont échoué jusqu'à ce jour.

Les Hollandais abandonnèrent, dès 1836, leur colonie de la baie de Triton, protégée par le fort Dubus, parce que la fièvre décimait d'une manière effroyable les nouveaux colons. D'un autre côté, toutes les tentatives de conversion de naturels faites par des missionnaires catholiques et protestants ont absolument échoué. Les missionnaires anglais eurent un moment quelque succès avec des instituteurs formés par eux dans quelques îles de la Polynésie ; mais lorsqu'ils voulurent pénétrer plus en avant dans le pays, ils furent tués et mangés par ces populations de cannibales.

Les habitants de la Nouvelle-Guinée ne sont sans doute pas tous anthropophages, quelques

tribus même témoignent une grande horreur pour l'anthropophagie ; mais enfin il n'en est pas moins vrai que l'anthropophagie subsiste à la Nouvelle-Guinée, comme dans tous les territoires de la Mélanésie. Les Mélanésiens sont en outre faux, grossiers, voleurs et d'un caractère traître.

Ainsi que les habitants de la Nouvelle-Bretagne, de Salomon, de Santa-Cruz, des Nouvelles-Hébrides et de la colonie française de la Nouvelle-Calédonie, les naturels de la Nouvelle-Guinée appartiennent à la race des Papouas. Ils sont faciles à reconnaître à leurs cheveux frisés, qui forment au-dessus de leur tête une coiffure colossale ; pour ne pas déranger cette coiffure pendant leur sommeil, ils reposent leur nuque sur un tuyau de bambou porté par deux pieds peu élevés. Mais leur coiffure est leur principal luxe avec les tatouages, les os ou les dents qu'ils passent à travers le diaphragme du nez et les anneaux de leurs oreilles; car, en général, ils n'ont aucune espèce de vêtement. Cependant, ces hommes d'un brun sombre ont souvent une taille bien découplée, un corps vigoureusement membré, et ils savent cultiver avec habileté les terrains défrichés qui entourent leurs habitations. Munis seulement de bâtons pointus, ils labourent, pressés les uns contre les autres, avec une rapidité étonnante leurs terrains, dont les abondantes moissons rémunèrent largement leur travail. Ils sont aussi, comme leurs voisins de la Polynésie, d'habiles canotiers. En

somme, les populations anthropophages ont atteint un degré de culture bien supérieur à celui des indigènes du continent australien qui, eux, ne sont point anthropophages.

Mais le principal produit de leur industrie consiste dans les armes, telles que arcs, flèches, javelots, lances, boucliers, frondes, ce qui n'est pas étonnant, car ces populations, très belliqueuses, sont continuellement en guerre les unes contre les autres.

Menacés sans cesse de surprises et d'attaques nocturnes de la part de leurs ennemis, les habitants des côtes ont des constructions sur pilotis analogues à celles des lacs de l'Helvétie, tandis que les indigènes de l'intérieur des terres construisent généralement leurs habitations dans les couronnes d'arbres géants, où ils établissent une sorte de forteresse aérienne dans laquelle ils se retirent lorsqu'ils sont attaqués par leurs voisins. Du haut de leurs arbres ils accablent alors les assaillants de cailloux ou de blocs de roches accumulés dans ce but.

Dans les iles de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne les naturels construisent leurs habitations à niveau du sol ; ce sont des huttes de construction légère, bien aérées, avec des toits de feuilles de palmiers, des parois de nattes, en général très propres; et tout autour sont disposées de gracieuses corbeilles de fleurs ou de plantes d'ornementation. Au centre du village s'élèvent deux

constructions plus grandes que les autres, ornées de sculptures et colorées ; l'une sert aux réunions des hommes, tandis que l'autre est exclusivement réservée aux dames : près de ces bâtiments s'élève d'habitude un arbre gigantesque, dont la tige est couverte de dessins bizarres. Le peuple ne s'en approche qu'avec un sentiment de terreur, car c'est au pied de cet arbre que les cuisiniers du roi découpent les malheureuses victimes destinées au festin royal.

Les Mélanésiens sont des anthropophages endurcis, et, chose remarquable, ils mangent la chair humaine, non parce qu'ils manquent d'autres viandes, mais parce qu'ils la préfèrent à toutes autres. C'est du moins là l'opinion de M. Charles Jung. Mais, en réalité, il n'existe dans ces îles, en fait de grand mammifère, que le kangourou. Les Européens y ont introduit, en outre, des chiens, aujourd'hui devenus sauvages, et des porcs. C'est, du reste, précisément dans le but de combattre l'anthropophagie que le porc a été acclimaté dans la Mélanésie. Par contre, le règne végétal fournit de nombreux aliments, et l'activité des naturels a su multiplier les dons de la nature. Aux fruits des cocotiers, des mangos, des sagos, des châtaigniers, qui poussent librement dans les forêts vierges, sont venus s'ajouter le riz, le maïs, la canne à sucre, la muscade et d'autres épices, les bananes et les ignames, que les femmes cultivent dans des jardins bien entre-

tenus. On connaît dans la Nouvelle-Guinée sept espèces de cannes à sucre, six espèces de maïs et six espèces de bananes.

Les épaisses forêts vierges, dans lesquelles s'élèvent des arbres géants, possèdent divers bois précieux, tels que chêne, acajou, camphrier et en particulier le cèdre. Dans les contrées montagneuses, les naturels cultivent le tabac. Les récifs fournissent des quantités d'holothuries, si estimées des Chinois sous le nom de trépang. Mais le plus important article de commerce est aujourd'hui encore la noix de coco, ou plutôt son noyau, le copra. Pour faire le commerce de ce dernier article avec les naturels, les maisons Godeffroy et Hernsheim avaient depuis longtemps établi des comptoirs sur l'île Duke, du groupe de York, dans le canal de Saint-George, qui sépare la Nouvelle-Irlande de la Nouvelle-Bretagne. Aujourd'hui il existe des comptoirs allemands à l'île de l'Hermitage, à Duke, à Mioko, Utuan, à Blanche-Baie et au port Weber de l'île de la Nouvelle-Bretagne. Sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée on a aussi établi dernièrement un comptoir, et des Allemands y ont acquis de grandes étendues de pays, où ils ont entrepris des plantages sur lesquels travaillent des ouvriers indigènes, car les Européens sauraient supporter le climat de ce pays. Le sol, qui a été formé par décomposition de matières volcaniques, est d'une fertilité sans pareille. L'ac-

tivité de ces volcans se fait encore ressentir aujourd'hui Sans doute, dans la Nouvelle-Guinée même, l'on ne connaît rien de positif à ce sujet ; mais sur les îlots qui bordent sa côte septentrionale on voit encore de jour s'élever des colonnes de fumée, et de nuit des colonnes de feu qui sortent de cônes volcaniques s'élevant à peine au-dessus de la surface des eaux, et qui servent de phares aux navigateurs de ces mers semées d'écueils. Tout dernièrement encore, une violente éruption forma un îlot sur la côte nord-est de la Nouvelle-Bretagne et couvrit bien au loin la mer d'immenses champs de pierres-ponces flottantes. Sur la Nouvelle-Bretagne toute une rangée de volcans est encore en activité, tandis que d'autres cratères éteints ont été envahis par une végétation tropicale.

Les hautes côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée, sur laquelle on connaît plusieurs bons mouillages, s'élèvent dans l'intérieur du pays à des altitudes qui dépassent peut-être la limite des neiges éternelles, cependant très élevée dans cette contrée. Au pied de ces monts, qui traversent toute l'île, existent probablement de hauts plateaux dont le climat doit se rapprocher sensiblement de celui des zones tempérées de l'Europe. Ces plateaux seraient dès lors, propres à l'établissement de colonies s'ils n'étaient séparés des côtes par des forêts vierges qu'habitent des populations belliqueuses et anthropophages.

Au mois de novembre 1887, la légation de l'empire d'Allemagne à Berne a informé officiellement le Conseil fédéral de la République Helvétique que les territoires de la Nouvelle-Guinée placés sous le protectorat allemand feraient partie de l'Union postale universelle à partir du 1er janvier 1888. Le Conseil fédéral de la Suisse a aussitôt porté cette communication à la connaissance des États faisant partie de l'Union.

Les Allemands ont pris, en outre, aux îles Samoa une situation prépondérante, équivalant aujourd'hui à un véritable protectorat.

On sait que ce groupe, jeté sur la voie de Panama, sera une des clefs stratégiques du Pacifique après le percement de l'isthme américain. Trois puissances y surveillent jalousement leur influence respective : les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne. Pour éviter l'établissement définitif de l'une d'entre elles sur le groupe, elles sont convenues réciproquement, en 1885, de respecter l'indépendance des indigènes et, au besoin, d'en favoriser le maintien. Cette convention est analogue à celle précédemment passée entre la France et l'Angleterre au sujet des Nouvelles-Hébrides.

Mais l'Allemagne a su trouver un prétexte d'intervention armée. Au mois de septembre 1887, sur la plainte de plusieurs de ses nationaux installés aux Samoa, une division composée de la canonnière *Adler*, de la frégate *Albatros* et du

transport mixte *Hohenstaufen*, sommait le roi Melitoa de faire droit aux réclamations des négociants allemands. Sur le refus de ce prince, qui n'avait peut-être pas tous les torts de son côté, les équipages allemands débarquent, s'emparent de sa personne, le déposent et nomment à sa place son compétiteur Tamasese. Le 5 octobre, le roi déchu, embarqué sur l'*Albatros*, était déporté en Nouvelle-Guinée. Les protestations des consuls anglais et américain n'avaient pu empêcher ce coup d'éclat. Bien que l'Allemagne affirmât n'avoir fait la guerre à Melitoa qu'à titre de « simple particulier », les États-Unis n'acceptèrent pas ce subtil prétexte et envoyèrent la frégate *Adamo* pour s'interposer. Cette intervention, on le conçoit, demeura sans effet en présence des faits accomplis. L'Allemagne, d'ailleurs, démasqua immédiatement ses projets. Le 18, son consul refusait de reconnaître la municipalité d'Apia, la capitale, qui avait toujours été administrée jusqu'alors par les consuls étrangers : en même temps, le commandant de l'escadre allemande exigeait du nouveau roi Tamasese une forte somme d'argent pour le secours qu'il lui avait prêté contre Melitoa. Les choses en sont restées là, l'Angleterre et les États-Unis n'ayant pas osé soulever un conflit. On voit que le souverain des Samoa est bien désormais dans les mains de l'Allemagne, et que celle-ci est en droit d'ajouter réellement à la liste de ses possessions transocéaniques, déjà

si importantes, l'archipel entier des Navigateurs.

Disons quelques mots des habitants de cet archipel. Les Samoins, qui sont aussi connus sous le nom de Kanaks, sont en général de taille moyenne, et bien membrés ; la couleur de leur peau est claire relativement à celle des autres Polynésiens. Redoutés autrefois aussi bien des Européens que de leurs voisins à cause de leur caractère belliqueux et de leurs habitudes de brigandage, ils ont dans ces derniers temps, grâce à leurs nombreuses relations avec les nations civilisées, un peu adouci leurs mœurs.

Cependant, aujourd'hui encore, le Samoin est un être aussi craintif et sournois que lâche et voleur. On n'est jamais assez en garde avec lui ; rien n'échappe à ses regards pleins de convoitise, et ses mains avides sont souvent aussi adroites que celles des pick-pockets de nos grandes villes.

Le Kanak vit surtout de ses palmiers. La noix de coco est, en effet, un fruit qui non seulement fournit aux indigènes la nourriture et la boisson, mais qui leur sert à fabriquer des vases, quelquefois habilement ciselés, et des cordages; en outre, la tige élancée du palmier livre un excellent bois de construction pour leurs huttes, ou pour les légères passerelles qu'ils jettent sur les ruisseaux ou torrents de leurs îles.

A côté du palmier on rencontre le bananier, l'igname et le précieux arbre à pain.

A ces aliments végétaux, qui forment la base de leur nourriture, les Samoins ajoutent quelques poissons. Quant à la viande proprement dite, il est rare qu'elle apparaisse dans leurs festins; ils ne peuvent, en effet, s'en procurer qu'en faisant des échanges avec les équipages des navires européens.

Le lait de coco est une de leurs principales boissons; mais il ne faudrait pas voir dans cela un effet de leur sobriété; bien au contraire, ce sont des ivrognes incorrigibles aussitôt qu'ils parviennent à se procurer des boissons alcooliques, et c'est précisément par ce motif qu'il est sévèrement défendu de leur en fournir.

Mais la boisson nationale des Samoins est le Kawa-Kawa. C'est un amalgame des plus singuliers et des moins appétissants; il se prépare de la manière originale suivante : les grosses racines du Piper methysticum, poivrier très commun dans le pays, sont d'abord coupées en petits morceaux, puis mâchées consciencieusement par les Samoins et enfin entassées dans une grande terrine, fabriquée avec une noix de coco. On verse alors sur cette masse muqueuse du lait de coco. La boisson préférée du Kanak est alors prête à être consommée; on la fait passer à la ronde dans une coque de noix. Bien mal vu serait l'Européen qui refuserait de boire dans la coupe commune.

Comme la plupart des Polynésiens, les Kanaks se tatouent. Quant à leur costume, il est des plus pri-

mitifs. Il consiste pour les hommes en une fine toile enveloppant leurs hanches et descendant jusqu'au-dessus des genoux; toutefois, depuis quelques années, les hommes s'habituent à porter des pantalons qu'ils ont soin d'entretenir dans un état de grande propreté. Chez les femmes la partie supérieure du corps reste nue, tandis que la partie inférieure est enveloppée par le *tapa*, espèce de jupe formée par une toile qu'elles attachent, en l'enroulant, au-dessus de leurs hanches; cependant, les modes européennes commencent à s'introduire: les dames de la haute société portent aujourd'hui une chemise de drap coloré, retombant sur leurs épaules. Parmi ces femmes on en rencontre quelques-unes qui ne sont point laides, et qui ne manquent pas d'une certaine grâce féminine. Elles fabriquent elles-mêmes le drap de tapa avec le liber d'un mûrier, ou arbre à papier.

Les Kanaks ont aussi l'habitude de s'oindre avec de l'huile de coco, afin de rendre leurs membres souples pour la danse.

Leur danse, la schiwa-schiwa, n'a rien de commun avec celles des peuples de l'Europe : pour l'exécuter, ils restent assis et se contentent de balancer la partie supérieure de leur corps aux sons du tambour. Plus animées, par contre, sont leurs danses guerrières; celles-ci consistent en sauts exécutés sur place et accompagnés de vifs battements de bras. Pour ces derniers exercices, les

Samoins se colorent le visage avec les couleurs les plus vives.

Depuis longtemps déjà, les Samoins ont en partie renoncé à leurs anciennes armes pour se servir presque exclusivement d'armes à feu. Parmi leurs moyens d'attaque, les massues occupent la première place; viennent ensuite les lances et les javelots.

Comme nous l'avons dit, le Samoin est paresseux; son seul travail est la pêche, et encore l'interrompt-il par des exercices de natation ou, plus souvent, en s'étendant nonchalamment sous les eaux peu profondes. Bien rares sont les indigènes qui se décident à travailler dans les plantages des Européens.

Le seul travail pour lequel ils font preuve d'intelligence et d'une certaine activité est la construction de leurs pirogues. Les plus simples de leurs canots sont les *tamaluas*, qui ont généralement une longueur de 6 à 8 mètres et qui peuvent porter de 20 à 30 hommes. Les Samoins manient les rames avec une grande habileté; aussi le voyageur français Bougainville, qui visita leurs îles en 1788, leur donna-t-il le nom d'îles des Navigateurs. Quant à leurs pirogues de guerre, elles sont bordées d'une rangée de hautes et fortes poutrelles destinées à protéger l'équipage contre les traits de l'ennemi; ces canots de guerre sont désignés sous le nom de *manonos*.

La population indigène des îles Samoa a dimi-

nué considérablement depuis l'arrivée des Européens; on l'estime aujourd'hui à 34 000 habitants, se répartissant comme il suit dans les diverses îles ou groupes d'îles :

Groupes	Contrées	Nombre des habitants	
Savaii	Faasaleleanga....	5000	
—	Itutane...........	3500	12.500
—	Itutasine...... ...	4000	
Opolu	Aana..............	2200	
—	Atua..............	6800	15.000
—	Tuamasanga......	6000	
Apolima et Manono.....................			1.500
Tatuila................................			3.700
Manna..			1.400
	Total....................		34.100

En somme, les possessions allemandes du Pacifique, comme celles de la côte occidentale de l'Afrique, ne possèdent pas, du moins d'après les r enseignements que l'on a jusqu'à ce jour, de territoires propres à la colonisation; cependant, elles peuvent atteindre, par le développement de leurs comptoirs, une importance commerciale considérable.

Par contre, les nouvelles possessions allemandes de l'Afrique orientale sont appelées à acquérir une importance considérable; il faut s'attendre, avant qu'il soit longtemps, à voir des milliers de colons allemands se diriger vers les côtes de l'Afrique orientale et s'établir dans l'intérieur du pays sur les rives des grands lacs africains, le

Niassa, le Tanganika et le Victoria-Nyanza. Enfin, au sud-est de l'Afrique, le territoire de Victoria, cédé par l'Angleterre, et le territoire acquis des Boërs ne manquent pas non plus de valeur au point de vue colonial.

Protectorat allemand sur les îles Marshall. Les îles Marshall, comprises entre 5° et 12° de latitude nord et entre 168° et 170° de longitude orientale, ont été placées sous le protectorat de l'Allemagne probablement en compensation des îles Carolines. Le 15 octobre 1885, le capitaine Röttger, du croiseur *Nautilus*, hissa le pavillon allemand sur l'île de Jaluit, la plus méridionale et la plus grande du groupe, et conclut des traités avec plusieurs chefs indigènes. Ce groupe insulaire a une superficie de 400 kilomètres carrés.

Les naturels, les Muroneses, estimés à 11000 âmes, sont petits, de faible complexion; leur nombre diminue de jour en jour. Le port de Jaluit, une lagune spacieuse et bien protégée des vents, est excellent. En 1883, 67 navires, dont 33 portant le pavillon allemand, y ont abordé. Son exportation est évaluée 1 million de francs.

L'ÉMIGRATION ALLEMANDE

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Le nombre des émigrants pour les pays d'outre-mer dépasse en moyenne 150 000 personnes par an. C'est ce qui ressort des chiffres suivants.

Années	Nombre d'émigrants
1880	191.060
1881	224.892
1882	206.869
1883	176.619
1884	152.086
1885	111.332
1886	86.682
Moyenne	164.210

D'après les chiffres connus jusqu'à ce jour, le nombre des émigrants en 1887 aura été en tout cas supérieur à 100 000.

Environ 95 pour cent de ces émigrants se dirigent vers les Etats-Unis. Ainsi en 1884, sur 152 086 émigrants, 1252 se sont rendus au Brésil, 728 au Canada, 1335 dans les pays d'Amérique, 666 en Australie, 230 en Afrique, 35 en Asie et

148 738 aux Etats-Unis. De 1821 à 1886, le nombre des émigrants allemands pour les Etats-Unis a atteint le chiffre de 4 141 648 individus, tandis que celui de l'Angleterre, sans l'Irlande, n'a été que de 2 362 361 et avec l'Irlande de 5 652 368.

Mais les Allemands envahissent aussi les divers pays d'Europe. Ainsi la Russie comptait, avant les dernières expulsions, environ 1 million d'Allemands ; la Suisse héberge près de 100 000 sujets de l'empereur d'Allemagne, chiffre énorme pour un pays qui n'a pas plus de 3 millions d'habitants. La France en compte 60 000, l'Autriche 100 000, la Belgique 20 000.

I

LES ALLEMANDS DANS LE SUD ET LE SUD-EST DE L'AFRIQUE

Après la guerre de Crimée, l'Angleterre donna dans la Cafrerie britannique des terres aux soldats d'une légion étrangère composée d'Allemands, à la condition de préserver la frontière contre les incursions des Cafres. Ils fondèrent plusieurs localités, telles que Berlin, Potsdam, Hambourg, Brunnswick, Pétersbourg, Suttersheim, Wartburg, etc.; mais ces colonies perdirent bientôt leur nationalité et se confondirent avec l'élément anglais.

Dans le pays voisin de Natal, il existe aussi plusieurs colonies allemandes, telles que celles du Nouveau-Hanovre, de Münden, Hermannsburg, au nord, et de New-Germany, près de Durban; mais ces colonies aussi n'ont pas tardé à perdre leur nationalité.

Dans la ville du Cap on compte 5 à 6 000 Allemands ou descendants d'Allemands, dont plusieurs

occupent des positions importantes. Des missionnaires allemands se sont élablis tant au Cap que dans les États libres d'Orange et de Transvaal; ils y ont fondé des églises et des écoles. Au Cap, un journal assez importan, le *Kapland*, est chargé de la défense des intérêts allemands.

Mais les Allemands possèdent une situation encore bien plus considérable au Port-Elisabeth, une des plus importantes villes de commerce du sud de l'Afrique. Leurs grandes maisons de commerce marchent de pair avec celles des Anglais. En somme, dans toutes les localités de quelque importance de la colonie du Cap il existe une ou plusieurs maisons de commerce allemandes.

Sur les côtes orientales, Zanzibar est devenu le grand centre de l'activité commerciale des Allemands, activité qui du reste n'est pas limitée seulement à l'île de ce nom: des relations de commerce suivies ont été établies sur de nombreux points de la côte orientale. Parmi les maisons de commerce allemandes la plus importante est celle d'Oswald, de Hambourg; l'importation allemande, qui comprend surtout les articles manufacturés, les cotonnades, les perles, les armes, le fil de fer, les grès, les verreries, les fers et les boissons, atteint le chiffre de 800 000 thalers Marie-Thérèse; tandis que l'importation de ces pays en Allemagne est de 500 000 thalers et comprend l'ivoire, les semences de sésame, le caoutchouc, les peaux, les épices, etc.

III

LES ALLEMANDS AU MAROC (1).

« Le Maroc, qui ne constitue aux mains de son gouvernement actuel qu'une non-valeur, est pourtant un pays d'avenir, si l'Europe se décide enfin à intervenir dans ses affaires privées au nom des droits du monde entier. Jusqu'au jour présent toutefois, trois puissances seules ont des intérêts sérieux dans ce pays : la France, l'Angleterre et l'Espagne, auxquelles il convient de joindre depuis quelque temps l'Allemagne, dont les nationaux sont aujourd'hui très nombreux à Casablanca, port que le commerce français a maladroitement abandonné.

» Le Maroc, qui présente sur les versants de l'Atlas la série entière des climats, est un des pays les plus riches du monde en fruits, céréales et bois; et les Marocains excellent dans la bijouterie, les

(1) Article publié par M. Raoul Postel dans la *Gazette géographique* du 29 octobre 1885.

broderies, le tannage des cuirs, la tapisserie. A Mogador seulement, 400 tanneries occupent 6,000 ouvriers, 1,500 métiers à tisser la laine, 3,000 artisans. D'autre part, le système des irrigations est très ingénieux, et le sol pourrait produire trois récoltes par an.

» Mais le pays est en proie au brigandage des tribus nomades et à celui des fonctionnaires. Dans la vallée du Sebou, les Beni-Hassen sont de vraies compagnies de brigands, ayant des chefs et des lois, toujours armés et bien montés, d'une audace incroyable. Les montagnards du Riff sont pillards et bandits, n'accueillant aucun étranger qu'avec la sauvegarde des marabouts, n'admettant l'autorité ni du caïd ni des autres magistrats, recevant à coups de fusil les collecteurs d'impôts. Du reste, Berbères et Arabes n'obéissent qu'à leurs cheiks.

» Il est vrai que là où il domine, et ce n'est pas sur la plus vaste partie de l'empire auquel il prétend, le sultan, chef spirituel et temporel, est plus absolu qu'aucun autre souverain de la terre. Il est, constate M. Beaunier, le plus parfait exemple du pouvoir fait homme. Il accable ses sujets d'impôts; à chaque fête, ils lui doivent un cadeau; ils défrayent de tout les fonctionnaires en voyage; en outre, quiconque a de l'argent est exposé aux extorsions des gouverneurs. « Avoir la réputation d'être aisé est un malheur », dit M. E. de Amicis. Celui qui possède un petit pécule l'enterre, dépense en cachette, si-

mule la misère et la faim. On offre des présents pour obtenir justice pour conjurer les persécutions, pour n'être pas réduit à périr de détresse. Aussi ce pays est-il loin de produire ce qu'il pourrait.

» Le commerce, pourtant, est relativement productif. Inutile d'ajouter qu'il devrait l'être davantage. Les ports du Maroc ouverts sont au nombre de huit : Tanger, Larache, Rabat, Casablanca, Mazaghan, Safi, Mogador et Tétuan. Le mouvement commercial s'élève à près de 44 millions, sur lesquels l'Angleterre figure pour 24 millions, la France pour 16 millions, l'Espagne pour moins de 3 millions, et les autres puissances pour des chiffres insignifiants. Or, ces 44 millions sont loin de suffire au déficit perpétuel de l'empire, tellement ses finances sont à la merci du sultan, de ses favoris et de ses fonctionnaires ! Le peuple, là moins qu'ailleurs, compte pour rien.

» A cette situation périlleuse un remède prompt s'impose, non pas seulement dans l'intérêt économique du Maroc, mais surtout dans l'intérêt commercial européen ; remède différent selon qu'il s'agira des intérêts immédiats de la France et de l'Espagne, Etats limitrophes, ou des intérêts très éloignés de l'Angleterre et de l'Allemagne. Vis-à-vis de la France, le Maroc doit accepter une rectification de frontières, qui sauvegardera son indépendance. Quant aux autres nations, elles paraissent avoir pris dorénavant toute la position qui leur est due, sauf peut-être l'Espagne, à la-

quelle il reste à s'entendre avec la France. L'Angleterre se borne, politiquement et stratégiquement parlant, à assurer sa prépondérance sur le détroit; ses autres visées ne seraient guère là du goût de l'Europe. Telle est, du moins, la balance apparente, car un autre facteur imprévu peut, dans un temps rapproché, détruire cet équilibre quelque peu factice, que de mesquines jalousies laissent incertain, et cela à son profit exclusif, auquel nul, si l'on n'y prend garde, ne pourra plus s'opposer.

» Nous voulons parler de l'Allemagne, qui, jusqu'à présent, on doit le reconnaître, semblait s'être tenue complètement à l'écart des conflits multiples que les divers éléments européens du Maroc ont suscités dans cette région. Faut-il déduire de cette indifférence affectée que l'Allemagne veuille se désintéresser pour toujours des affaires d'un pays commandant l'entrée du grand lac méditerranéen, alors qu'elle a tenté déjà d'obtenir des dépôts de charbon dans les îles Baléares, alors que ses comptoirs s'accroissent de plus en plus sur les rives opposées de son bassin?

» Nous ne le pensons pas. Bien mieux, nous estimons que l'Allemagne n'a point cessé, depuis 1880, de considérer le Maroc comme un pays qui doit subir son influence.

» Au mois de septembre 1880, l'Allemagne négocia avec l'Espagne, on s'en souvient, la cession du port de Santa-Cruz de Agadir ou de Mar-Pequena,

sur la côte de la province de Sous. Sa baie large, profonde, bien abritée contre les vents, constitue, d'après Jakson, le meilleur mouillage de tout le littoral marocain. Les environs abondent en plantations d'oliviers, de dattiers, d'orangers. La place, gîtée sur une éminence, est bien défendue. Autrefois, c'était une station commerciale très active, servant de débouché au Soudan, principalement à Tombouctou. Aujourd'hui, ce n'est guère qu'une douane. Mais on peut rendre facilement à ce port son ancienne importance. La situation tentait les Allemands, d'autant plus que l'Espagne réclamait vainement cette position, très enviable du reste, en vertu des traités de 1860. Le sultan répondait aux instances espagnoles qu'on ne comptait pas moins de quatre points de ce nom sur la même côte, et qu'on eût, par conséquent, à préciser nettement l'objet en litige. La vérité était que le Maroc se trouvait gêné par la rétrocession d'Agadir, les tribus du littoral ayant précédemment laissé des comptoirs anglais s'installer dans cette région et, par suite, la Grande-Bretagne élevant des prétentions inquiétantes à ce sujet. Du reste, les Anglais prennent largement leurs aises sur le territoire du sultan. Nous reviendrons plus loin sur leur compte. Les Allemands comptaient bien en prendre tout autant.

» Quelques mois auparavant, M. Adolphe von Couring, ancien officier supérieur prussien, un de ces explorateurs qui voyagent plus encore dans

l'intérêt de leur pays que pour satisfaire leur curiosité propre, publiait, après avoir parcouru et examiné les provinces les plus accessibles de l'empire, un volume intitulé : *Le Maroc, son territoire et ses habitants*. On lisait dans cet ouvrage : « Une première occasion se présente pour » l'Allemagne de s'ouvrir, d'accord avec l'Espagne, » l'accès d'un pays immense, peuplé de millions » d'hommes ; cette occasion, c'est l'acquisition du » port de Santa-Cruz de Agadir, dans la province » de Sous, que l'Espagne est prête à nous céder » pour une indemnité en argent. »

» On sait quelle opposition rencontrait alors en Allemagne la politique de colonisation préconisée par le prince de Bismarck et par les partisans de sa réforme économique. M. von Couring se faisait l'apôtre de cette politique, à laquelle, selon lui, le public et le Parlement seraient, tôt ou tard, obligés de se rallier. Les événements ont donné raison à la perspicacité de cet explorateur, lequel n'était peut-être, il est permis de le supposer, qu'un agent politique du tenace chancelier.

« Il n'y a pas, déclarait-il nettement, de puis» sance maritime sans colonies ; or, l'Allemagne est » déjà et veut être de plus en plus une grande puis» sance maritime. L'Allemagne répand, sans profit » pour elle-même, le surcroît de sa population sur » le monde entier ; il dépend de nous de conserver » au pays ses forces vives en dirigeant l'émigration » vers des contrées qui resteraient soumises à nos

» lois et à notre protection. Il y a, pour cela, de la »place dans l'Amérique du Sud et dans les îles de »l'Océanie. Mais pourquoi aller chercher si loin ce » qu'on a sous la main? Ne se trouve-t-il pas aux » portes de l'Europe, à l'entrée de la Méditerranée, » un grand pays béni du ciel, qui n'attend qu'un » peuple entreprenant et laborieux pour lui prodi- » guer ses trésors? Ce pays, c'est le Maroc, habité » par une race fanatique, dont l'état d'anarchie à » demi-sauvage provoquera certainement avant peu » l'intervention de l'Europe. Voilà le pays que » nous devons avoir en vue, voilà le moment au- » quel il faut nous préparer. »

L'acquisition du port de Santa-Cruz n'était donc, dans l'esprit de l'écrivain, que le préliminaire d'une conquête plus ou moins pacifique du Maroc que l'Allemagne accomplirait peu à peu, de compte à demi avec l'Espagne, car l'Allemagne, ajoutait-il, ne peut rien faire sur ce terrain sans l'Espagne, ni l'Espagne sans l'Allemagne. Il est, du reste, extrêmement instructif pour nous de suivre M. von Couring dans le développement de son idée. « L'Espagne, explique-t-il, dont l'extré- » mité méridionale touche presque au Maroc, se » croit, avec raison, appelée à jouer un rôle impor- » tant dans les destinées de ce pays. Mais, d'un » autre côté, affaiblie qu'elle est par ses guerres » civiles, la vieille Espagne a besoin, pour se » relever, qu'une nation jeune et vigoureuse lui » vienne en aide. Cette nation, elle ne la trouvera

» que dans l'Allemagne. Assurée d'avoir l'Allema-
» gne derrière elle, l'Espagne pourra commencer
» par s'emparer du territoire marocain compris en-
» tre ses deux colonies de Melilla et de Ceuta, ter-
» ritoire dont ses intérêts exigent depuis longtemps
» l'annexion. Encore une fois, l'Espagne et l'Alle-
» magne ont dans la Méditerranée des intérêts
» communs qu'elles ne peuvent faire valoir qu'en
» s'unissant contre la France et l'Angleterre. Mais
» la première chose à faire pour les deux alliées,
» c'est de prendre pied au Maroc et de s'y assurer,
» chacune de son côté, une position territoriale so-
» lide et d'une étendue suffisante ! » Cette théorie d'une « alliance hispano-allemande pour l'annexion progressive et l'exploitation du Maroc », l'ancien colonel prussien prétendait qu'elle avait déjà pour elle la faveur de cercles influents de Madrid et d'autres grandes villes espagnoles, et il ne doutait pas de la voir tôt ou tard mise en pratique.

» Il ajoutait : « Il est du devoir et de l'intérêt du
» peuple allemand de mettre à plat cette affaire en
» réclamant une enquête sur les avantages que peu-
» vent offrir des possessions coloniales au Maroc.
» Pétitions, meetings, propagande par la presse, il
» faut employer tous les moyens possibles pour sti-
» muler le zèle du Reichstag et celui du gouverne-
» ment dans la poursuite de cet objet : l'acquisition
» de territoires propres à l'établissement de colo-
» nies allemandes. » Telle était la conclusion du

livre de M. von Couring, livre écrit, on le voit, par un homme ne dissimulant pas ses pensées, qui étaient celles de beaucoup de ses nationaux. Trahissait-il, pour parler comme les Allemands, les secrets de l'école, ou n'était-ce qu'un excentrique faiseur de projets? C'est là une question délicate à laquelle nos lecteurs pourront bientôt répondre.

» Ce qui est certain, c'est que le gouvernement allemand décida sur-le-champ l'envoi d'une mission au Maroc. Par malheur, d'après le capitaine Erckmann, cette mission n'obtint qu'une médiocre estime auprès des Marocains. « Lors du séjour de l'ambassade prussienne à Fez, rapporte notre sagace compatriote, les militaires qui en faisaient partie eurent la mauvaise inspiration de faire devant le sultan une manœuvre de cavalerie. Cette manœuvre n'eut aucun succès et se termina par la chute de l'un d'eux ; les cavaliers se retirèrent peu enchantés du résultat obtenu et de l'air de commisération avec lequel on demanda à celui qui était tombé s'il ne s'était pas fait de mal. Au moment de leur départ, le sultan fit exécuter une fantasia brillante. » Notre compatriote ajoute : « La même ambassade fit cadeau à Mulay-Hassan d'une machine à glace; malheureusement, dix minutes avant l'arrivée du sultan, cette machine éclata et tua plusieurs personnes, ce qui jeta un froid. » C'était, pour le même cas, et pour un cas de cette importance, un véritable

désastre : mais les Allemands ne se découragent pas facilement, et cette obstination n'est pas la moindre de leurs qualités. Néanmoins, cet échec a eu pour eux des suites graves : ils n'ont pu obtenir du sultan d'être choisis comme instructeurs de ses troupes. L'artillerie de campagne et une partie de l'infanterie étaient instruits à la française par la mission militaire française depuis 1877; les instructeurs français ont gardé ce poste influent. Le reste de l'infanterie est dirigé par un ancien lieutenant de l'armée anglaise, qui prend le titre de colonel et qui est complètement au service du sultan. Quant à la cavalerie, elle conserve ses chefs indigènes, les Marocains se considérant comme les premiers cavaliers du monde et la mésaventure des ambassadeurs prussiens n'ayant pas, on le conçoit, modifié leur opinion.

»L'affaire de Santa-Cruz en resta là, le gouvernement espagnol ayant fait entendre au gouvernement allemand que toute cession de territoire en Afrique blesserait les aspirations presque unanimes de l'opinion publique en Espagne. Même le cabinet de Madrid fit désavouer par ses journaux les pourparlers entrepris. Ce résultat dut blesser fortement l'orgueil allemand, qui avait escompté d'avance sa réussite. C'était la seconde fois que l'Allemagne devait renoncer à ses projets sur ce point. Déjà, en effet, en 1876, l'Allemagne avait fait explorer la côte du Maroc et sonder tout à la fois les dispositions du chériff

et celles du cabinet de Madrid au sujet de l'acquisition d'une station navale pour un dépôt de charbon et le radoub de ses vaisseaux. Mais l'influence anglaise à Tanger avait coupé court à cette première tentative. Le cabinet de Londres déclara même, à cette occasion, qu'il chercherait sur la rive africaine une garantie pour la sécurité du détroit dès que quelque puissance européenne, l'Allemagne ou l'Espagne, songerait à envahir le Maroc, et les diplomates anglais en avertirent le sultan.

»En même temps, la Grande-Bretagne prévenue prenait sournoisement ses mesures en s'installant sans bruit au sud d'Agadir. A 27°55' de latitude, dans le voisinage du cap Juby, se trouve une localité appelée Tarfaïa, où s'établit un Anglais nommé Mackenzie. Ce Mackenzie ouvrit un comptoir pour commercer, assura-t-il, avec les Tekna, les Ouled-Dlim et autres tribus voisines. Bientôt après, il déclara n'avoir en ces indigènes qu'une confiance limitée, et il s'installa dans une île défendue par des canons. C'était là une véritable prise de possession par la force d'un territoire qui appartient nominalement au sultan ; mais le tour était joué. Depuis lors, le pavillon britannique flotte en maître sur ces parages : Agadir n'est plus la clé unique de la côte sud-ouest, et, comme d'ailleurs cette place est restée à l'Espagne, l'Allemagne en est réduite à chercher, dans cette même région, un emplacement qu'elle ne trouve pas.

» Est-ce à dire que l'Allemagne ait renoncé à toute idée d'une occupation future, plus ou moins importante, du territoire marocain? Nous ne le croyons pas; nous pensons même que la seconde phase de son entreprise sera, pour des causes que nous n'avons pas à examiner ici, très probablement couronnée par le succès, les conditions politiques qu'elle avait à ménager n'étant plus les mêmes.

» La France demeure inactive, l'Angleterre n'exige que sa continuation de prépondérance sur la rive gauche du détroit, l'Espagne n'est guère en situation de prendre plus qu'elle possède déjà, le reste des puissances européennes n'a ni droits ni prétextes à faire valoir. L'Allemagne, aujourd'hui toute-puissante, a donc le champ libre pour satisfaire ses convoitises. Ses journaux officieux ne prennent plus la peine de le dissimuler. Les appels de la presse allemande ne sont pas de simples ballons d'essai : c'est la seconde phase qui s'ouvre.

» La Conférence de Berlin a inauguré un droit international aussi dangereux que nouveau en matière de colonisation lorsqu'elle a contesté les « droits tombés en désuétude ». Dès 1875, à l'occasion de la première affaire des îles Carolines et avant les premières tentatives allemandes au Maroc, le cabinet de Berlin proclamait officiellement cette théorie, qui passa alors inaperçue, mais qui, ne soulevant point de protestations sérieuses ou

communes, consacra l'innovation ou du moins y habitua le public. Répondant au cabinet de Madrid, le gouvernemeut allemand déclarait nettement ne vouloir plus tenir compte dorénavant « des théories autrefois valides » que formulent certaines nations coloniales et qu'un manque de suite dans l'occupation effective des territoires enviés par ses propres nationaux rendait nulle à ses yeux. On ne comprit guère, à cette date, ce que pouvait signifier cette phraséologie, devenue plus tard très claire, sauf en Angleterre, où l'on espéra en tirer profit, et en Espagne, où l'on se sentit menacé; mais la Hollande, le Portugal et la France ne parurent pas s'en inquiéter : somme toute, aucune puissance européenne ne releva la nouvelle affirmation. A la Conférence de Berlin, grâce aux égoïstes rivalités, cette affirmation hasardée fut érigée en dogme international, et l'on sait depuis quels intérêts exclusifs ce dogme a favorisés.

»Quoi qu'il en soit, un droit nouveau se trouve créé, et ce n'est certes pas la France qui en profite. Non seulement elle a perdu des territoires légitimement acquis par elle aux bouches du Congo et sur divers autres points de la côte occidentale d'Afrique, mais encore l'Allemagne s'est installée en maîtresse sur une partie des territoires continentaux du sultanat de Zanzibar, de même qu'elle vise de nouveau aujourd'hui une partie du territoire marocain. L'argument invo-

qué par les Allemands à l'encontre du sultan de Zanzibar leur servira encore à l'encontre du sultan du Maroc. Il est certain, en effet, que ces deux souverains ne sont plus maîtres effectivement, et depuis longtemps, d'une partie très importante des régions autrefois placées sous leur suzeraineté ; leurs « droits », d'après la jurisprudence internationale nouvelle, sont donc bien « tombés en désuétude ». Le sultanat de Zanzibar a vu récemment ce qu'il lui en a coûté ; le sultanat du Maroc pourrait bien, à son tour, voir avant peu ce qu'il lui en coûtera.

» A l'occasion du second conflit, survenu entre l'Allemagne et l'Espagne à l'occasion des îles Carolines, la *Gazette nationale* de Berlin écrivait, le 3 septembre 1885: « Il y a lieu de supposer que des influences françaises jouent dans cette affaire un rôle ayant pour but de séparer l'Espagne de l'Allemagne avant la catastrophe qui se produira peut-être prochainement dans le Maroc. » Il est évident que la situation intérieure et extérieure est excessivement tendue au Maroc ; il est non moins évident que Mulay-Hassan redoute l'intervention de l'Espagne et de l'Allemagne pour le moins autant que l'immixtion de l'Angleterre, puisqu'il vient d'envoyer des ambassades en France et en Italie pour s'assurer les bons offices de ces deux nations, dont la situation exceptionnelle dans la Méditerranée lui paraît utile à ménager. L'Allemagne, d'ailleurs, ne

semble pas s'en tenir aux phrases. Quelques jours après la publication de l'article que nous signalons, des bâtiments allemands recevaient l'ordre de relever les côtes marocaines et d'y pratiquer des sondages. Enfin nous lisons dans le dernier numéro du *Réveil du Maroc :*

« Nos renseignements, puisés à bonne source, nous apprennent qne le nouveau ministre d'Allemagne au Maroc, M. le baron Charles Testa, qui, au dire de l'*Al-Moghreb*, est chargé par son gouvernement de négocier un traité de commerce avec le sultan, doit arriver avec le vapeur anglais *Fez* venant de Londres. On assure que le nouveau ministre n'est pas seulement chargé de négocier le traité de commerce annoncé par notre confrère ; il devrait également conclure d'autres conventions d'une plus grande importance politique, conventions dont M. Weber aurait fait avec succès les ouvertures préliminaires au gouvernement chériffien. Sans attacher à ces rumeurs, qui ne reposent pour le moment sur aucun indice sérieux une importance réelle, en présence du rappel de M. Testa à Berlin et des nombreuses conférences qu'il a eues avec son prédécesseur au Maroc et le prince de Bismarck, il est d'autant plus permis de penser que l'Allemagne veut exercer une politique d'action au Maroc que M. Testa viendra, nous assure-t-on ici, accompagné d'une personne dont l'expérience de ce pays lui sera d'une grande utilité. »

» Tout porte à croire que les conseils de M. von Couring sont sur le point de recevoir un commencement d'exécution, sauf le cas d'une complication inattendue.

» En de pareilles circonstances, et vu son voisinage immédiat, quel est le rôle de la France?

» Ce rôle est double : favoriser le maintien de l'empire chériffien et, en même temps, profiter du bon vouloir, au surplus très intéressé, que nous témoigne aujourd'hui le sultan pour obtenir de lui une rectification de frontières définitive.

»Cette rectification importe beaucoup à la sécurité de notre colonie algérienne. Actuellement, la délimitation entre l'Algérie et le Maroc n'est pas chose facile à établir, les sept articles du traité du 18 mars 1845, dû au général Delarue, étant d'une incertitude aussi déplorable que maladroite sur divers points.

» La frontière, tout idéale, commence à l'oued Adjeroud, passe entre Maghinza et Ouchda, et atteint le Sahara au point appelé Ras-el-Aïoun; ensuite elle laisse à l'ouest les Ksours de Iche et de Figuig, déclarés possessions marocaines; à l'est, ceux de Aïn-Sefra, Sfissifa, Assla, Tient, Chellala, El-Abiod et Bou-Semghoune, reconnus dépendances algériennes. Aucune limite n'a été indiquée à travers les régions inhabitables qui s'étendent au sud de ces points.

» Comme on le voit, le traité de 1845, loin de trancher les difficultés qui pouvaient s'élever par

la suite entre la France et le Maroc, en créait au contraire de nouvelles; à vrai dire, elles n'ont pas cessé de surgir depuis lors. Ce qu'il nous importerait de nous annexer pour les faire cesser, c'est d'une part l'oasis de Figuig au sud, d'autre part au nord la rive droite de la rivière Moulouya jusqu'à son embouchure. La ligne de démarcation serait ainsi tracée, non plus d'une façon idéale, mais d'une manière à la fois topographique et scientifique de nature à conjurer pour l'avenir toutes les contestations possibles. Les négociations ont été reprises à ce sujet par le gouvernement français en 1884, mais elles n'ont point encore abouti. Il serait temps de hâter leur conclusion.

» Ce qui nous importe le plus, c'est la prise de possession de Figuig, dont les neuf ksours comprennent plus de 15000 habitants. Ces oasis sont admirables de verdure; les hauteurs qui les enceignent semblent avoir été posées là tout exprès pour rompre l'effort des vents violents du nord et pour opposer une barrière au sable du désert. Les capitaines Perrot et de Castries les décrivent avec enthousiasme. C'est du reste un grand marché industriel, où tout arrive en abondance du pays des nègres. Mais les habitants n'ont jamais laissé résider un Français dans leur enceinte de pisé, surmontée de nombreuses tours. Par contre, ils n'ont jamais manqué d'insulter nos nationaux toutes les fois qu'ils l'ont pu, notamment en 1882,

et ces outrages, il faut l'avouer, sont demeurés impunis. Il est nécessaire, pour nos intérêts, pour notre prestige, que ces populations malveillantes et insolentes, chez lesquelles nos ennemis sont toujours assurés d'un refuge et d'un appui, sur qui le sultan lui-même avoue n'avoir aucune influence, soient réduites enfin à la raison. Espérons que le gouvernement français se décidera à les dominer bientôt sans se préoccuper des jalouses oppositions du dehors. C'est bien le cas d'appliquer la théorie des « frontières scientifiques » si chère aux Anglais, aussi bien que celle des « droits tombés en désuétude » imaginée par les Allemands. Ce qui profite à nos voisins doit nous profiter également.

» En 1882, un économiste allemand disait: « Notre but n'est pas moindre que d'élever l'Allemagne du rang de puissance continentale à celui d'une puissance dont l'influence civilisatrice s'étende sur le monde entier. Notre but est de faire de notre patrie une nation qui embrasse puissamment la terre et exerce une action rénovatrice sur la civilisation de l'humanité. » Ces paroles, prononcées dans la Société allemande de l'Ouest pour la colonisation et l'exportation, soulevaient les applaudissements de l'assistance. Elles répondaient à un besoin, et ce besoin, M. van der Brügger l'expliquait dans le fascicule du mois de janvier 1883 des *Preussiche Jahrbücher* : « Nous avons, déclarait-il, un excédent annuel de population qui

s'élève à 600 000 têtes. Le meilleur parti que l'on puisse tirer de notre sol, le défrichement de nos marais et de nos landes, le perfectionnement de notre agriculture, la meilleure organisation de notre travail ne sont pas en état d'assurer la nourriture à une telle augmentation au-delà de quelques dizaines d'années. Faudra-t-il alors que nous enlevions par la conquête, au prix de notre sang et de notre argent, des colonies aux États de l'Europe? » Qu'on note ces derniers mots; on y trouvera l'explication d'événements récents.

» La France, elle aussi, a une mission civilisatrice à remplir, non pas nouvelle, mais ancienne, ne constituant pas « des théories autrefois valides », mais des faits suivis et bien positifs; cette mission comporte pour elle des devoirs, partant des droits à faire respecter. Nous sommes convaincu qu'elle ne faillira ni aux uns ni aux autres; pourtant, il lui reste des garanties à prendre. Pour ce qui concerne la question spéciale du Maroc, nous avons essayé d'établir quels sont ses intérêts immédiats en présence de convoitises dangereuses. »

IV

LES ALLEMANDS AUX ÉTATS-UNIS

a. GÉNÉRALITÉS

Dans les premières périodes de l'immigration allemande, le principal flot des immigrants se dirigea vers Philadelphie, qui était alors la plus importante ville d'Amérique; mais lorsque New-York commença à se développer, cette ville devint le grand centre d'attraction pour les Allemands.

En 1880, New-York comptait 163 482 sujets de l'empire allemand, et 55 339 autres Allemands habitaient le faubourg de Brooklyn.

A la pointe de la presqu'île sur laquelle s'étend la ville de New-York s'élève le Castle-garden, une construction en forme de tour qui autrefois était un fort, et qui sert aujourd'hui de lieu de refuge à la foule des immigrants. A leur arrivée, ceux-ci y sont logés et nourris gratuitement pendant un jour ; on leur donne en outre

tous les renseignements désirables, on leur indique en particulier où ils doivent s'adresser pour trouver du travail; enfin,ceux qui veulent se diriger plus loin dans l'intérieur des terres sont accompagnés à la gare par un employé, qui les fait entrer dans le train qui leur est destiné.

Il est difficile de concevoir un tableau plus animé et plus saisissant que celui qu'offre la grande salle des immigrants du Castle-garden. Si l'on aperçoit sur quelques visages mâles une expression de courage et d'espoir, il n'en est pas moins vrai que la plupart des immigrants ont un aspect profondément abattu. Ces pauvres gens sont entièrement dépaysés, et il leur faudra faire peut-être encore des centaines de lieues avant de trouver une nouvelle patrie.

Philadelphie, qui autrefois, avons-nous dit, comptait la plus importante colonie allemande, n'occupe plus aujourd'hui sous ce rapport que la quatrième place, dépassée qu'elle est par New-York, St-Louis et Chicago. Cependant, dans l'État même de Pennsylvanie, le nombre des Allemands peut être estimé à un demi-million, c'est-à-dire à peu près au double de ceux qui vivent dans l'État de New-York; mais ceux qui parlent encore allemand (environ un demi-million) se servent d'un dialecte dans lequel est entré une quantité de mots anglais. Ce dialecte, qui possède aujourd'hui une littérature, peut être considéré comme une langue nouvelle.

Par leur costume aussi les paysans pensylvaniens d'origine allemande se distinguent des Anglo-Américains. Tandis que ces derniers, même à la campagne, portent des vêtements de citadins avec un grand col de chemise et des manchettes blanches, les premiers ont une courte jaquette gris-sombre ou un long habit qui leur descend jusqu'à la cheville, avec des culottes collantes, de hautes bottes et des chapeaux noirs à larges ailes. Ils sont généralement de haute taille et portent toute la barbe et de longs cheveux qui pendent jusque sur leurs épaules; on les reconnaît en outre à leur marche lente, et à leur regard soupçonneux.

Philadelphie compte de nombreuses sociétés allemandes de chant et de gymnastique. Plusieurs de ses grands établissements industriels et de ses principales maisons de commerce sont entre les mains d'Allemands.

A Pittsburg et à Alleghany-City, qui s'élèvent en face de Philadelphie, de l'autre côté de l'Alleghany, on compte environ 45 000 sujets de l'empire allemand.

La ville voisine de Baltimore a aussi partagé le sort de Philadelphie. Cette ville fut, dans les années 1830 à 1840, le principal port d'immigration pour ceux qui voulaient aller dans les États de l'Ohio, de l'Illinois, du Missouri et de Iowa. Plus tard cette immigration diminua; néanmoins, la ville compte aujourd'hui 34 051 Allemands, qui ont

entre leurs mains plusieurs industries, telles que celles des pianos, de la cordonnerie et du tabac. Les Allemands ont, en outre, fondé à Baltimore plusieurs établissements de bienfaisance ou d'utilité publique, tels qu'un orphelinat, plusieurs écoles et, dans la maison même de la Société allemande, un bureau de placement. La Société *la Concordia* possède également une maison, le seul bâtiment de Baltimore où l'on donne des représentations d'opéras.

Cincinnati, sur une population de 255 708 habitants, compte environ 90 000 Allemands dont 50 000 nés en Allemagne, qui sont surtout concentrés dans la partie de la ville située à l'ouest du canal de Miami, et qui est connue sous le nom de *Little Germany*.

Parmi les deux cent quatorze églises de Cincinnati, on en compte quarante et une allemandes; les habitants allemands de la ville ont fondé deux orphelinats et deux hôpitaux; il existe un théâtre allemand, et la plupart des grandes brasseries appartiennent à des Allemands. En somme, les Allemands prennent une part importante à l'activité industrielle et commerciale de Cincinnati.

C'est, surtout, à partir de 1848 que les immigrants allemands se sont dirigés vers Chicago. Sur un demi-million d'habitants que compte aujourd'hui cette ville, un tiers environ, soit plus de 150 000, sont d'origine allemande, et sur ces 150 000, la moitié environ sont nés en Allemagne. A Chi-

cago, comme dans d'autres grandes villes d'Amérique, les Allemands occupent une place considérable dans le commerce, l'industrie et la banque. Les grandes brasseries,en particulier, sont toutes entre les mains d'Allemands ; il en est de même des pharmacies et des maisons de denrées coloniales. Les Allemands ont, en outre, à Chicago six journaux, parmi lesquels nous citerons l'*Illinois-Staatzeitung* et la *Neue freie Presse*, deux grands journaux quotidiens, un théâtre, dix églises, de nombreuses sociétés de chant et de gymnastique.

Après New-York, c'est Saint-Louis qui a la plus grande colonie allemande. Sur 600.000 habitants que possède cette ville, avec les localités voisines, on compte environ 100000 Allemands, dont 54 000 sont nés en Allemagne.

Les Allemands ont fondé à Saint-Louis l'*Alma mater*, une Société littéraire dont les membres doivent avoir appartenu à une université ; ils y possèdent dix-huit journaux, dont trois grands journaux quotidiens; la langue allemande s'enseigne dans toutes les écoles publiques de la ville.

Au-delà de la rivière, mais déjà dans l'État d'Illinois, se trouve la petite ville de Belleville (10 000 habitants) dont les deux tiers de la population sont allemands.

Mais la plus allemande de toutes les villes américaines est celle de Milwaukee, sur le lac de Michigan, dans l'État de Wisconsin. Sur une population de 120 000 habitants, elle compte 80 000

Allemands, dont 31 483 nés en Allemagne. Les Allemands y ont entre leurs mains l'industrie de la bière, ainsi qu'une grande partie de la navigation sur le lac de Michigan. Ils ont fondé dans cette ville plusieurs Sociétés de chant, de gymnastique, de musique et de sciences.

Sur les bords de l'océan Pacifique, à San Francisco, les Allemands sont moins nombreux que dans les États occidentaux. On peut estimer leur nombre à 30 000 individus, dont 19 928 nés en Allemagne, et généralement d'origine prussienne. Ce sont, la plupart, des artisans ; on les rencontre en particulier parmi les bouchers, les boulangers, les charpentiers, les maçons, ou encore parmi les commerçants : en effet, la moitié des maisons de denrées coloniales appartiennent à des Allemands. Mais on compte aussi parmi les Allemands de San Francisco un certain nombre d'hommes de science, comme Théodor Kirchhoff, dont les travaux sont connus en Europe. Les Allemands ont fondé aussi à San Francisco de nombreuses Sociétés : la Société de secours possède un bel hopital, le San-Francisco-Verein a une bibliothèque de 5000 volumes, le Thalia-Verein et l'Apollo-Verein s'occupent de représentations théâtrales. Les Allemands n'y ont également fondé pas moins de sept Sociétés militaires dont le but est surtout de rétablir l'ordre dans les temps de troubles.

Citons encore parmi les villes de l'Amérique

qui comptent d'importantes colonies allemandes : Buffalo (25 542 Allemands nés en Allemagne), Cleveland (23 170), Newark (17 628) et Louisville (13 463). Si l'on songe que, outre les grandes villes dont il a été question, les Allemands ont des colonies plus ou moins considérables dans toutes les localités d'Amérique de quelque importance, on se fera une idée de l'immense influence dont jouissent les Allemands dans la grande République américaine.

b. LA PRESSE ALLEMANDE AUX ÉTATS-UNIS

Bien plus encore qu'en France et dans les autres pays d'Europe, aux États-Unis la presse représente et forme l'opinion politique ; aussi les Allemands cherchèrent-ils à posséder une partie de la presse américaine; ils fondèrent en Pensylvanie un premier journal allemand dès 1739, soit à une époque où les États-Unis ne possédaient encore en tout que cinq journaux. Cette feuille, le *Berichter* (l'Indicateur), parut d'abord tous les six mois, puis tous les mois, et ensuite à partir de 1745 toutes les semaines sous un nouveau nom, la *Germatowner Zeitung*. D'autres journaux se fondèrent à la même époque, de sorte que la Pensylvanie comptait en 1762 cinq feuilles allemandes.

Toutes ces publications étaient hebdomadaires. Les journaux quotidiens formaient même encore une rareté au commencement de ce siècle.

Elles étaient écrites en allemand pensylvanien, formé d'éléments souabes et américains.

Dans les autres États, avant 1840 il n'existait encore aucune publication en allemand. Mais à cette époque, partout où les Allemands se trouvaient réunis en plus ou moins grand nombre, commencèrent à paraître des grands ou des petits journaux.

Ainsi, à Louisville, une feuille allemande parut pour la première fois en 1841. Son rédacteur était en même temps typographe et imprimeur; aussi ce journal ne paraissait-il pas à date fixe, mais lorsque son rédacteur-typographe-imprimeur était prêt.

La plupart des journaux de cette époque ont disparu les uns après les autres. Parmi les grands journaux quotidiens, qui aujourd'hui sont à la tête de la presse américaine, les plus anciens sont la *New-York-Staatszeitung*, fondée en 1834, l'*Anzeiger des Westens*, paru pour la première fois à Saint-Louis en 1835, et le *Cincinnati Volksblatt*, publié en 1836.

Mais la presse allemande doit son existence et son développement actuels à la multitude d'hommes de talent que les orages politiques des années 1848 et 1849 jetèrent sur les côtes occidentales de l'océan Atlantique. Aujourd'hui encore, ce sont des émigrés de ces deux dernières années, les Heinzen, Raster, Lexow, Ottendorfer, Rittig, Dänzer, Kellner, Hassanrek, Bernays,

Drachvogel, Rapp et d'autres, qui sont les principaux piliers du journalisme allemand, et la presse germano-américaine peut concourir aussi bien avec la presse anglo-américaine qu'avec la presse allemande d'Europe. Les Allemands possèdent actuellement 447 journaux et publications diverses, dont soixante-dix paraissent tous les jours.

Les trois organes quotidiens les plus florissants de la presse germano-américaine sont la *New-York-Staatszeitung*, l'*Illinois Staatszeitung*, de Chicago, et l'*Anzeiger des Westens*, de Saint-Louis.

Le premier de ces journaux se tire à 60 000 exemplaires, et c'est tout au plus si ses annonces sont dépassées par celles du grand *New-York-Herald*. Cette feuille anglaise est née la même année que l'allemande, et toutes deux ne se sont développées que très lentement. Le journal allemand parut d'abord sous la forme d'une petite feuille hebdomadaire, et au bout de huit ans il commença à paraître trois fois par semaine; enfin, en 1844, il devint un journal quotidien. En 1883, sa rédaction et son impression furent établies dans un superbe palais.

La façade de ce vaste bâtiment, qui s'étend sur trois rues, a une longueur totale de 62 mètres sur une hauteur de 30 mètres; elle est du style de la Renaissance italienne, et compte quatre étages. Les caves et le rez-de-chaussée semblent être *taillés dans un* monolithe de granit gris-bleu du

Massachussetts. Les autres étages, ornés de colonnes, de pilastres, de balcons et de balustrades, sont construits avec le granit plus clair que fournissent les carrières de Concord, dans le New-Hampshire, et qui ont livré les matériaux pour la construction de nombreux monuments à Boston et à New-York. Des statues en bronze de Gutenberg et de Franklin ornent le balcon qui s'élève au-dessus du portail principal. Un toit à mansardes, et dont la ligne est interrompue par des tourelles, couronne le tout. L'étage supérieur forme une seule et vaste salle longue de 32 mètres et large de 16 mètres; c'est l'atelier de typographie. Les machines à vapeur et les deux presses à six cylindres sont établies dans des caves qui s'étendent jusque sous la rue.

A New-York paraissent en outre cinq journaux allemands quotidiens, 19 publications hebdomadaires, 5 bi-mensuelles et 4 mensuelles. A Philadelphie il paraît 5 journaux quotidiens, 6 publications hebdomadaires et une mensuelle, et en outre c'est dans cette ville que se trouvent les grandes imprimeries de Hoffmann et Morwitz qui publient, outre le *Philadelphia Demokrat*, 54 journaux anglais et allemands dont 14 quotidiens, journaux qui paraissent dans diverses villes des États-Unis.

En Pensylvanie, il n'existe que bien peu de localités de quelque importance qui ne possèdent pas un ou plusieurs journaux allemands. Et à

l'exception de la Caroline du Nord, de l'Alabama et du Nevada, tous les États ont au moins un journal allemand.

Il existe aussi, depuis un siècle, des librairies allemandes en Amérique. Outre des bibles, des ouvrages religieux et des livres d'école, elles éditent des travaux scientifiques et les œuvres des classiques allemands. Enfin, Philadelphie compte plusieurs librairies artistiques appartenant à des Allemands.

c. LE NOMBRE DES ALLEMANDS ET LEUR AVENIR AUX ÉTATS-UNIS.

Il n'est pas facile de déterminer exactement le nombre des Allemands établis aux Etats-Unis. En effet, la statistique officielle ne tient compte que des Allemands nés en Allemagne. Le recensement de 1880 fixe leur nombre à 1 996 742 individus. Il est d'autant plus difficile de reconnaître les citoyens américains d'origine allemande que la plupart d'entre eux ont honte de leur origine et ont anglicisé leurs noms : les Zimmermann sont devenus des Carpenter, les Braun des Brown, les Löwenstein des Liwingstone, etc.

Pour l'immigration des Allemands dans les Etats-Unis avant 1820, il n'existe que des approximations ; mais à partir de cette année les tableaux officiels donnent des chiffres exacts. D'après les travaux de l'Allemand Pösche, qui a

travaillé pendant vingt ans au bureau de Statistique de Washington, le nombre des Allemands des Etats-Unis peut être estimé à plus de 7 millions.

Il n'existe pas un seul État de l'Union où l'on ne rencontre pas d'Allemands : sans doute, ils y sont répartis d'une manière très inégale ; dans l'État de New-York il y en a 300 à 400 000, tandis que dans celui de Vermont on n'en compte que quelques centaines.

La population allemande s'est augmentée d'une manière étonnante dans le territoire de Washington et dans les États de Dakota, de Colorado, d'Arizona, de Nebraska, d'Oregon, d'Utah, d'Arkansas et de Kansas. Dans le Dakota en particulier elle a presque quadruplé dans ces dernières années ; cet État est, en effet, particulièrement favorable à l'agriculture. En somme, aujourd'hui ce sont surtout les Etats du Nord qui attirent les colons allemands ; ce qui s'explique par la raison que, dans ces derniers temps, les immigrants, qui venaient autrefois surtout du sud-ouest de l'Allemagne, viennent aujourd'hui du nord-est, soit de la Poméranie, de la Prusse orientale et de la Posnanie, puis aussi du Sleswig-Holstein, du Meklembourg, de l'Oldenbourg, du Hanovre et des villes libres de Brême et Hambourg.

Mais en Amérique comme dans les autres pays étrangers, les Allemands se montrent incapables

de maintenir leur nationalité ; ils se laissent absorber par l'élément anglo-américain. C'est là un fait que reconnaissent tous les écrivains allemands. En outre, leur influence n'est nullement proportionnée à leur nombre ; ainsi, bien que formant le huitième de la population des Etats-Unis, ils ne sont encore arrivés qu'à envoyer au Congrès une douzaine de représentants et un seul sénateur, alors que d'après leur nombre ils devaient avoir 37 représentants ou députés et neuf sénateurs.

Les victoires de 1870 et 1871 leur ont donné un moment une certaine influence et quelque considération ; mais depuis lors, de leur aveu, ils ont reperdu tout le terrain qu'ils avaient gagné, et aujourd'hui comme avant 1870 le Yankee considère l'Allemand comme un être qui lui est absolument inférieur. Ce mépris de l'Américain pour l'Allemand est dû précisément à cette foule toujours croissante d'immigrants besogneux que lui envoie l'Allemagne. Quant aux Allemands qui sont parvenus à se faire une position enviable, ils s'empressent en général de s'américaniser et professent un souverain dédain pour les nouveaux colons arrivés d'Allemagne. Néanmoins, tous ces Allemands, très prolifiques, auront forcément une influence considérable sur le caractère définitif du peuple américain, caractère qui ne pourra être bien déterminé que lorsque la population des Etats-Unis par sa densité forcera la grande immigration européenne à s'arrêter.

V

LES ALLEMANDS DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

La partie centrale de l'Amérique n'a jusqu'à ce jour attiré qu'un nombre peu considérable de colons allemands, ce qui provient d'un côté du climat de ce pays et d'un autre des révolutions politiques, des troubles auxquels il a été souvent exposé. Le colon allemand proprement dit, soit le cultivateur, est donc rare ; par contre, dans chaque ville importante le commerce allemand est représenté par une ou plusieurs maisons.

La plupart des maisons de commerce mexicaines ont pour origine des comptoirs anséatiques ; leurs maisons-mères sont à Hambourg et à Brême. Dans les ports du golfe, elles occupent une place importante pour le commerce d'importation et d'exportation, et sur les côtes de l'ouest presque tout le commerce appartient à des maisons allemandes. Très importantes aussi sont leurs maisons de commerce dans les principales

villes de l'intérieur du pays. En outre, de nombreuses affaires de banque et de commission, des fabriques de tissus, des mines et des entreprises agricoles sont entre les mains d'Allemands.

On peut estimer à 1500 individus le nombre des Allemands établis au Mexique. A Mexico même il existe un club allemand, la *Deutsches-Haus*, établi dans les vastes espaces d'un ancien couvent avec ses billards, ses cabinets de lecture, ses jeux de quilles et sa bibliothèque de huit mille volumes. La Société allemande de secours possède un capital de 8000 dollars ; en outre, il existe des Sociétés allemandes de chant, de gymnastique, et une Société d'équitationqui organise toutes les années des courses sur les terrains qui s'étendent devant la ville.

Le premier essai d'établissement d'une colonie agricole eut lieu en 1844, sur la côte de Moskito. Il s'était fondé, sous la protection du prince Charles de Prusse et du prince Schönburg-Waldenburg, une Société à laquelle un consortium anglais avait offert en vente des terrains sur ces côtes ; mais cette entreprise échoua entièrement, et en 1852 la plupart des colons allemands quittèrent ce pays pour les Etats-Unis.

Les premiers essais de colonisation faits au commencement du siècle sur la côte nord de l'Amérique du Sud ne réussirent pas mieux que ceux entrepris par la famille Welser sous le règne de Charles-Quint, et dont nous avons parlé.

Ce ne fut qu'en 1843 qu'un nouveau flot d'Allemands se dirigea vers le Venezuela. Sous la direction du colonel Towar, 347 paysans allemands et alsaciens vinrent, après avoir abordé au port de Chroroné, occuper des terres situées à peu près à égale distance de Caracas, Victoria et Puerto Maja. Cette tentative de colonisation avait été approuvée par Alexandre de Humbolt, et les terres étaient propres à la culture ; mais de mauvaises récoltes et des maladies épidémiques rendirent ses commencements très difficiles ; plus tard, la situation des colons s'améliora ; et de nouveaux immigrants vinrent se joindre à eux. Eñ 1881, on comptait 1171 Allemands dans cette colonie.

Cependant, les Allemands paraissent être incapables de supporter le climat brûlant des côtes septentrionales de l'Amérique du Sud, et pas plus dans le Venezuela que dans le pays voisin de la Colombie leurs colonies ne peuvent prospérer : le climat des tropiques est trop excitant pour des constitutions rendues lymphatiques par l'usage quotidien ou l'abus de la bière.

Par contre, les établissements allemands de la partie méridionale et sur le littoral oriental du demi-continent américain ont mieux réussi. Ce sont celles du Brésil méridional, de l'Uruguay, de la République Argentine, du Paraguay, du Chili et du Pérou.

VI

LES ALLEMANDS AU BRÉSIL.

La partie septentrionale du Brésil, qui est comprise entre les tropiques, ne pouvait pas plus que le Venezuela se prêter à une colonisation allemande, et cependant c'est précisément ce pays que choisirent les premiers colons allemands. En 1818, ils fondèrent la colonie Léopoldina sur les rives du Peruhypé, dans la partie sud de la province de Bahia. La fièvre fit des ravages terribles parmi les colons; mais, grâce au travail des esclaves, les survivants parvinrent enfin à se procurer un certain bien-être.

A l'ouest de cette colonie et à 390 kilomètres de la côte, la colonie de Philadelphie à été établie sur les rives du Maucury, dans la province de Minas Geraes; c'est aujourd'hui une gracieuse localité de 1000 habitants, tous d'origine allemande. Le sol est excellent, les privilèges accordés à la Société par action qui a entrepris cette

colonisation sont considérables, et cependant le développement de la colonie ne répond nullement à tous ces avantages.

Sur les longues côtes d'Espirito Santo, les essais de colonisation n'ont pas été précisément couronnés de succès. On y rencontre deux colonies : Santa Izabel et Leopoldina ; la première a été établie par 38 familles venues de la province Rhénane, et la seconde par des Allemands et des Italiens. Ni l'une ni l'autre ne jouit d'une grande prospérité.

Les premiers colons de la province de Rio-Janeiro furent des Suisses français, qui fondèrent au nord de la ville de ce nom la colonie de la Nouvelle-Fribourg; cette colonie, qui depuis lors a été peuplée en partie d'Allemands, est reliée à la capitale par un chemin de fer, et fait avec elle un ommerce important de légumes, de volailles et ((porcs.

Plus importante est la colonie de Pétropolis, qui doit son origine à un ingénieur français. Celui-ci, chargé par le gouvernement d'engager 300 Allemands pour construire une route, en amena 2 300, et l'empereur les établit dans ses terres. Don Pedro s'y fit construire un palais d'été. Son exemple fut suivi par les riches Brésiliens et par les ambassadeurs, et ainsi s'éleva une ville de plaisance qui en hiver compte 6 000 habitants et en été 20 000. Les Allemands forment environ la moitié de la population stable, et aux environs de

la ville il existe un certain nombre de colonies agricoles, peuplées uniquement d'Allemands, et qui sont espacées dans les vallées de la Moselle, de Nassau, de Worms, de la Lahn, du Rheinthal supérieur, moyen et inférieur. Le sol n'est pas précisément de qualité supérieure, et cependant les Allemands savent, comme maraîchers, charbonniers et journaliers dans les propriétés voisines, se procurer une existence tolérable. Bien peu d'entre eux ont atteint un grand degré d'aisance, ce qui, du reste, est dû surtout à l'absence de tout esprit d'économie.

A Rio-Janeiro, la capitale, vivent 4000 Allemands qui occupent une haute position dans le grand commerce et les métiers artistiques. Leur centre est le club Germania qui possède une très riche bibliothèque ; ils possèdent en commun avec la colonie suisse un organe, la *Deutsche allgemeine zeitung*, rédigé par un Suisse et un Saxon. Parmi les librairies, celle des Badois F. et H. Lämmort est de beaucoup la plus importante.

Dans la province de Sâo-Paulo, située plus au sud, les Allemands sont rares. La seule colonie allemande importante se trouve dans les biens du baron de Souza Queiroz, qui a confié la culture de 350 000 caféiers à 650 ouvriers allemands.

La province de Parana ne compte que quelques colonies de peu d'importance. Celle d'Assanguy, sur les rives de l'Iguape et au pied de la Serra do Mar, malgré son sol fertile, ne peut pas prospérer

par suite de sa situation trop avancée dans l'intérieur des terres et du manque de bonnes voies de communication ; la colonie de Curitiba, située près de la capitale, se trouve dans de meilleures conditions.

Mais les colonies allemandes du Brésil les plus prospères sont celles des deux provinces méridionales de Santa Catharina et de Rio Grande do Sul. Leur prospérité en est due au climat tempéré de cette région ; dans la province de Rio Grande do Sul en particulier, le climat comme le sol ne laissent rien à désirer.

Entre des forêts vierges d'une végétation luxuriante s'étendent des *Campos*, uniformes, sans arbres, mais d'une grande fertilité. Le Brésilien d'origine portugaise se consacre rarement à l'agriculture, qui se trouve en général entre les mains d'Allemands. Ce sont ces florissantes colonies agricoles du Brésil méridional qui ont conquis au commerce allemand cet important marché.

Le sud du Brésil ne possède pas, comme le nord de ce pays, dans le café un important article d'exportation. L'on croyait, dans le principe, que cette contrée avait le double désavantage de ne plus convenir d'un côté aux plantes tropicales, comme la canne à sucre et le caféier, et d'un autre côté d'être impropre à la culture des plantes européennes ; c'est pour n'avoir pas reconnu plus tôt que les côtes se prêtaient parfaitement à la première de ces cultures, tandis que le pays mon-

tueux de l'intérieur était très favorable à la seconde, que les colonies allemandes ont été arrêtées dans leur développement naturel.

Dona Francisca, dans la provincede Santa Catharina, fut fondée en 1849 par une Société de colonisation de Hambourg. Cette Société fit acquisition d'une partie des terres que Dona Francisca, la sœur de l'empereur, avait apportées en dot au prince de Joinville. Plus tard, on acheta encore des terres de l'État. La ville de la colonie, qui sur 19 000 habitants compte 15 000 Allemands, fut appelée Joinville du nom du prince protecteur.

C'est une gracieuse petite ville, composée de maisons à un étage, aux façades blanchies à la chaux et recouvertes d'ancelles brunes ; plusieurs sont construites dans le style des chalets suisses. Elle s'étend au milieu d'un paysage où l'on rencontre toutes les plantes du Sud et de l'Europe.

Joinville a une église catholique et une église protestante, des maisons d'école, des asiles pour les immigrants.

On y trouve une loge maçonnique, des sociétés de chant avec chambres de lecture, des sociétés degymnastique, de tir, de guerre, etc. Les rapports sociaux y sont très animés, surtout le dimanche, lorsque les habitants des localités voisines, telles que Neudorf-Annaburg et Pedreira, se rendent à la ville.

São Bento, située dans l'intérieur des terres et fondée en 1873, fait partie du municipium de Join-

ville. On y cultive toutes les plantes de l'Europe, tandis qu'à Joinville ce sont les plantes tropicales qui dominent. Ces deux localités sont réunies par la chaussée de Dona Francisca, qui doit être prolongée jusqu'à Rio-Negro, une colonie qui a aujourd'hui perdu toute trace de son origine allemande.

Le district de São-Benito compte 4300 habitants dont un grand nombre de Bavarois et de Polonais, tandis que les habitants de Joinville sont pour la plupart originaires de Poméranie, de Saxe et des pays du Rhin.

De Joinville au port de São Francisco, éloigné de 25 kilomètres, le Coxeira forme une voie de navigation étroite, tortueuse, mais facile pour les petites embarcations, et la colonie possède une flottille de 16 petits bâtiments de 266 tonnes, dont un vapeur et plusieurs voiliers à deux mâts. La baie de São Francisco est le meilleur mouillage de toute la côte comprise entre Santos et la barre du Rio Grande.

Le municipium de Joinville comprend une superficie de 4030 kilomètres carrés et une population de 17000 habitants. Les Allemands y possèdent 25000 hectares, dont 18000 ont été mis en culture.

La colonie de São Francisco a reçu des subsides considérables de l'État, mais aussi l'agriculture et l'industrie y sont-elles prospères. L'exportation atteint une valeur de 2 300 000 francs, dont plus d'un million pour le *herva maté*, ou le

thé du Paraguay. La préparation du herva maté occupe huit moulins.

Directement au sud du São Francisco, sur la rive droite du Itajahy et à 60 kilomètres de son embouchure dans l'océan Atlantique, se trouve la gracieuse localité de Blumenau, appelée ainsi d'après son fondateur, le docteur Blumenau de Brunswick, qui s'y établit en 1850 avec 17 personnes. Celui-ci, disposant de moyens insuffisants pour faire prospérer la nouvelle colonie, dut la céder à l'État, qui dans les années 1860 à 1879 consacra des sommes considérables, près de 8 millions de francs, à son développement.

Cette colonie compte actuellement 15000 habitants, dont 11 000 Allemands ; les autres colons sont des Brésiliens, des Tyroliens du sud, et des Italiens. Le bourg de Blumenau, situé au milieu de forêts et de montagnes, est une localité très gracieuse; ses maisons, parmi lesquelles on remarque quelques beaux bâtiments, sont espacées. La rue principale, qui traverse le bourg, est bordée de palmiers élancés et de maisons à un étage.

Si petit qu'il soit, Blumenau possède quelques industries importantes, ainsi plusieurs bons ateliers de lithographie et de photographie, de découpage, des fabriques de cigares et de cigarettes et plusieurs brasseries. Blumenau compte aussi plusieurs Sociétés, entre autre le Kulturverein.

Le dimanche, les habitants de la campagne environnante affluent dans le bourg; car la colonie

comprend 60 000 hectares, dont environ 11 000 sont cultivés, et les terrains non encore livrés à la culture sont en grande partie couverts de superbes forêts.

Brsuque, situé au sud-ouest de Blumenau, est aujourd'hui presque exclusivement habité par des Allemands (environ 2500); tandis que Dom Pedro, situé entre Blumenau et le port d'Itajahy, a une population composée de 1600 Italiens, 3000 Allemands et 10 000 Brésiliens, et Luiz Alves, à 40 kilomètres d'Itajahy, compte 68 familles italiennes, 22 brésiliennes et 26 allemandes. Il existe aussi quelques familles allemandes dans les colonies de Theresopolis, sur les rives du Cubatão, et d'Angelina, sur le Rio Tejucas.

La province méridionale de Rio Grande do Sul est traversée vers son centre par le 30e degré de latitude méridionale, latitude correspondant à celle de la Basse-Egypte. Mais si les plaines, situées sur les bords de la mer, ont encore une température assez élevée, les hauts plateaux jouissent d'un climat absolument tempéré. Pendant les mois d'hiver, il y neige toutes les années.

Cette province reçut ses premières colonies sous le règne de dom Pedro I. Pour consolider son trône, ce souverain fit venir d'Allemagne des mercenaires, avec lesquels arrivèrent aussi de nombreuses familles d'agriculteurs. Avec ces derniers on fonda, au nord de Porto Alegre, la colonie de São Leopoldo qui, après avoir lutté con-

tre de nombreuses difficultés, devint, grâce à l'arrivée de nouveaux colons, une ville importante. Ses habitants, au nombre de 3000 à 4000, sont en majeure partie d'origine allemande ; ce sont des négociants ou des artisans.

Un chemin de fer relie, depuis quelques années, cette localité avec le chef-lieu de la province, Porto Alegre. Cette ville s'élève sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, et compte un certain nombre de beaux bâtiments, tels que les grandes halles et la prison. Sur 40000 habitants, elle compte 4000 Allemands qui occupent de hautes positions dans le commerce et la banque.

Ils ont fondé une quantité de sociétés : le club Germania, la loge, la société allemande de secours, la société allemande des malades, des sociétés de gymnastique, de tir, d'artisans de géographie commerciale, etc. En 1882, des Allemands et des Brésiliens ont fondé en commun une société d'immigration, dont le but est de venir en aide aux immigrés.

La ville possède un tramway ; avec l'intérieur du pays elle est reliée par des chemins de fer et des bateaux à vapeur qui remontent le Rio Jacuhy, le Rio Sinos, le Cahy et le Rio Taquary ; des navires la mettent en communication par mer avec les ports de Rio-Grande, Montevideo, Buenos-Ayres, Rio de Janeiro, etc. Enfin Porto Alegre a ses écoles, ses librairies et ses journaux allemands.

Au nord et au nord-ouest de Porto-Alegre s'étend un pays de montagnes et de forêts dont la superficie est égale à trois ou quatre départements français ; dans ces forêts, les colonies succèdent aux colonies, et partout on entend parler allemand.

Ici se trouve la colonie de Hamburgerberg, avec une population de 3 à 400 habitants, et au nord-est de celle-ci Mundo Novo, avec environ 3000 colons allemands, dont les affaires sont prospères, et dont le chef-lieu est Taquara (500 habitants). Directement au nord de Hamburgerberg se trouve la colonie de Nova Petropolis, avec 2236 habitants qui cultivent dans de hautes vallées tous les produits de la zone sous-tropicale.

Nova Petropolis, ainsi qu'un grand nombre d'autres colonies, fut fondée par les soins du gouvernement de la province. Celui-ci acquit du gouvernement impérial de grandes étendues de forêts vierges et conclut avec les maisons Cactano Pinto et Holzweissig et Cie un contrat, en vertu duquel ces derniers s'engagaient à amener 40 000 immigrants allemands. Ainsi furent formées les colonies de Santa Cruz, Nova Petropolis, Montalverne et São Angelo.

Santa Cruz, un peu au nord du Rio Pardo, est une localité en majorité allemande, composée de 1500 habitants, qui habitent de grandes maisons cachées sous des bosquets d'orangers et de pêchers ; des champs fertiles s'étendent sur les

pentes de la montagne, dont l'arête est encore couverte de forêts vierges. Montalverne est aussi une localité allemande prospère; São Angelo a une population plus mêlée; par contre Germania, située au point de départ de la route qui conduit au Campo, est presque exclusivement allemande. Cette dernière localité compte 600 habitants.

Cette jolie petite ville est située sur la rive droite du Rio Pardo, dans une large plaine enveloppée de trois côtés par de hautes chaînes de montagnes. A l'est, au-delà du fleuve, s'élève la croupe abrupte de Riopardense, avec des parois perpendiculaires de rochers blancs et à laquelle se relie la haute et étroite arête du Facão, qui se dirige vers le sud-est; au nord, l'horizon est borné par la Serra do Orgão, aux formes originales, et qui, s'étendant de l'ouest à l'est, se termine, non loin du Rio Pardo, par trois pointes rocheuses; à l'ouest, s'étend la haute chaîne du Trombo d'Anta, ainsi appelée parce qu'elle ressemble à un boutoir de tapir; enfin, plus au sud-ouest et reliée au Trombo d'Anta par une chaîne de hauteur variable, s'élève la plus importante montagne de la contrée, l'Autucurahy, l'extrême avant-mont méridional de la Serra Geral.

Citons encore les localités de Taquary et de Teutonia; la première, située sur la rivière du même nom, qui est navigable toute l'année pour les bateaux à vapeur; la seconde, située entre Cahy et *Taquary, habitée* par 2300 Allemands et entou-

rée d'autres petites colonies comme Neu-Berlin, Forqueta, etc.

Les derniers avant-postes à l'est sont formés par les petites colonies de Santa Maria da Boca do Monte et de Silviera Martins, où domine l'élément italien.

Séparées de ce groupe de colonies et isolées, on rencontre non loin des côtes, du nord au sud, les colonies de São Pedro, Tres Forquilhas, S. Feliciano et S. Lourenço ; mais la dernière, fondée en 1858 par Jacob Rheingantz, est peuplée en majorité d'Allemands, au nombre de 6000 à 7000. Les riches propriétaires allemands possèdent un millier d'esclaves nègres.

Les colons allemands du Brésil méridional jouissent d'une grande liberté ; outre les autorités de justice et de police aucun employé brésilien n'est en fonction dans les colonies, et les protestants allemands sont assurés de la plus entière liberté de conscience de la part du gouvernement catholique. Néanmoins, ils n'ont pas l'influence que devrait leur assurer leur nombre. Sur cinquante municipalités de la province de Rio Grande, il n'y en a que cinq qui comptent un certain nombre de conseillers municipaux d'origine allemande.

Si au Brésil, comme dans les Etats-Unis, les colons allemands manquent complètement de sentiment national, du moins dans ce premier pays ils n'ont pas, comme dans le second, perdu

l'usage de leur langue maternelle. On compte au Brésil 11 journaux allemands.

La population actuelle de la province de Rio Grande do Sul est estimée à 580 000 habitants, et celle de Santa Catherina à 200 000. Dans la première province on compte 90 000, et dans la seconde 60 000 Allemands ; et le nombre total des Allemands établis au Brésil est estimé à 210 000 âmes.

Au mois d'octobre 1887, la Société d'escompte et la *Norddeutsche Bank* de Hambourg ont décidé de fonder à Rio-Janeiro une banque germano-brésilienne, au capital de 10 millions de marks.

VII

LES ALLEMANDS DANS L'URUGUAY ET LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Les États de la Plata ont un caractère semblable à celui de la partie méridionale de la province de Rio Grande do Sul avec ses pampas sans arbres ; ils forment avec cette partie du Brésil un territoire géographique bien déterminé. Les colons ne se heurtent pas ici, comme au Brésil et dans l'Amérique du Nord, contre les difficultés considérables qu'offre le défrichement des forêts vierges; dès le premier jour, ils peuvent tracer les sillons de leurs charrues. Cependant, il existe aussi dans les parties nord de la République Argentine de vastes forêts peuplées d'essences précieuses. Mais l'agriculture rencontre un ennemi redoutable dans les langostas ou sauterelles, qui causent de grands ravages dans les champs ensemencés. De 1874 à 1881, elles ont fait leur funeste apparition toutes les années.

D'après le recensement de 1880, l'Uruguay compte 2125 Allemands; pour la République Argentine, le consul général du Portugal à Buenos-Ayres estimait, pour la même année, le nombre des Allemands à 10 000, tandis que celui des Suisses était de 12100. Mais les Allemands ne forment point dans ce pays de colonies compactes, et ils ne tardent pas à perdre leur nationalité.

C'est à Buenos-Ayres que l'élement allemand est le plus fortemeut représenté; on y compte, en particulier, de nombreux commerçants. Les Allemands possèdent dans la capitale de la République une église protestante, la première qui ait été établie dans l'Amérique espagnole. Il existe aussi quelques colonies allemandes dans la province de Santa-Fé. A Esperanza, qui compte 3000 habitants, les Allemands ont des Sociétés de secours mutuels, de chant et de gymnastique, ainsi qu'une Société filiale de la Société centrale de Berlin pour la géographie commerciale. La commune évangélique d'Esperanza, compte 1300 membres, dont 550 Allemands et 750 Suisses. A San Carlos, on compte quelques industriels allemands et une société de chant.

Des Allemands du nord et des Danois ont fondé, au sud de Buenos-Ayres, la petite colonie de Tanail. Enfin, une petite colonie florissante et peuplée d'Allemands est celle d'El Cerrito.

VIII

LES ALLEMANDS SUR LES COTES OCCIDENTALES DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Ces côtes attirent depuis longtemps les colons allemands; mais c'est pourtant vers le Chili que ceux-ci se dirigent. Le dernier recensement accuse la présence de 4678 Allemands au Chili, et de 1672 au Pérou.

Au Chili, les Allemands occupent parmi les Européens la première place, et Valparaiso, la première ville de commerce de la République, compte un nombre considérable de maisons allemandes. Mais les Allemands sont surtout concentrés dans les provinces de Valdivia et de Llanquihua, et plus particulièrement dans le département d'Osorno, où ils forment la partie la plus active et la plus aisée de la population. En 1853, 2000 colons arrivés de Hambourg, des bords du Rhin et de la Forêt Noire, fondèrent une colonie qui étendit ses embranchements bien au loin.

Les principales villes de la province, telles que Osorno, Calbuco et Puerto Mont, ont pris en partie un caractère allemand, et on y entend presque aussi souvent parler l'allemand que l'espagnol. Mais les Allemands sont détestés dans ce pays, et l'on redoute que les rapports très tendus qui existent entre Chiliens et Allemands ne donnent lieu à des complications avec l'empire allemand.

De tristes souvenirs rappellent aux Allemands leurs premiers essais de colonisation au Pérou. Un entrepreneur de colonisation amena 1100 Allemands au Pérou en 1852 et les y vendit comme des esclaves aux Hacienderos; les mauvais traitements que subirent ces malheureux enfirent mourir 600 en quinze jours. Néanmoins, les années suivantes, d'autres colons allemands vinrent s'établir dans le Pérou; leur sort ne fut guère plus heureux que celui des premiers. Quelques-uns parvinrent à s'établir dans la haute vallée du Pozuzu où ils sont arrivés à se procurer une certaine aisance. Cette colonie compte aujourd'hui 450 habitants, dont 350 Allemands. Enfin, dans les villes des bords de l'océan Pacifique il existe de nombreuses maisons de commerce allemandes.

Le Pérou ne compte pas de journal allemand, mais il en paraît un au Chili.

X

LES ALLEMANDS EN AUSTRALIE.

Le nombre des Allemands nés en Europe et établis en Australie est, d'après le recencement de 1881, de 42 129, dont 11 688 dans le Queensland, 8 798 dans l'Australie méridionale, 8 571 dans la province de Victoria, 7 521 dans le Neusüdwales, 4 819 dans la Nouvelle-Zélande et 782 dans l'île de Tasmanie ; mais le nombre total des Allemands de l'Australie peut être estimé à plus de 100 000 individus.

Dernièrement, l'élément allemand s'est renforcé dans le Queensland et l'Australie méridionale par l'arrivée de nombreux nouveaux immigrants.

Les premiers colons allemands de l'Australie furent des vignerons de Hattenheim, dans la Rhingovie, qui en 1887 vinrent avec leurs femmes et leurs enfants s'établir dans Neusüdwales pour y planter des vignes. Mais ce n'était là que quelques familles, et la première grande immigration eut lieu en 1888.

Ce fut le roi Frédéric-Guillaume III, souverain pontife de la religion protestante en Prusse, qui provoqua cette émigration en proclamant l'union des Églises luthériennes et réformées. En effet de nombreux Prussiens, s'estimant lésés dans leur liberté de conscience, se décidèrent à chercher une nouvelle patrie. Le pasteur Kavel, du village de Klemzig, dans l'Uckermark, passa un contrat avec la Compagnie de l'Australie méridionale, qui avait acquis d'importants territoires du gouvernement anglais et qui désirait les peupler de colons. Les Allemands débarqués en Australie furent installés dans les propriétés de Georges Fife Angas.

Depuis, les colons sont devenus propriétaires des terres qu'ils cultivent. D'autres convois d'immigrants se succédèrent plus tard rapidement, et ainsi furent fondées, au nord et à l'est d'Adélaïde, un certain nombre de localités dont plusieurs sont peuplées uniquement d'Allemands ; leurs noms, du reste, trahissent leur origine : ce sont Hahndorf, Lobethal, Grünthal, Blumberg, Langmeil, etc. Presque tous ces immigrants étaient de simples paysans qui se trouvaient blessés dans leur conscience par les mesures prises par les autorités ecclésiastiques de la Prusse. La révolution de 1848 envoya en Australie toute une autre classe de citoyens, soit des hommes de lettres, de science et des artisans.

Les deux principaux centres de l'activité alle-

mande en Australie sont aujourd'hui le chef-lieu, Adélaïde, et la petite ville de Tanunda, au pied du Kaiserstuhl de la chaîne montagneuse de Barossa. Cette dernière, une localité d'environ 800 habitants, est presque exclusivement allemande; ses environs, dans un vaste cercle, sont aussi peuplés d'Allemands. Leurs noms, Rosenthal, Neu-Mecklemburg, etc., l'architecture des maisons, les légers chariots à quatre roues qui circulent sur les routes, tout indique qu'on se trouve dans une contrée allemande.

Tanunda possède sa société de chant, sa société de tir, comme beaucoup d'autres colonies allemandes.

A Adélaïde, le chef-lieu de la colonie, les Allemands sont au nombre d'environ 5 000, et l'on compte plusieurs maisons allemandes très importantes; les premiers magasins de bjouterie et d'horlogerie appartiennent à des Allemands, et dans divers métiers, ainsi dans celui de boulanger, les Allemands possèdent une sorte de monopole. Il existe aussi dans cette ville entre les Allemands une solidarité qu'on chercherait en vain tout ailleurs; et on rencontre naturellement de nombreuses sociétés allemandes de gymnastique, etc...

Un autre centre de la colonisation allemande en Australie est, avons-nous dit, le Queensland, où l'on compte 26,000 Allemands. La plupart de ces colons sont, comme dans l'Australie méridionale, des

agriculteurs; on compte très peu d'Allemands ayant acquis de grandes fortunes, mais en général ils jouissent d'une situation aisée. A Brisbane, le chef-lieu, l'élément allemand est presque exclusivement composé d'artisans, d'aubergistes, de négociants et de manouvriers. Les Allemands, qui sont surtout concentrés dans le faubourg de Kangaroo Pointp, ossèdent un journal, la *Nord-australische Zeitung;* leur principale société est la Germania. Dans les environs de la ville, en particulier dans le district de Logan, habitent de nombreux Allemands qui s'occupent d'agriculture et, en particulier, de la culture de la canne à sucre.

Les Darlings Downs, dont le centre est la ville de Toowoomba, forment un autre centre de la colonisation allemande dans le Queensland. A Toowoomba on rencontre partout des magasins et des maisons de commerce allemandes, et aux environs de cette ville les métairies ou fermes allemandes se succèdent presque sans interruption. Les habitants allemands de la ville ont aussi fondé deux écoles, qu'ils entretiennent sans recevoir aucun subside de l'État. Les paysans allemands cultivent surtout le froment, le maïs et la canne à sucre, tandis que d'autres s'occupent de la culture des orangers et de la vigne, ce qui est surtout le cas dans le district de Toowoomba. Le vin que produisent ces vignobles n'est pas précisément de première qualité; néanmoins, on en

trouve facilement un placement avantageux. Malgré la rigidité anglaise, les vignerons allemands sont autorisés à ouvrir leurs débits de vin le dimanche, du moins à la campagne.

Dans le pays voisin du Neusüdwales, les Allemands sont moins nombreux; on les rencontre surtout dans le chef-lieu et sur les rives du Clarence, où ils cultivent la canne à sucre, ainsi qu'aux environs d'Albury, sur le Murray, dont les coteaux sont connus par la qualité de leurs vins. A Sydney il existe quelques maisons de commerce allemandes très importantes, ainsi qu'un club allemand, une société de géographie commerciale. Sydney est le siège d'un consulat général allemand, auquel ressortissent les consuls de Melbourne, Adelaïde, Brisbane et Hobart.

Le pays de Victoria fut autrefois très visité par les Allemands; c'était à l'époque où florissait la cueillette de l'or. On y comptait alors 30,000 Allemands; mais aujourd'hui leur nombre est réduit de plus de moitié, bien que dans ces dix dernières années on ait signalé l'arrivée de nombreux colons qui se rendent dans les districts agricoles du sud-ouest. La plupart des Allemands sont établis à Melbourne et à Ballaarat. Dans le chef-lieu, ces Allemands possèdent de nombreux clubs et sociétés de chant, de gymnastique, qui toutes sont très prospères. Néanmoins, au milieu du grand nombre des Anglais les Allemands disparaissent et cela d'autant plus que tous ceux qui

sont parvenus à se faire une position n'ont rien de plus empressé que de se faire naturaliser Anglais.

Du reste, en Australie comme en Amérique, les Allemands nés dans la colonie renoncent presque tous à leur nationalité, et souvent ne savent même plus parler allemand. Le principal appui de l'élément allemand, du moins dans les campagnes, sont les paroisses protestantes. Il existe actuellement trois synodes luthériens en Australie : le synode de Victoria, le synode Emmanuel et le synode d'Australie dans l'Australie du sud. Les églises allemandes sont dirigées par 54 pasteurs, dont 26 dans l'Australie du sud, 11 dans le Queensland, 10 dans le pays de Victoria, 4 dans la Nouvelle-Zélande et 3 dans le Südwales. En outre, il existe 4 stations de missionnaires.

Malgré leur nombre, l'influence des Allemands est très faible en Australie; dans le parlement, ils ne comptent que quelques membres (1 à Victoria, et 2 dans le Queensland).

X

LES ALLEMANDS DANS LES ARCHIPELS DE L'OCÉAN PACIFIQUE

Dans presque tous les groupes d'îles de l'Océanie on rencontre des colonies ou, du moins, des comptoirs de la maison de commerce hambourgeoise Jean et César Godefroy. D'autres maisons se sont établies dans l'un ou l'autre de ces archipels, ainsi la maison Hernsheim dans les îles Marshall, de Ruge et Cie dans les îles Salomon. La Société commerciale d'Océanie a des comptoirs dans diverses îles, et dans les îles Viti l'élément allemand forme une partie importante et tous les jours plus considérable de la population; aussi un consulat allemand y a-t-il été établi, d'autres consulats existent à Jaluit et à Tahiti.

Le groupe des îles Samoa est le centre du commerce allemand dans l'Océanie, car la Société qui a remplacé la maison Godefroy a son siège dans ces îles, et le consul général d'Allemagne a

sa résidence à Apia, le chef-lieu de cet archipel. Mais il ne peut pas y être question d'une colonie allemande, car une partie des employés sont des Anglais et les ouvriers tous des Mélanésiens ou des Polynésiens; ce ne sont donc que de simples comptoirs.

Par contre, dans l'île d'Havaii il existe une petite colonie composée de 272 Allemands, fondée en 1878; dans ces derniers temps, le nombre s'en est considérablement augmenté par l'arrivée d'immigrants venus du Hanovre et de la Thuringe et qui sont occupés à planter la canne à sucre dans l'île de Kanaï. A Honolulu s'est formée une colonie composée de 120 commerçants allemands, dont plusieurs ont des maisons considérables; on y compte, en outre, un certain nombre de planteurs et d'artisans.

XI

LES ALLEMANDS EN RUSSIE

a. GÉNÉRALITÉS

L'établissement des Allemands dans l'empire russe actuel comprend deux périodes plus ou moins éloignées l'une de l'autre, et diamétralement opposées aussi bien par le caractère des émigrants que par le mode de colonisation. Les premiers arrivèrent la croix dans une main et l'épée dans l'autre pour soumettre et convertir un peuple barbare et païen et pour fonder une nouvelle puissance; les seconds suivirent le sort des seigneurs russes qui les avaient appelés, afin de peupler des terrains déserts et stériles et déshabituer les tribus nomades, par un constant exemple mis sous leurs yeux, de la vie d'aventures.

Les premiers colons se portèrent dans la partie de la Russie d'Europe arrosée par la mer Baltique, que l'on désigne généralement sous le nom de provinces baltiques; les autres

occupèrent les nombreux établissements espacés sur la plaine immense, du golfe de Finlande jusqu'à la mer Noire, et ceux disséminés au delà du Caucase.

Les uns étaient d'audacieux chevaliers et marins et possèdent encore aujourd'hui les avantages d'une situation élevée; de leur milieu sont sortis, depuis leur soumission au sceptre russe, les premiers dignitaires de l'Empire, dans l'administration et l'armée. Les autres ne se sont pas élevés au-dessus de la position modeste qui leur a été imposée au début; mais, par contre, ils ont contribué, dans une grande mesure, par leur travail, au développement de l'empire des Czars. Le nombre des Allemands habitant actuellement la Russie d'Europe s'élève à environ un million; et ce chiffre n'augmente pas seulement par l'excédent des naissances sur les décès, mais par une émigration, sinon forte, du moins constante. De 1857 à 1876, 4605559 Allemands s'y rendirent et 4048164 en sortirent; de telle sorte que 537395 sujets y restèrent. En 1877, 36500 Allemands et 23560 Autrichiens, et parmi ces derniers beaucoup d'Allemands, vinrent s'y fixer. L'émigration de quelques milliers de Men onites, se croyant atteints dans leurs convictions religieuses par la contrainte de servir sous les armes, n'exerça qu'une faible influence sur la colonisation allemande en Russie.

Nous voyons donc les Allemands parsemés sur toute l'étendue du grand empire, de la mer Blan-

che à la mer Caspienne et à la mer Noire, des frontières prussiennes jusqu'à l'Oural et jusqu'en Sibérie,où quelques milliers d'entre eux ont émigré ; et l'on en compte même quelques centaines dans les provinces de l'Asie centrale.

C'est cependant dans les gouvernements de Ssamara, Ssratow, Piotkrow, Varsovie, Livadie, Kalisch, ainsi que dans ceux de Cherson, de Courlande, de Plotz,de St-Pétersbourg et de Volhynie, qu'ils se trouvent en plus grand nombre : il n'en existe plus qu'un petit nombre en Finlande ; l'élément allemand y était, cependant, autrefois assez fort. Il n'a pas quitté le pays, mais s'est confondu avec l'élément suédois

b. LES ALLEMANDS DANS LES PROVINCES BALTIQUES

L'élément allemand dans les provinces de Livonie et de Courlande est fort d'environ 120 000 âmes. Il ne forme que 16 0/0 de la population indigène, et comprend la noblesse et la bourgeoisie des villes qui ont régné en maître jusqu'aujourd'hui, et qui s'imposent encore aux populations natives aussi bien qu'aux immigrés, Russes, Polonais, Finlandais, Suédois et Juifs. Ils étaient seuls possesseurs de la fortune publique, aussi bien que les propagateurs de la civilisation parmi les populations grossières qu'ils subjuguaient.

Quand les Allemands arrivèrent pour la pre-

mière fois sur les côtes jusqu'alors complètement inconnues du golfe de Riga, ils étaient des naufragés venus implorer l'hospitalité des indigènes.

En 1159, une violente tempête du nord-ouest avait jeté des voyageurs de Brême, en route pour Visby, à l'embouchure de la Düna, sur les côtes de Livonie. Cette découverte entraîna l'immigration de nombreux marchands, prêtres et chevaliers, et dès 1202 les fondements de la ville de Riga furent jetés. C'est à cette époque que l'évêque Albrecht de Buxhovden créa l'ordre de la « Fraternitas militiæ Christi », qui contribua à l'extension de la domination allemande sur toutes les provinces de la Russie occidentale, et fonda cinq évêchés. Mais déjà l'ennemi menaçait de toutes parts, et la lutte commença avec Reval, fondée par Erich, roi de Danemark. Les chevaliers allemands se virent bientôt forcés d'invoquer l'appui de leurs frères prussiens, et les colonies allemandes de Courlande et de Livonie se mirent sous la protection du grand-maître de l'Ordre, qui résidait à Marienbourg.

Leur prospérité fut très grande sous le gouvernement de Walther de Plessenberg ; mais la Réformation devait amener des changements funestes ; quand la puissance du grand-maître fut anéantie, Ivan-le-Terrible porta le feu et le fer dans le pays ; des armées suédoises et polonaises vinrent du Nord et du Sud, et l'empereur Ferdinand Ier lui-même, impuissant, ne put répondre à

l'appel de ses sujets que par une lettre adressée au czar, qui n'exerça aucune influence.

La colonie allemande accepta alors la domination de la Pologne, qui soumit la Livonie et Courlande, pendant que l'Esthonie subissait la celle du roi Erich de Suède. Mais un bouleversement pareil ne devait pas donner au pays repos d'abord espéré. Les privilèges accordés ne furent point respectés; des jésuites fanatiques commencèrent leur œuvre de conversion; le droit et la propriété furent foulés aux pieds, et il fut enfin question de rejeter les émigrants au-delà de la mer sur les côtes d'où ils étaient venus.

Par contre, la domination exercée pendant environ cent ans par la Suède fut, sous les règnes de Charles IX et particulièrement de Gustave-Adolphe, aussi favorable au pays qu'elle lui devint nuisible sous ceux de Charles XI et Charles XII.

Le pays entre la Düna et l'Embach redevint bientôt le champ de bataille des armées aux prises; la guerre, pendant près de deux siècles, dévasta de nouveau l'immense plaine de Livonie; le paysan fut plongé dans la misère et retomba à l'état sauvage; les villes furent incendiées, et les villages détruits. Les Allemands de Livonie se défendirent avec une certaine bravoure et lorsque toute résistance fut brisée, les villes vaincues rendirent hommage à Pierre le Grand, qui leur enleva tous leurs privilèges. Le czar fit preuve, à plus d'une occasion, d'une grande bienveillance vis-à-vis de

ses nouveaux sujets. Cela ne l'empêcha cependant pas de détruire Dorpat, nonrussifiée, et d'amener toutes ces populations dans l'intérieur de l'Empire, comme cela avait eu lieu souvent aux XVIe et XVIIe siècles. D'autres villes de Livonie subirent aussi le même sort pendant cette malheureuse époque. Les chroniques ne contiennent que la simple observation que la bourgeoisie avec femmes et enfants fut conduite à Moscou : les bourgeois luttèrent avec un héroïque courage et se firent sauter au milieu des ruines de leur cité quand tout espoir fut perdu.

Lorsque Ivan Wassiliewitch prit d'assaut le château de Wenden, il trouva les habitants, chevaliers, vieillards, femmes et enfants, en tout trois cents personnes, priant à genoux dans une tour minée. Henri Boiseman mit le feu aux poudres. Lui seul fut retrouvé vivant, et on l'emporta sous les yeux du czar, qui avait manifesté le désir de le voir. Le château de Marienbourg, qui s'était défendu longtemps contre le général Pierre Scheremetiew, ne contenait que le commandant et deux chevaliers; ils jetèrent la mèche dans les poudres au moment où les Russes s'y précipitaient et ensevelirent leurs ennemis sous les ruines.

Ces trois provinces furent amenées à la plus profonde misère par ces guerres continuelles. Elles eurent besoin de la coopération active de tous les citoyens pour se relever de leur pauvreté et de leur abaissement. Le nouveau gouverneur russe

répara l'injustice commise par Charles IX en rendant leurs biens à la noblesse dépossédée ; la justice et l'administration furent remises sur l'ancien pied, et les correspondances postales pour la première fois établies entre les différentes villes; mais Catherine II en 1783 abrogea l'ancienne Constitution et remit ainsi en question l'existence des établissements allemands. La Courlande, qui jusqu'alors avait été régie soit par la Pologne, soit par la Russie, soit par des chefs spéciaux, devint définitivement une province russe. Le souvenir de cette cession n'est pas, pour la noblesse courlandaise, des plus honorables. Lorsque l'impératrice prit possession du pays, elle demanda aux ambassadeurs courlandais dans quelles conditions ils voulaient traiter. Comme il lui fut répondu qu'ils se soumettaient sans conditions, Catherine, qui était la fille d'un prince allemand, jeta un regard de profond mépris à ces Allemands dégénérés.

Cependant la noblesse courlandaise était particulièrement fière de son origine allemande. Pendant que les Livoniens ne comptaient dans le court espace de 1700 à 1757 pas moins de vingt-trois maréchaux, dix généraux en chef, vingt-sept lieutenants généraux, trente-quatre majors généraux et cinquante-trois majors qui servaient particulièrement dans l'armée russe, mais aussi, comme Loudon, dans l'armée autrichienne et d'autres, les Courlandais éloignaient leurs fils

des régiments de Pétersbourg et ne se souciaient pas d'ajouter à leur blason des décorations russes.

Ce que Catherine II leur avait enlevé à tort, Paul, qui haïssait sa mère et ses institutions, le rendit en 1796 aux Esthoniens et aux Livoniens. Et Alexandre 1er, en 1802, leur accorda de nouveau le rétablissement de l'Université de Dorpat. Avec le réveil de la science allemande commença la nouvelle époque de l'histoire des provinces baltiques.

Jusqu'alors, l'éducation académique n'était réservée qu'à une certaine classe: les petits propriétaires des provinces de l'Est devaient se contenter de l'école primaire et du lycée de Riga. La noblesse riche, les magistrats et marchands envoyaient leurs fils à Königsberg, Iéna et Göttingue, et là encore le souvenir de la blonde jeunesse du Nord ne s'est pas encore effacé. Beaucoup d'entre ces jeunes gens, qui avaient passé plusieurs années dans ces villes universitaires, retournèrent dans leur patrie nouvelle et se vouèrent à la médecine, au droit ou au sacerdoce.

Le contact avec la mère-patrie était de cette façon toujours entretenu, quoique aux dépens de l'Université elle-même. Le premier acte important de la jeune Université fut sa rupture avec la Chevalerie, avec le concours de laquelle elle avait été fondée. A la suite d'une demande faite au nouvel empereur au commencement de la

première année, l'Université livonienne fut définitivement dégagée de la tutelle du gouvernement livonien et soumise directement au ministre de l'Instruction publique.

A peu d'exceptions près, les chaires de l'Université étaient occupées par des professeurs allemands, et l'esprit allemand seul y régnait. Et c'est à cet esprit qu'est dû la haute estime dont elle jouissait dans toute la Russie. De même que la noblesse du pays donnait à l'armée russe des généraux, au gouvernement des hommes d'État, de grands spéculateurs et des négociants aux centres commerciaux, l'Université de Dorpat était une pépinière de savants, théoriciens ou praticiens; on put voir bientôt dans chaque ville de Russie un médecin de la faculté de Dorpat. Des professeurs et éducateurs trouvaient des places dans les maisons particulières ou dans les institutions publiques. Les Universités russes y cherchèrent leurs professeurs.

Aussi longtemps qu'Alexandre Ier fut sur le trône, Dorpat conserva intact son caractère allemand. Il n'en fut pas de même sous son successeur Nicolas; tous les efforts tendirent à transformer l'institution allemande en une académie russe. Et lorsque les délégués de la noblesse livonienne se rendirent au palais d'hiver à St-Pétersbourg pour obtenir que l'on mît un terme à cette violente russification, le czar termina la réponse par ces mots : « Les provinces appar-

tiennent depuis 150 ans à l'empire et sont conséquemment russes. Je vous promets pour moi et mes successeurs le respect de vos droits. Mais il ne peut être question de l'ingérence allemande. »

Le gouvernement, dans cette lutte contre les intérêts allemands, fut soutenu par des professeurs allemands eux-mêmes. L'appui des Russes naturellement ne leur manqua pas : tout voyage d'un Russe à l'étranger, de 18 jusqu'à 25 ans, fut interdit. La fréquentation des Universités allemandes fut défendue aux sujets russes, et des études complètes dans une Université du pays furent exigées pour le service de l'État. Aucun étudiant ne pouvait fréquenter l'Université de Dorpat s'il n'avait pas prouvé par examen la parfaite connaissance de la langue russe.

Ce n'est qu'à la mort d'Alexandre Ier que le gouvernement d'Alexandre II fit reluire de plus beaux jours pour l'Université. Les anciennes libertés furent rétablies; l'uniforme ordonné par Nicolas fut supprimé. Elle reprit son influence à l'extérieur et redevint la gardienne de l'éducation et de la science protestante allemandes.

Cette ère nouvelle prit fin à la mort tragique de ce protecteur. Sous Alexandre III, un parti favorisé par son ministre Ignatieff se forma pour russifier de nouveau l'Université de Dorpat et détruire ses aspirations allemandes. L'enseignement doit s'y donner aujourd'hui en langue russe

Les seigneurs allemands. — La haine pro-

fonde des populations indigènes contre les conquérants n'est pas imméritée; aussi longtemps que le servage ne fut pas aboli, le sort de ces premiers fut des plus tristes.

Tout le pays, les villes et les environs exceptés, était divisé en petites seigneuries. On en comptait jusqu'à 2 500; chacune d'elles mesurait 2/3 de lieue carrée et comptait environ une population de 500 âmes. Quelques-unes avaient jusqu'à 500 métairies et 10 000 habitants. L'organisation de ces seigneuries était dans les trois pays à peu près la même.

La noblesse des provinces de la Baltique a conservé, malgré les phases diverses de l'histoire du pays, la pureté de sa race, par la raison qu'elle a conservé jusqu'à nos jours le droit qui lui avait été concédé de refuser même aux princes et aux comtes de l'empire leur admission dans l'ordre de la chevalerie, ou plutôt « l'indigénat ».

Cependant quelques commerçants, avocats ou bourgeois, y furent admis. Quelques familles suédoises bénéficièrent aussi de cet honneur. Autant la chevalerie évitait l'immixtion d'éléments étrangers, autant elle était favorable à l'admission des familles allemandes. Presque tous les pays de l'Allemagne y trouvent leurs noms célèbres. Mais la plupart d'entre eux proviennent de la Westphalie, de la Basse-Saxe ou de la Poméranie.

Les Allemands actuels, dans ces trois provinces, quoique de même origine, sont faciles à

distinguer les uns des autres. Les rapports entre provinces se sont même tendus au point qu'il en est résulté une sorte de haine de pays à pays. Beaucoup de particularités dans la langue, les mœurs et les habitudes des Esthoniens et des Lethes sont passées chez les Allemands. Les Courlandais sont considérés comme les plus intelligents, les Livoniens comme les gens les mieux élevés, et les Esthoniens comme des hommes de race guerrière. On pourrait citer beaucoup d'exemples de la vie politique russe à l'appui de cette assertion.

Les bourgeois allemands des provinces de la Baltique ressemblent dans leurs traits généraux d'une manière frappante à ceux d'Allemagne. Ils leur sont supérieurs au point de vue des mœurs et de l'éducation, mais non à celui des connaissances, du talent et de la fermeté de caractère.

La bureaucratie se recruta dès le début parmi la noblesse ; car, quoique les navigateurs et les commerçants aient découvert le pays et s'y soient établis les premiers, les chevaliers et les prêtres furent bientôt les maîtres de toutes ces possessions. L'Église perdit, il est vrai, sa domination par l'avènement du protestantisme, et le sacerdoce fut bientôt placé dans une situation dépendante. Les prêtres avec les avocats, les professeurs et les médecins, jouirent cependant toujours d'une position élevée et, comme l'aristocratie, furent libérés des impôts, des contributions per-

sonnelles et du service militaire. Tous les hommes de lettres sont Allemands, comme cela a toujours été, et ce n'est qu'aujourd'hui que le gouvernement russe a introduit l'élément slave dans cette société éminemment allemande.

De même que la noblesse, les bourgeois sont originaires des diverses parties de l'Allemagne; des commerçants arrivés de Lübeck, Hambourg, Dantzig, possèdent, de concert avec quelques Anglais, le commerce maritime; le petit commerce se partage entre les Juifs et les Russes. Tous les travaux d'art et la confection des articles de luxe sont entre les mains des Allemands; cependant les indigènes germanisés sont arrivés à occuper les métiers les plus faciles, tels que ceux des tailleurs, cordonniers, menuisiers, etc. Les seigneurs allemands ont sans doute cherché à empêcher les Livoniens et les Esthoniens de s'occuper d'autres travaux que de ceux de l'agriculture; mais comme ces derniers ont su se procurer la liberté industrielle, un nom et une éducation allemande, beaucoup d'entre eux ont su s'immiscer dans d'autres classes de la société. Ces indigènes germanisés, que l'on rencontre en grand nombre dans les villes comme Riga, Mitau, Dorpat, Reval, etc., sont désignés sous le nom de Demi-Allemands.

C. LES VILLES

Les provinces russes de l'Ouest ne possèdent que quatre villes importantes : Riga, Reval, Mitau et Dorpat.

Riga est la plus vieille, la plus riche et, au point de vue politique, la plus indépendante des villes des trois provinces. Son origine date de la première découverte du pays par des marchands de Brême. Elle ne fait, cependant, pas l'effet d'une si ancienne ville et n'eut jamais la puissance des autres grandes villes hanséatiques ; la cause en est aux événements : le feu, l'eau, la guerre l'ont éprouvée à diverses époques ; et c'est à peine si l'on voit aujourd'hui quelques maisons qui rappellent l'époque d'avant Luther.

Riga est divisée en deux parties différentes, tant au point de vue de la construction qu'à celui de ses habitants : l'ancien noyau, autrefois fortifié, et la ville moderne, construite en style russe. Entre deux se trouvaient les anciens remparts qui furent rasés il y a peu d'années et qui ont été transformés en promenades. Le quartier principal de la ville est resserré, ses rues sont étroites et tortueuses, ses maisons construites en vieux style allemand et flanquées de tourelles.

Le château, autrefois la résidence du Maître de l'Ordre de Livonie, sert aujourd'hui d'habitation au gouverneur général des provinces de la Bal-

tique. Non loin de là s'élève la statue que la ville a érigée à l'empereur Alexandre Ier.

Sur la seconde place de la ville sont construites des brasseries en style gothique, un nouveau théâtre allemand, une Bourse superbe, et en face un monument de l'époque de la splendeur de Riga : « la maison des têtes noires ». Il existait aussi autrefois des corporations d'armes à Volmar, Dorpat, Reval et Narva, elles ont disparu aujourd'hui de toutes ces villes ; et il n'en existe plus qu'à Riga et Reval. Mais là, aussi, ces sociétés ont perdu complètement leur importance et leur signification primitive ; elles ont dégénéré en clubs de célibataires et de gens riches, dont les membres doivent se retirer dès qu'ils sont mariés. La société la plus importante de Riga est la « Muse », où se réunissent les plus grands négociants. Il s'y est fondé dans les dernières années des sociétés de gymnastique, de chant et d'éducation ouvrière, qui se sont maintenues et qui ont trouvé des imitateurs à Reval et Windau.

Entre l'ancienne et la nouvelle ville se trouve un jardin, construit par Pierre le Grand, et dont Alexandre Ier fit présent à la ville.

Riga est entouré de faubourgs, au-delà desquels se trouvent les habitations d'été ; et ce ne sont pas seulement les classes riches et élevées qui se paient le luxe de deux appartements. On ne rencontre là presque que des Allemands. Des mai-

sons de campagne, avec le luxe de Saint-Pétersbourg, se sont aussi édifiées.

On célèbre encore dans cette ville deux grandes fêtes, dont l'une remonte à l'époque allemande et l'autre à l'époque païenne, mais qui est mise en accord avec l'Église nouvelle.

La fête de la Disette doit son institution à la guerre suédo-polonaise. Une multitude d'hommes des armées disséminées s'enfuirent à Riga. Il en arriva tellement que l'on dut construire des baraquements en dehors de la ville. La misère prit bientôt un caractère terrible, jusqu'à ce que enfin des vaisseaux chargés, arrivés de Kœnigsberg et de Lübeck, vinrent y mettre fin. En souvenir de ces secours, la fête est célébrée sur la place même où se trouvaient les refuges de ces malheureux. On dresse, aux frais de la ville, une immense table, et chacun peut s'en approcher.

Le même jour a lieu aussi la fête de la bénédiction des fruits.

La fête de la Disette a lieu au mois d'août ; la fète populaire, celle des Fleurs, si célèbre à la fin de juin, en l'honneur de la déesse de la joie, du printemps et des fleurs.

Riga possède autour de la ville un immense territoire ; elle est le plus riche propriétaire de Livonie. Elle forme une sorte d'État à part, à côté du pouvoir civil russe et, lors du couronnement des empereurs, tandis que le reste du pays

est représenté par le gouverneur, Riga envoie à Moscou ses propres députés et son bourgmestre.

La forme municipale de cette ville est encore une de ses particularités. Toute la bourgeoisie est divisée en trois classes. Elle compte, d'après le dernier dénombrement, 168 844 habitants, dont presque la moitié d'Allemands, soit autant que dans tout le reste du pays; c'est pourquoi Riga fut toujours la sentinelle avancée de l'élément protestant et allemand.

La presse allemande des provinces baltiques s'efforce, du reste, de défendre l'élément allemand contre les attaques du journalisme russe. Seulement, cette lutte devient de plus en plus difficile depuis que la Russie protège les populations indigènes contre la tyrannie des seigneurs allemands.

Mitau, qui n'en est éloignée que de quelques lieues, offre un contraste frappant avec la ville de Riga. Là, de hautes maisons gothiques et des rues étroites ; ici des rues régulières, aux maisons basses et fréquemment construites en bois. Aucun monument public ne porte le sceau d'une grandeur passée. Entre le fleuve et le marché se trouve le siège principal des propriétés de la noblesse du pays. Beaucoup de familles courlandaises possèdent une maison en ville, où elles viennent passer quelques semaines, dans l'année.

Les habitants de Mitau, au nombre d'environ 26600, sont, il est vrai, en grande partie Allemands;

mais on y compte un nombre assez considérable de Russes. Le commerce est essentiellement entre les mains des Juifs. Le nombre des bourgeois allemands diminue, toutefois, les artisans et les artistes de Mitau quittant cette ville en assez grand nombre pour aller s'établir à Riga, Pétersbourg, Moscou et dans d'autres grandes villes, afin d'y chercher une position fixe.

Mitau possédait autrefois une excellente école allemande, un gymnase, avec une bibliothèque de 25000 volumes. Cette institution, fondée par le duc de Courlande et richement dotée, comptait même une chaire de droit et de philosophie; mais elle perdit cette situation lorsque Nicolas mit à sa tête un directeur national russe. C'est à ce dernier qu' appartint dès lors l'enseignement de la littérature allemande.

Les nombreuses autres villes de Courlande ne réussirent jamais à fonder une bourgeoisie particulière; les Juifs qui les débordent les en empêchèrent. Libau seul fit exception. Jusqu'en 1854, elle était restée une ville morte; mais elle s'est considérablement développée depuis qu'un chemin de fer la relie aux provinces occidentales de la Russie et est devenue une concurrente sérieuse pour des ports prussiens de la mer Baltique. La population, forte en 1874 de 11 000 habitants à peine, s'est élevée en 1881 à 27 400.

L'architecture des anciens quartiers de Libau

est la même que celle de Mitau et des autres villes allemandes de l'Est. Le matériel de construction est le bois, les parois sont minces; les maisons longues et basses apparaissent très simples à l'extérieur et sont cependant agréables et bien distribuées. Elles ont généralement un seul étage, et sont entourées de grandes cours ; tout à l'intérieur y est propre et clair.

Le port de Libau, à l'embouchure étroite d'une petite rivière, est absolument instable à cause des bancs de sable mouvants qui s'y forment ; il jouit cependant de l'avantage, comme il se trouve le plus au sud, d'être le premier utilisé au printemps. C'est là que jette l'ancre le premier vaisseau de Messine, dont le chargement de fruits du Midi prend rapidement le chemin de la capitale.

Le point central du germanisme devrait être, en réalité, Dorpat; mais nous avons vu comment son université allemande fut frappée par Nicolas et, après l'avènement d'Alexandre III, par Ignatieff en vertu d'une rigoureuse russification.

La ville de Dorpat, qui compte environ 30 000 habitants, est encore allemande, il est vrai. Elle n'est pas très différente de Mitau, comme construction; mais elle paraît encore plus fraîche, plus claire et plus animée. La ville actuelle est de construction moderne ; il ne reste du Dorpat des XIVème et XVème siècles que les belles ruines du donjon, sur une petite élévation et non loin de

l'Embach. Ses colonnes, encore debout, représentent seules l'architecture gothique.

Sur un plateau élevé se trouvent les bâtiments de l'Université, séparés les uns des autres par des jardins; l'Université compte parmi les constructions les plus importantes de la ville; viennent ensuite l'hôtel de ville. le palais de justice, les principaux magasins, le bazar, etc. De chaque côté de la rive du fleuve s'élèvent de gracieuses maisons particulières, qui sont, comme à Mitau, la résidence d'hiver de la noblesse courlandaise.

Plus au nord, sur les côtes rocheuses du golfe de Finlande, se dresse l'antique Reval, qui doit sa fondation aux Danois. La civilisation moderne s'est frayé difficilement un chemin sur cette côte éloignée. Reval se divise en deux parties bien distinctes : la ville basse, et la ville haute ou « le Dôme ». Dans cette seconde partie se trouve le château, avec la résidence du gouverneur, le palais du commandant, le gymnase des nobles, enfin, le « Burg », où la noblesse esthonienne vient passer ses mois d'hiver. De là des rues en pente, dont une seule est carrossable, conduisent à l'autre point de la ville. Ici, on rencontre des maisons aux tourelles élevées ; des rues irrégulières et anguleuses, l'ancien hôtel de ville, deux couvents transformés en écoles, six belles églises, des bâtiments de corporations avec des trophées russes ou suédois surmontant les portes: tout cela donne à l'ensemble de la gravité, et un cachet moyen âge.

La constitution de la ville est la même qu'à Riga; seulement, l'élément aristocratique y est encore plus fortement accentué.

Le noyau de la population de Reval (en 1882, 50 859 habitants) est, comme à Dorpat et à Riga, encore complètement allemand; cependant, le nombre des ouvriers et des marchands russes est considérable. Et à la saison des bains, plusieurs milliers de Russes s'y réunissent; la ville présente alors le caractère d'une grande station balnéaire russe.

Avant d'arriver à la fin de notre excursion dans les provinces de l'Ouest, la question de l'avenir du germanisme baltique s'impose. Sera-t-il assez puissant pour résister aux attaques qu'on livre à son existence,ou sombrera-t-il dans la tempête?

Il n'est pas probable qu'il puisse se maintenir, car il est en réalité très faible relativement à la population indigène, et c'est à tort que quelques auteurs ont donné le nom de provinces allemandes aux provinces baltiques de la Russie. Les Allemands n'y constituent que la noblesse et une partie de la population des villes, et encore, près de la moitié des citadins qui parlent allemand sont-ils de race sémitique, soit des Juifs allemands. On ne saurait du reste trop encourager le gouvernement russe à persévérer dans la ligne de conduite qu'il s'est tracée, soit à protéger les Esthes et les Lettes contre les exactions des seigneurs allemands; il faut avoir habité comme

nous ce pays pour se faire une idée de la manière révoltante avec laquelle les seigneurs allemands traitent la population rurale : nous avons vu de nos propres yeux, pendant que nous étions à Apsal, un noble allemand tirer avec son fusil de chasse sur un paysan qui ramassait des pommes sous un arbre du verger seigneurial. Sans l'intervention énergique du gouverneur russe, le paysan des provinces baltiques serait encore aussi malheureux que l'ancien serf polonais. D'un autre côté, en présence des covoitises de l'Allemagne, il était du devoir de la Russie d'imposer le russe comme seule langue officielle, comme seule langue dans laquelle puisse se donner l'enseignement supérieur.

La partie du gouvernement de Saint-Pétersbourg que les conquérants suédois appelèrent le pays d'Ingermann fut longtemps placée, comme les provinces de l'Est, sous la domination allemande. Mais, après sa conquête par Pierre le Grand, elle fut soumise à l'influence russe bien plus que les autres provinces de l'Ouest,et le czar exerça une telle pression sur ce pays qu'il est aujourd'hui beaucoup plus russifié que les autres. Il y a, cependant, parmi sa population, tellement de petits éléments divers que l'on peut considérer ce gouvernement comme un membre intermédiaire entre les provinces finlando-allemandes et la province voisine, si absolument russifiée, de Nowgorod. C'est déjà à Narva, située à la

frontière, que cette différence se manifeste, et cependant cette ville est encore allemande. Quoiqu'elle ait été fondée par le roi Waldemar II de Danemark, elle fut peuplée presque exclusivement d'Allemands. Elle avait sa constitution et jouissait des mêmes privilèges que Riga et Reval. Narva a eu les mêmes seigneurs que l'Esthonie, à laquelle elle appartient encore; mais comme ville frontière, elle a dû subir aussi de nombreuses luttes contre la Russie. Depuis que Pierre le Grand l'a conquise, après une héroïque défense, elle a joui du repos, mais a complètement perdu son importance. Son caractère est cependant encore allemand, de même que la moitié de sa population. Les Allemands en habitent les vieux quartiers, situés sur la rive gauche de la Narowa, où se trouvait autrefois une forteresse. La population russe demeure sur la rive droite. Ce n'est qu'avec peine que ce qui reste du patriciat allemand y lutte contre la pression venant de l'Est.

L'étroit golfe de Finlande ne pouvait entièrement séparer les colons allemands de ses côtes méridionales de leurs voisins suédois du Nord. Dès les premiers temps, des Allemands de Reval et de Narva vinrent s'établir dans les ports finlandais de Wiborg, Fredriksham, etc.; ils se confondirent avec la population suédoise, mais conservèrent toutefois l'usage de la langue allemande.

Lors de la fondation de Pétersbourg, de nombreux Allemands vinrent s'établir dans cette ville, et après y avoir fait fortune, ils achetèrent des terres dans la Finlande orientale et vinrent ainsi y renforcer l'élément allemand : tout le pays compris entre Wiborg, Kexholm et Pétersbourg devint la propriété de familles allemandes. A Wiborg et dans d'autres localités, on construisit des églises allemandes.

La germanisation de la Finlande continua à faire des progrès jusqu'en 1811. Mais, à cette époque, la Finlande suédoise fut réunie à la Finlande orientale ou russe. Le gouvernement russe, pour s'assurer les sympathies des Finlandais d'origine suédoise, leur sacrifia entièrement l'élément allemand. Les Allemands de Wiborg durent abandonner l'Université de Dorpat, pour fréquenter les Universités suédoises d'Abo et d'Helsingfors ; les collèges allemands de la Finlande durent se fermer les uns après les autres : aussi les Allemands furent en peu de temps entièrement dénationalisés et, d'après le dernier recensement, il n'existerait plus un seul Allemand dans la Finlande.

d. LES ALLEMANDS DANS LES GOUVERNEMENTS DE L'ORIENT ET DU CENTRE

Les Allemands vinrent, avons-nous dit, en grand nombre s'établir à Pétersbourg, et dans

les environs de cette ville, dès sa fondation.

On compte aujourd'hui environ 60 000 Allemands à Pétersbourg, où ils sont concentrés dans le quartier deWassili-Ostrow. Un certain nombre d'entre eux occupent des positions honorables; mais, dans leur ensemble, ils forment la partie la plus dangereuse de la population de la capitale. Buddens, un Allemand cependant, s'exprime comme il suit au sujet de ses compatriotes: « Les noms allemands dominent sur les listes des prisons, ils sont absolument prépondérants dans les bagnes, et d'un autre côté les Allemands fournissent le plus nombreux personnel à la police secrète. » Il aurait pu ajouter que les maisons de joie sont peuplées d'Allemandes, et que les trois quarts des filles en carte, appelées par le peuple Niemetschkae (les Teutones), sont d'origine allemande.

Néanmoins, l'influence des Allemands est encore considérable à Pétersbourg, où ils possèdent plusieurs journaux et un certain nombre d'églises, de collèges et de pensionnats de jeunes gens.

Sous le règne de Catherine II, un courant de colons allemands fut dirigé vers les campagnes de la Russie.

Ainsi se forma à l'est de Pétersbourg, sur la rive droite de la Newa, la localité de New Ssaratowka, appelée habituellement « la colonie des soixante », parce qu'elle fut fondée par soixante

familles brandebourgeoises et wurtembergeoises; ainsi fut aussi fondé Zarskoje-Zelo, à côté du palais de Ssrednjaja Rogatka, ou « la colonie des vingt-deux » et, à l'ouest de celle-ci, « la colonie des vingt-huit ». Ces trois colonies furent créées, en 1764, avec des protestants allemands.

Les années suivantes, soixante-sept familles catholiques, parties de Souabe, de Hesse-Darmstadt et de Prusse, vinrent s'établir près de la petite ville de Samburg, où elles fondèrent trois localités : Luz Kaja, Porchow et Frankfurth. Mais leurs cultures ne prospérèrent point et ils durent enfin se décider à quitter ces lieux pour se rendre dans le gouvernement de Jekaterinoslaw. Leurs localités abandonnées furent occupées par des colons protestants, qui réussirent, paraît-il, mieux.

D'autres localités allemandes furent établies dans cette même contrée sous le règne d'Alexandre Ier. Toute une série de petits villages furent fondés, soit sur les biens particuliers de l'Empereur, soit sur ceux de la couronne ; les plus importants furent Friedenthal et Kronstadt. La dernière localité fut fondée, en 1805, par 16 familles allemandes venues d'Inowlodz dans le gouvernement actuel de Varsovie. La première fut composée de 24 familles du pays de Berg, en particulier de tisserands ; on leur distribua près de Zarskoje-Selo des terres et des habitations. En 1834 fut fondée la localité d'Alexandrine et en 1843, celle de

Snamens, toutes deux dans les environs de Peterhof. Il existe ainsi actuellement, dans le gouvernement de Petersbourg, 17 localités allemandes réparties dans cinq paroisses : Zarskoje-Selo, Neu-Saratowka, Strelna, Oranienbaum et Jambourg.

Le climat et le sol sont peu favorables à l'agriculture ; cependant les colons allemands sont parvenus à mettre en culture de vastes étendues de terre.

Ils cultivent en particulier du seigle, de l'avoine, des pommes de terre et des fourrages. Le voisinage de la capitale leur permet de vendre à des prix avantageux leurs produits agricoles. Leur lait, leur beurre, leurs légumes, les fruits de leurs jardins trouvent à Pétersbourg un marché commode et une vente assurée. Quant aux anciens tisserands de rubans de Friedenthal, ils s'occupent aujourd'hui presque uniquement de la culture des fraises.

Les colons allemands du gouvernement de Pétersbourg fondèrent eux-mêmes, en 1834 et 1836, deux localités dans les gouvernements voisins de Nowgorod et d'Olonetz, celles de Nikolajewsky et d'Alexandrowsky. On compte, aujourd'hui, 1300 Allemands dans le premier gouvernement et 150 dans le second.

Il n'existe pas de localités allemandes dans les gouvernements de Jaroslaw, Kostrowa, Wologda, Pskow et Smolensk ; on y rencontre, par contre, beaucoup d'Allemands dispersés dans les villes et les campagnes. Il n'y a pas de locali-

tés allemandes non plus dans ceux de Moscou, Wladimir, Twer, Tula, Kaluga, Orel, Tambo, Rjasan, Kursk et Charkow. Dans celui de Woronesh on rencontre le village de Riebersdorf, habité par 1500 Allemands. Le gouvernement de Moscou compte 10 000 Allemands, dont la plupart (6 718) habitent Moscou même.

Comme dans le gouvernement de Moscou, le plus grand nombre des Allemands de ceux de Twer, Tula, Orel, Rjasan, Tambow et Charkow vivent dans les chefs-lieux. Dans le gouvernement de Wladimir, la majeure partie des Allemands appartiennent aux classes des employés et des artisans; d'autres sont directeurs ou contremaîtres des nombreuses fabriques du chef-lieu.

Le seul gouvernement de la Russie centrale qui possède des colonies allemandes est Tschernigow. Il y existe depuis 1766, quatre colonies protestantes et trois colonies catholiques, dont les habitants sont au nombre total de 1900 âmes; mais la plupart sont devenus Russes. Six de ces colonies sont connues sous le nom commun de Belowesch; elles se trouvent dans le cercle de Boresna, non loin de la Desna. Fondées sur des territoires appartenant à la couronne, elles ne jouissent d'aucun droit particulier, et ne sont point régies par leurs propres autorités comme celles de la Russie méridionale. Leur situation n'est pas très prospère. L'agriculture est leur seule occu-

pation ; les principales cultures sont celles du chanvre et du tabac.

A l'extrémité nord du gouvernement se trouve une colonie de Neu-Meseritz, composée en majeure partie de pauvres familles de tisserands qui travaillent, au nombre de 600 environ, dans une fabrique de draps de la localité.

La colonie de Belowesch fonda en 1801 celle de Kreschaten, dans le gouvernement de Poltawa. On compte, en outre, environ 400 Allemands dans la ville de Poltawa; d'autres sont établis dans l'importante place de commerce de Krementschug, sur le Dniepr, à Constantinograd, au sud-est de Poltawa, et dans la belle propriété de Nikolajewsky, appartenant à la grande-duchesse Hélène Karlowka. Le nombre total des Allemands de ce gouvernement doit être d'environ 900 individus.

Bien plus important est celui des Allemands du gouvernement de Kiew, bien qu'il n'y existe pas de localités où ils forment une colonie compacte. Le commerce important, et l'industrie florissante de ce gouvernement, en particulier les fabriques de sucre, y ont attiré un grand nombre d'Allemands : on en compte 1400 dans le chef-lieu, et 2400 dans tout le gouvernement.

Parmi les gouvernements de l'Ouest ou de la Russie Blanche il n'en existe que deux qui possèdent des colonies allemandes, la Wolhynie et la Podolie. Dans le premier, il y a trente ans, 42 pour cent de la superficie étaient encore couverts

de forêts, et une surface égale était inculte. Ce sont surtout des colons allemands qui ont cultivé ce pays. Il y a 18 ans on comptait déjà pas moins de 36 petites colonies allemandes, et de nombreux Allemands étaient en outre établis dans le chef-lieu, Schitomir, et dans d'autres villes. On estimait alors le nombre total des Allemands à 5000 âmes; mais, depuis, leur nombre s'est considérablement accru. La petite ville de Pulisze, située à six verstes de Schitomir, a une population composée en majeure partie d'Allemands. Cette localité a un commerce très actif, entretenu surtout par 14 foires annuelles; elle forme le point de départ d'une série de métairies exclusivement allemandes, s'échelonnant le long des routes sur plusieurs lieues. La plupart des colons sont anabaptistes. A la tête de la colonie est placé le maire, ou schulze, qui, avec le pasteur et l'administrateur de l'église, forme l'autorité principale de la localité. Chaque colonie possède aussi, en général, une école dirigée par le pasteur.

Au sud du gouvernement précédent s'étend la Podolie, qui forme un haut plateau dominé par des collines; on y rencontre, dans le cercle de Jampol, la petite colonie allemande de Krasnodolo; mais la plupart des Allemands vivent dans la petite ville de Dunajewtzky, située au nord-est du chef-lieu Podolsk.

La Podolie, comme les gouvernements déjà nommés de Kiew, de Wolhynie, de Poltawa et de

Tschernigow, fait partie du territoire du Tscherno-Söm ou des Terres-Noires,qui s'étend, comme un isthme, à travers 26 gouvernements, depuis le Pruth jusqu'au fleuve Oural.

e. LES ALLEMANDS DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET LE CAUCASE

La Russie méridionale, soit les quatre gouvernements de Bessarabie, de Chersonnèse, de Iekatérinoslaw et de Tauride, appelés dans le langage officiel *Nowaja Rossija* ou Nouvelle-Russie, fut incorporée à l'empire russe par suite de guerres nombreuses, suivies de traités de paix conclus dans les années 1774 à 1829. La paix de Kutschuk donna à la Russie le pays compris entre le Dniepr et le Bug, et par le traité de Constantinople la Turquie céda le delta du Danube, que la guerre de Crimée enleva à la Russie,mais que la paix de Berlin lui rendit en partie.

Les premières colonies allemandes furent établis dans le gouvernement actuel de Jekaterinoslaw par Catherine II.

La couronne accorda aux immigrants d'importants privilèges. Outre tous les droits du sujet russe, ils obtinrent d'être libérés de tout impôt pendant dix ans, et du service militaire à perpétuité.Les colonies, placées sous la direction générale d'une autorité spéciale, purent s'administrer

elles-mêmes. Chaque immigrant reçut, en pleine propriété, 60 déjastines, soit environ 66 hectares; on leur avança des fonds pour leurs frais de premier établissement, et jusqu'à la première récolte ils touchèrent dix copecs par jour et par personne, comme indemnité de nourriture.

Ces conditions, exceptionnellement favorables, attirèrent une foule d'immigrants. Le plus fort contingent fut formé par le sud-ouest de l'Allemagne; ces colons portent, comme en Hongrie, le nom de Souabes.

Les Allemands du Nord, moins nombreux, vinrent du Meklembourg, de la Prusse orientale et occidentale; les colons venus de Poméranie furent désignés sous le nom de *Suédois*. Tous ces Allemands du Nord ont conservé leur dialecte bas-allemand, ou le plattdeutsch, et sont connus en Bessarabie sous le nom de Cassubes. Entre les Souabes et les Cassubes règne une grande rivalité, qui dégénère souvent en querelles violentes.

On rencontre, en outre, dans la Russie méridionale quelques familles venues de la Saxe, du Voigtland, de la Moravie et de Hambourg; des Alsaciens ont fondé les colonies d'Arcis, Brienne et Fère-Champenoise; et des Suisses habitent la vallée de Zurich, en Crimée,

En 1787, des Mennonites, persécutés en Prusse, émigrèrent en grand nombre en Russie, où ils fondèrent huit colonies près d'Alexandrowsk, sur le Dniepr, dans le gouvernement d'Ekaterinoslaw.

Arrivés au nombre de 228 familles, ils furent rejoints en 1797 par 118 autres familles.

Le gouverneur donna à ces 346 familles un territoire mesurant 3248 desjatines. Ces colonies se développèrent de la manière la plus prospère ; aussi, dès 1803, 347 familles de Mennonites de la Prusse occidentale immigrèrent à leur tour : elles reçurent des terres dans la partie nord-est du steppe de Nogaï, sur les bords de la Molotschnaja, où ils fondèrent 44 villages. Enfin, en 1843 eut lieu une nouvelle immigrationde Mennonites, qui porta le nombre des colons de cette contrée à environ 7000 individus. Ces derniers arrivés, comme leurs prédécesseurs, sont depuis longtemps dans un état de grande prospérité.

Cette prospérité est due, dit un rapport russe officiel, à la moralité sans pareille des Mennonites.

Des Frères Moraves, venus du Tyrol, établis d'abord en Moravie, puis en Hongrie et en Transylvanie, allèrent s'installer en Podolie sur les terres du comte Romanzoff, puis dans les steppes des bords de la mer Noire. Ils occupent maintenant cinq localités ou colonies, où ils vivent dans l'état de communauté des biens ; ils ont conservé leur dialecte tyrolien.

En 1816, des Wurtembergeois, qui se croyaient lésés dans leurs convictions religieuses par les réformes introduites dans la religion protestante, émigrèrent d'abord au nombre de 30 familles, que

ne tardèrent pas à suivre 1400 autres familles venues surtout de la Forèt Noire. Après avoir longé les bords du Danube et de la mer Noire au milieu de toute espèce de péripéties, ils traversèrent le Caucase pour s'établir aux environs de Tiflis, où ils fondèrent 10 colonies aujourd'hui prospères.

Leur nombre est de 8076 individus, répartis dans les gouvernements de Stawropol, Kuban, Tiflis, Ielissawetpol et dans le territoire de Terek.

Ces Wurtembergeois étaient tous protestants. Les derniers colons allemands de la Russie méridionale, dont nous avons encore à parler, furent des Bavarois catholiques. Conduits par Ignace Lindl, un prêtre catholique dissident, ils vinrent s'établir en 1823 dans la Bessarabie ; ainsi furent créées les colonies de Sarata, Gnadenthal et Lichtenthal. Cependant, la trop grande popularité de Lindl déplut au gouverneur russe, qui l'exila ; ses paroissiens adoptèrent alors la religion luthérienne.

f. LES ALLEMANDS SUR LES BORDS DE LA VOLGA

Mais ce sont les colonies des rives de la Volga, dans les gouvernements de Ssamara et de Ssaratow, qui sont de beaucoup les plus importantes; on y compte, d'après Ritisch, 241 749 Allemands, répartis dans plus de 170 localités diverses.

Les premiers émigrants arrivèrent sous le règne de Catherine Ire, vers 1760. Ils n'étaient pas origi-

naires d'une contrée allemande voisine, mais au contraire du Holstein, de la Westphalie, de la Hesse, du Palatinat, du pays de Bade, du Wurtemberg, du Tyrol, de la Bavière, de la Saxe, et aussi de la Silésie, et de la Prusse orientale; d'autres colons arrivèrent de la Hollande, de la Suisse, de l'Alsace et de la Lorraine. Ces colons, parmi lesquels on comptait plus d'un aventurier ou chevalier d'industrie, furent néanmoins très bien reçus par le gouvernement russe, qui leur distribua des secours avec la plus large libéralité. On leur construisit des maisons, des églises, on leur distribua des vivres pendant les premières années, et on leur fournit des grains pour ensemencer et des instruments pour travailler leurs champs. Le gouvernement consacra à ces nouvelles colonies pas moins de 5 199 813 roubles.

Les colons ne furent pas divisés d'après leur pays d'origine ; par contre, les catholiques reçurent des terres à part.

Malgré toutes ces faveurs, les colonies allemandes ne prospérèrent point, parce que la plupart des immigrants ne faisaient preuve d'aucun goût pour un travail sérieux et régulier. D'un autre côté, les tribus voisines des sauvages Kirghiz, qui habitent les steppes entre le fleuve Oural et le Jéruslan, ne tardèrent pas à entreprendre des incursions dans les colonies allemandes, à massacrer leurs habitants et à les emmener en esclavage.

Une grande partie des colons songea, alors, à rentrer en Allemagne. Ils se préparèrent pour le départ, et, avant d'entreprendre leur voyage, ils détruisirent toutes les provisions qu'ils ne purent emporter et ravagèrent leurs habitations ; mais cette Odyssée devait se terminer de la manière la plus misérable. La première troupe, partie de la rive droite du fleuve, ne parvint que jusqu'à l'*île du meurtre* dans la Volga, non loin de Katharinenstadt. Là, surpris par des Russes et des Tartares, ils furent tous massacrés. Une seconde troupe parvint jusqu'à Ssaratow, où une compagnie de Cosaques les arrêta et les força de rentrer dans les villages détruits.

Forcés de rester dans le pays, les colons se mirent cette fois au travail avec ardeur, et celui qui voit aujourd'hui ces beaux villages, propres, presque semblables à des villes, avec une population honnête et active, a de la peine à se persuader qu'il a devant lui les descendants de ces colons découragés et paresseux, et qu'en si peu de temps une transformation si complète ait pu se produire.

Les rapports avec les peuplades voisines sont devenus meilleurs. Ils sont heureusement depuis longtemps passés, et ils ne vivent plus que dans la mémoire de quelques vieillards, les temps où le premier pasteur de Katherinenstadt eut la langue coupée par des Kirghiz, où des centaines d'Allemands étaient décapités, empalés, piétinés par des chevaux ou noyés dans des rivières, où

les Allemands exerçaient des représailles non moins cruelles en brûlant vifs des prisonniers Kirghiz. Aujourd'hui, ces sauvages peuples de bergers sont devenus plus paisibles ; quelques-uns même sont des voisins avec lesquels il est possible d'entretenir de bons rapports.

Lors des grands marchés coloniaux, les Kirghiz arrivent maintenant régulièrement avec leurs longs défilés de chameaux pour vendre les produits de leurs troupeaux, et, d'un autre côté, aucun danger ne menace le colon qui entreprend un petit voyage dans le pays des Kirghiz. Sans doute ces enfants nomades des steppes sont encore des voleurs incorrigibles, et, à leur approche, le colon fait bien de veiller tout particulièrement sur ses chevaux.

Les colonies allemandes de la Volga s'étendent, sur les deux côtés de cet immense fleuve, dans les gouvernements de Ssaratow et de Ssamara ; mais la majeure partie habitent la rive gauche du fleuve, ou la rive dite des prairies, entre les rivières Irgis et Jeruslan, tandis que des colons moins nombreux peuplent la rive droite, ou celle de la montagne. Tout ce pays est dépourvu de végétation forestière. Les quelques rares arbres que les colons trouvèrent à leur arrivée dans le fond des vallées et des gorges disparurent bientôt sous leurs haches, et l'on n'a établi qu'ici et là de nouvelles plantations ; près des villages poussent des pommiers et des

cerisiers. Toutefois, malgré leur nudité, ces steppes ne manquent pas de beauté lorsque des pluies fortifiantes viennent en réveiller la végétation. On voit alors fleurir des barbes de bouc, des mauves, des tulipes et des lis, et au loin et au large des buissons de rosiers embaument le steppe, qui apparait comme une mer de fleurs.

La végétation forestière, avons-nous dit, a entièrement disparu des steppes ; on ne trouve plus de bois que dans des îles de la Volga; mais pour autant le bois de construction ne manque pas, amené qu'il est sur les grands radeaux qui, venant des gouvernements de Kostroma, Wjatka et Nischegorod, descendent la Volga.

La plupart des maisons des colons sont construites en bois; les plus riches possèdent des maisons de briques, tandis que les pauvres doivent se contenter pour élever leurs habitations de *pierres de limon*. Ces pierres de limon sont un mélange d'une terre d'un brun noir, contenant du salpêtre, avec de la paille, du sable et de l'eau. Ce sont des constructions presque carrées, avec des toits à pignons en zinc, pointus et rouges, et des cheminées blanches, qui s'élèvent au milieu d'une cour entourée de bâtiments accessoires.

Les maisons se dressent le long de larges rues, très régulières et se coupant à angle droit. Au milieu du village sont construites la maison d'école et l'église.

De jour comme de nuit, un guet, composé d'un

ou deux paysans, traverse les routes et les rues.

Ces villages de colons, bâtis au milieu de vergers, apparaissent avec leurs toits verts et rouges, le clocher de leur église et leurs cheminées blanches comme des oasis dans le désert. Cependant on ne les aperçoit pas de loin, car en général ils sont construits dans des bas-fonds, à l'abri du vent; mais leur présence est trahie par le voisinage de moulins élevés sur les hauteurs.

Les principales cultures sont celles du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine et des pommes de terre; on cultive aussi le tabac sur une grande échelle pour le vendre aux populations voisines des Kirghiz. L'élève du bétail ne manque pas d'importance; dès 1843 on comptait 85 000 chevaux, 238 000 têtes de gros bétail à cornes, 122 000 moutons et 92 000 porcs; et depuis lors ces chiffres ont doublé.

La plupart des colons sont de religion protestante; ils dépendent de deux doyennés, l'un sur la rive droite et l'autre sur la rive gauche de la Volga. On compte en tout 122 localités, dont plusieurs ont de 2 000 à 5 000 habitants; la plus importante est Jekaterinostadt, sur la Volga, avec trois églises, deux protestantes et une catholique; les foires de ce bourg sont très fréquentées par les Russes et les Allemands. Les catholiques ont 42 colonies, mais moins importantes que celles des protestants. Dernièrement, des Mennonites du gouvernement de Jekaterinoslaw et de Tauride

sont venus dans ce pays,où ils ont fondé cinq colonies.Enfin des Frères Moraves ont établi la colonie de Ssarepta au sud des précédentes.

Les Frères Moraves fondèrent Ssarepta en 1765 dans l'espoir de convertir au christianisme les Kalmouks bouddhistes; mais leurs efforts échouèrent, car, d'après la loi russe, toute personne qui veut embrasser le christianisme doit choisir la religion grecque orthodoxe. A cette exception près, c'est un principe du gouvernement russe de laisser à ses sujets la plus grande liberté des cultes;les Czars s'occupent moins de propagande religieuse que de la culture de leurs vastes domaines.

A l'époque où les Frères Moraves établirent leur colonie, la contrée de la basse Volga était peu sûre. Les montagnards du Caucase poussaient leurs incursions jusque dans ce pays, et les pirates de la Volga parcouraient ce fleuve avec leurs canonnières. En 1774 le chef des Cosaques Pugatschef, descendant le fleuve, pilla et détruisit entièrement Ssarepta. Les habitants, au nombre de 100, qui avaient sauvé leur vie en s'enfuyant vers le sud, durent à leur retour reconstruire leur village.

Des fossés, des remparts et plusieurs petits bastions,aujourd'hui en ruines, rappellent encore ces temps troublés. Ssarepta fut encore une fois gravement éprouvée par un incendie, qui, en 1823, détruisit la majeure partie de cette localité; néanmoins ce bourg continua de prospérer et, aujourd'hui, il compte plus de 1 000 habitants, dont

la moitié sont membres de la commune des FrèresMoraves,tandis que les autres forment une population bigarrée, composée d'Allemands de Prusse et de quelques Tartares et Kalmouks.

Ssarepta est située à environ 3 kilomètres de la rive gauche de la Volga. Un long escalier conduit de la station des bateaux à vapeur sur les hautes steppes, à travers lesquelles la Srarpa a creusé un profond sillon. C'est dans sa large vallée que Ssarepta a été construite; elle forme une charmante oasis au milieu de vastes laines uniformes. Les maisons avec leurs toits rouges et verts bordent des rues qui se coupent à angles droits; elles sont séparées les unes des autres par des jardins, et au centre du bourg se trouve une place carrée où s'élèvent l'église, la maison du pasteur, la pharmacie et l'hôtel de ville. Plusieurs rangées d'arbres, en particulier des peupliers, s'alignent devant les maisons, tandis que le centre de la place est occupé par un petit jardin. Ssarepta tient le milieu entre une ville et un village.

Des terrains considérables (17 678 hectares) dépendent de cette localité, et cependant l'agriculture n'est pas la principale occupation de ses habitants. Elle n'est pas, en effet, très rémunératrice. A deux bonnes années en succèdent plusieurs de moissons médiocres ou presque nulles, soit faute de pluies, soit par suite des ravages causés par les sauterelles. Aussi a-t-on préféré conserver le sol comme propriété com-

mune et le louer chaque année au plus offrant.

Le climat de Ssarepta est celui des steppes, avec des hivers froids et neigeux et des étés brûlants et très secs. La Sarpa ne coule que lors de la fonte des neiges ou aux époques de grandes pluies. C'est pourquoi on a élevé à travers son lit une longue digue et établi ainsi un vaste bassin réservoir dans lequel se réunissent les eaux du printemps. Des machines à puiser conduisent les eaux de ce bassin dans tout un réseau de canaux qui irriguent tous les jardins de la localité. Dans ces jardins on cultive surtout du tabac, des arbres fruitiers et des vignes.

L'élève du bétail est peu important, car les steppes ne fournissent que de rares et maigres fourrages; la végétation des îles rend seul possible l'élève des chevaux et du gros bétail. Devant les localités s'étend le *Bass*, un vaste pâturage clos de haies vives de saules, et dans lequel le matin et le soir des bergers kalmouks gardent des troupeaux de chevaux. Le gros bétail appartient à la race bovine des Kalmouks, qui résiste mieux que d'autres races plus perfectionnées aux fréquentes épidémies. Il en est de même des moutons; un essai fait avec des mérinos a complètement échoué.

Ssarepta s'est acquis une renommée considérable par sa fabrication de moutarde; ses deux fabriques, qui travaillent nuit et jour, fournissent de moutarde et d'huile de moutarde une grande

partie de la Russie. Il existe, en outre, des fabriques d'éther de moutarde et de baume; quelques-uns seulement de ces établissements industriels appartiennent à la commune ; les autres sont des propriétés privées.

Les colons allemands à Ssarepta, comme ailleurs en Russie, obtinrent d'importants privilèges ; mais ceux-ci leur furent enlevés par un ukase de 1877, qui les plaça dans les mêmes conditions que les autres sujets russes. De même les Frères Moraves furent, eux aussi, astreints au service militaire ; par contre ils furent autorisés à quitter le pays jusqu'au 18 juin de la même année, et plusieurs d'entre eux firent usage de ce droit.

Nous avons passé en revue les diverses populations de la Russie proprement dite composées d'immigrants allemands, il ne nous reste plus qu'à parler de ceux du royaume de Pologne. Les Allemands de la Pologne étaient autrefois dans de tout autres conditions qu'ailleurs en Russie. Le gouvernement russe, qui avait appelé les Allemands dans ce pays pour faire contrepoids à l'élément polonais, avait tout intérêt à ce qu'ils conservassent leur nationalité ; mais aujourd'hui, un rapprochement tendant à se produire entre Russes et Polonais, tandis que d'un autre côté la haine de l'Allemand s'accentue tous les jours davantage, le gouvernement russe exige des Allemands qui veulent continuer à habiter la Pologne qu'ils renoncent définitivement à leur nationalité.

g. LES ALLEMANDS EN POLOGNE

La première émigration allemande en Pologne fut provoquée par les ravages et la dépopulation que les incursions des Mongols avaient causés dans ces contrées. Les princes, les évêques et en particulier les monastères, qui appelèrent des colons allemands, leur assurèrent de grands privilèges, entre autres le droit de diriger eux-mêmes leurs administrations communales, d'élire leurs maires (Schulze). Les colons allemands fondèrent plusieurs villes, et le droit de Magdebourg servit de base à leur organisation municipale. Bien que ce droit assurât la pleine indépendance administrative des communes, les Allemands des villes aussi bien que ceux des campagnes ne tardèrent pas à perdre leur nationalité pour devenir entièrement Polonais. Des deux mille communes protestantes qui existaient au XIVe siècle, il n'en restait plus que deux en 1775. Les autres avaient avec la nationalité polonaise adopté la religion catholique. Les Allemands qui vivent maintenant en Pologne n'y sont arrivés que depuis un siècle au plus, et ils sont protestants, à l'exception d'une dizaine de mille.

Le nombre des Allemands vivant maintenant dans le territoire connu aujourd'hui sous le nom de royaume de Pologne, c'est-à-dire dans les gouvernements de Varsovie, Radova, Piotrkow,

Kalisch, Kielce, Lublin, Siedlce, Plock, Suwalki et Loma, est de 400 000, auxquels on peut ajouter 800 000 Juifs, arrivés la plupart de la province Rhénane et parlant allemand. Dans quelques villes, les Allemands et les Juifs allemands forment la majorité de la population. Lodz, la seconde ville du gouvernement de la Vistule, compte, sur une population de 57 000 âmes, 20 000 Allemands luthériens. A Varsovie, les Allemands ne forment, il est vrai, qu'un vingt-cinquième de la population, mais l'allemand est la langue usuelle de près d'un tiers des habitants.

Les Allemands sont surtout concentrés dans les villes polonaises; néanmoins, leur nombre dans les campagnes est encore considérable : sur les bords de la Vistule, en particulier dans les contrées autrefois prussiennes, les colons allemands occupent 12 000 métairies en qualité de fermiers héréditaires.

Mais les Allemands sont encore bien plus détestés des Polonais que des Russes; aussi leur nombre tend-il à diminuer rapidement depuis que le gouvernement russe ne les favorise plus.

Nous terminerons cette étude sur les Allemands établis en Russie par un tableau indiquant leur répartition dans l'empire moscovite en 1880.

GOUVERNEMENTS	NOMBRES	GOUVERNEMENTS	NOMBRES
Archangel	546	*Report*.......	354.171
Astrakhan	339	Perm............	403
Bessarabie	28.637	Piotrkow........	81.811
Charkow........	1.457	Plock............	40.996
Chersonèse	50.954	Podolie..........	1 065
Territoire du Don	16	Poltawa.........	1.391
Esthonie.........	11.131	Pskow	3.991
Grodnow	9.342	Radom	9.912
Iaroslaw.........	427	Rjasan...........	254
Iekaterinoslaw ..	25 994	St-Pétersbourg..	32.998
Kalizch..........	63.092	Siedlce	9.261
Kaluga	263	Smolensk.	326
Kasan	408	Ssamara.........	131.123
Kielce	2.481	Ssaratow	120.626
Kiew	1 367	Ssimbirsk..	301
Kostroma........	308	Suwalki.........	35.127
Kowno..........	15.505	Tambow	238
Courlande.......	44.218	Tawrie	51.003
Kursk...........	376	Tscherginow.....	3.052
Livonie	63.973	Tula.............	376
Lomza..........	8.429	Twer	755
Lublin...........	6.205	Ufa..............	426
Minsk...........	1.891	Varsovie.........	74.355
Mohilew.........	655	Vilna	597
Moscou..........	9.138	Vitebsk..........	851
Nishni-Nowgorod	684	Vjatka...........	190
Nowgorod.......	363	Vladimir.........	237
Olonez	1.113	Volhynie.........	25.331
Orel	821	Vologda	173
Orenbourg.......	439	Voronesch.......	2.847
Pensa	521	Finlande.........	—
A reporter...	354.171	Total	983.659

XII

LES ALLEMANDS EN HONGRIE

Des peuples de race germanique habitaient dès les temps les plus reculés le royaume actuel de Hongrie. Mais le grand mouvement de migration du commencement de l'ère chrétienne les rejeta au-delà des limites de ce pays et les dispersa complètement. Leurs demeures furent occupées par des populations slaves.

Lorsque le flot des peuples germains eut pénétré jusqu'aux extrémités méridionale et occidentale de l'Europe, il se produisit un reflux. Pendant des siècles, les Germains cherchèrent à regagner le terrain qu'ils avaient perdu à l'Orient. Charlemagne, en particulier, s'efforça d'étendre la limite de son empire au-delà des marches orientales, et de transformer en comtés francs les principautés slaves rendues vassales. Des Bavarois, des Francs, des Saxons vinrent occuper des pays abandonnés par les Slaves ; ainsi se

formèrent des colonies allemandes à l'extrême limite occidentale de la Hongrie actuelle, colonies qui furent sans doute presque entièrement détruites par les Magyares, mais qui servirent néanmoins plus tard de point de ralliement pour d'autres colons allemands, appelés dans le pays par les princes mêmes de ces Magyares.

Ce fut surtout dans le but d'habituer leur peuple nomade aux travaux des champs et des mines, de l'initier aux divers métiers, de l'engager à élever des maisons au lieu de tentes mobiles que les souverains de la maison d'Arpad appelèrent des Allemands dans leur pays.

Mais une immigration régulière commença seulement sous le règne de saint Etienne et se développa sous celui de Geisa II. Ainsi se formèrent de nombreuses localités allemandes non seulement dans la partie occidentale du royaume, mais aussi dans son intérieur, comme les villes d'Ofen et de Pesth, et en particulier les nombreux villages qui se pressent sur les bords de la Zips, dans la Transylvanie.

Aussi longtemps que les rois hongrois conservèrent toute leur puissance, soit jusque dans le courant du XIV[e] siècle, les localités allemandes furent en pleine prospérité ; car les Allemands formaient un des meilleurs soutiens de la couronne hongroise. C'est avec l'aide du chevalier Wenzel de Wasserburg que le roi Étienne vainquit l'armée de ses sujets révoltés et encore païens,

et les Saxons des bords de la Zips aidèrent le roi Charles-Robert à abattre l'orgueil de la noblesse magyare à la bataille décisive de Rosogony.

La rivalité qui existait entre la bourgeoisie et la noblesse magyare amena bientôt une lutte ouverte. Et cette bourgeoisie était surtout allemande. Les Magyares, dit l'historien hongrois Hunfalvy, fondèrent l'État, et les Allemands les villes; ceux-là se chargèrent de la défense du pays, et ceux-ci du développement de la bourgeoisie et des villes. L'organisation des villes de Hongrie fut empruntée à l'Allemagne, et bientôt ces villes, dont la puissance et la renommée grandissaient tous les jours, furent reçues parmi les Etats du royaume.

Mais plusieurs d'entre elles devaient bientôt perdre leur indépendance: le roi Sigismond, privé d'argent, dut hypothéquer Presbourg et treize villes des bords de la Zips à des seigneurs magyares, et à la diète de Karpfen (1605) les magnats firent décider que les villes ne prendraient plus place parmi les Etats du royaume.

Après la bataille de Mohacs, qui livra la moitié du pays aux Turcs, les villes florissantes de la Transylvanie furent ravagées plusieurs fois par des hordes turques. Enfin, sous le règne de Ferdinand II, les protestants allemands furent persécutés; on leur enleva leurs églises par centaines, et on en força un grand nombre à se convertir au catholicisme.

...at, Marie-Thérèse fit venir de nouveaux ...lemands dans le pays; cette fois, ce ...ent pas des négociants ou des artisans des ...es, mais des agriculteurs de religion catholique.

On les établit d'abord aux environs des villes d'Ofen et de Pest, dans la Forêt de Bakony et dans les Vertesgebirge, puis dans l'île danubienne de Czepel, dans les comitats de Tolma, Baranya, Zemplin et plus particulièrement dans le Banat de Temes où les nombreux biens de la couronne furent peuplés, dans les deux périodes de 1762 à 1765 et de 1768 à 1771, par des colons venus du sud de l'Allemagne. D'autres colons vinrent s'établir dans la Bacska, dans le comitat d'Arad et dans le district du Maros.

Dans le Banat seulement, de 1765 à 1772, 3731 colons fondèrent trente-neuf localités et construisirent 3783 maisons ; 27 autres localités furent agrandies ; et pendant cette période une somme de trois millions de florins fut consacrée à l'immigration allemande en Hongrie.

Joseph II favorisa, non moins que sa grand' mère, la colonisation allemande; il dirigea l'immigration surtout vers le Banat et la Bacska. En trois années, de 1784 à 1786, 41 240 immigrants, formant 9011 familles, furent établis en Hongrie aux frais de l'État.

Pendant les années 1763 à 1789, l'État consacra sept millions de florins à la colonisation et aug-

menta la population de la Hongrie de 80 000 habitants.

Marie-Thérèse, sans froisser le sentiment national des Magyares, était presque parvenue à germaniser ce pays : toutes les familles de magnats abandonnaient la langue hongroise pour se servir exclusivement de l'allemand ou du français. Mais Joseph II, en imposant l'allemand comme langue officielle, produisit un mouvement de réaction formidable; l'allemand fut partout banni des salons de la noblesse hongroise ; une littérature nationale surgit et vint remplacer la littérature allemande. La même réaction se produisit parmi les peuples slaves de la Hongrie. Ce mouvement fut si puissant qu'il fut suivi par un grand nombre de riches colons allemands; ceux-ci enseignèrent dorénavant la langue hongroise à leurs enfants, et plusieurs traduisirent leur nom de famille en hongrois.

Cependant les Hongrois et les Slaves ne parvinrent point, comme ils l'espéraient un moment, à absorber l'élément allemand.

Le nombre des écoles et des journaux allemands s'est même augmenté dans la seconde moitié de ce siècle. En 1886, les écoles primaires allemandes étaient fréquentées par près de 300 000 enfants, les écoles réales par 1900, et les gymnases par 3 858 élèves. On compte 120 journaux allemands, 386 journaux hongrois et 79 journaux slaves ou roumains.

Le théâtre allemand ne possède sans doute plus la position dominante qu'il avait autrefois. Néanmoins, dans les villes de Buda-Pest, Pressburg, Œdenburg, Temeswar, Orawitza, Hermannstadt et Kronstadt des troupes allemandes donnent des représentations théâtrales régulières.

Sur 13 728 622 habitants de la Hongrie et de la Transylvanie 1 798 373 parlent allemand, 6165088 magyar, 2 323 788 roumain, 1 790 476 esclavon, 605 725 serbe et croate, 342 351 ruthène, 25 911 la langue des Tsiganes, 60948 wendique, 3523 arménien, 21 687 d'autres langues du pays, 41 698 des langues étrangères, tandis que 499 054 personnes ne peuvent encore parler. Ainsi les Allemands forment environ 12 pour cent seulement de la population de la Hongrie. Le nombre total des Allemands, y compris les enfants en bas âge, est de 1 882 373.

On peut diviser en Hongrie les territoires de langue allemande en cinq groupes : celui des Hienzes et des Heidebauern, celui des bords occidentaux du Danube, le groupe de Saxons de Transylvanie, celui du territoire des Slovaques, et celui de la Bacska et du Banat.

Le tableau suivant nous donne la répartition des Allemands dans les pays de la couronne hongroise.

COMITATS	NOMBRE D'ALLEMANDS	PAR AN
HONGRIE, TRANSYLVANIE		
Wieselburg	54.957	67,5
Œdenburg	97.677	34,7
Raab	3.244	2,9
Komorn	11.696	7,7
Stuhlweissenburg	23.396	11,2
Weszprim	33.356	16,0
Eisenburg	118.065	32,7
Zala	7.340	2,1
Somogy	22.061	7,2
Tolna	72.426	30,9
Baranya	97.475	33,2
Bacs Bodrog	162.894	25,2
Pest-Pilis	193.126	19,7
Neograd	4.756	2,5
Sohl	3.035	3,0
Hont	7 924	6;8
Gran	8 373	11,6
Bars	16.834	11,8
Neutra	36.532	9,6
Pressburg	54.370	17,3
Treucsin	10.634	4,9
Turosz	8.988	19,4
Arva	2.213	2,7
Liptau	2.775	3,7
Zips	49.157	28,4
Gömör	5.680	3,4
Heves	1.671	—
Jazygien	1.962	—
Borsod	2.250	1,2
Torna	180	—
Abauj	10.789	6,6
Saros	10 666	6,3
Zemplin	12.971	4,8
Ung	3.621	2,9
Bereg	8.719	5,7
Marmaros	31.718	13,9
Ugocza	2.409	3,7
Szatmar	13.948	4,8
Szaboles	1.781	—
Szilagy	819	—
A reporter	1.212.486	466,0

COMITATS	NOMBRE D'ALLEMANDS	PAR AN
Report	1.212.486	466,0
Hajduken	2.788	1,6
Bihar	4.305	—
Bekes	9.611	2,9
Csongrad	2.289	1,0
Csanad	1.111	1,0
Arad	30.931	10,2
Torontal	158.077	24,8
Temes	137.239	34,7
Krasso-Szöreny	37.833	2,9
Hunyad	6.968	2,3
Hermannstadt	40.723	28,8
Fogaras	3.850	4,6
Gross-Kokelburg	57.398	43,3
Klein-Kokelburg	16.976	18,4
Unter-Weissenburg	6.972	3,9
Torda-Aranyos	426	—
Klausenburg	8.667	3,9
Szolnok-Doboka	4.604	2,4
Bistritz-Naszod	23.113	24,3
Maros-Torda	6.274	3,9
Czik	411	—
Udwarhely	2.322	2,2
Kronstadt	26.579	31,7
Haranszek	430	—
CROATIE ET SLAVONIE		
Fiume	1.024	1
Agram	3.949	1,5
Warasdin	1.522	—
Kreutz	1.084	—
Belowar	721	—
Pozsega	4.900	7,8
Verõeze	26.467	14,7
Syrmien	21.063	17,3
CONFINS MILITAIRES		
Peterwardein	16.335	14,3
Brad	4.806	5,5
Gradiska	467	—
Banat	486	—
Opulin-Szluin	98	—
Lika-otocsani	80	—
Total	1 882.373	12

XIII

LES ALLEMANDS EN ROUMANIE

Les deux principautés qui, sur les rives du Danube inférieur, composent aujourd'hui le royaume de Roumanie étaient habitées dans les temps primitifs par des populations germaniques. Encore aujourd'hui on peut reconnaître à leurs yeux bleus et à leur barbe blonde les habitants des vallées retirées des Carpathes roumaines pour des descendants de ces tribus germaines qui, autrefois, régnaient sur les plaines qui s'étendent au nord du Bas Danube. Chassés dans les montagnes par des Bulgares et autres peuples slaves, ils ont conservé, tout en adoptant la langue roumaine, le type caractéristique de leur race.

Plus tard, vers le milieu du XIVe siècle, des familles saxonnes vinrent s'établir à Campulungu, aujourd'hui Kimbelung. Ils émigrèrent de Transylvanie en Walachie, appelés qu'ils étaient par le prince Raoul-le-Noir. Non seulement à Capu-

lungu, mais aussi à Tirgowesti et à Rimnicu on vit seformer des communes saxonnes qui disposèrent de leurs propres églises. Mais par suite des troubles qu'amena la Réformation, les autorités du pays se virent dans le cas d'enlever aux Allemands les privilèges qui leur avaient été accordés, de s'emparer des biens de leurs églises et de dissoudre leurs communes religieuses. Dans ces circonstances, les Allemands ne tardèrent pas à perdre leur nationalité, et au commencement du XVII[e] siècle la dernière commune allemande avait disparu.

Dans la Moldavie aussi des colons allemands vinrent s'établir à une époque reculée. Des Hussites, chassés de Transylvanie et de Hongrie par Mathias Corvin, fondèrent la ville de Husch, sur le Pruth; de nombreux Allemands vinrent s'établir dans les villes de Baja, Kolmar et Szucsava, ainsi que dans la ville et le district de Neamtzu. Mais les colons de la Moldavie eurent le même sort que ceux de la Walachie, ils se confondirent bientôt avec la population indigène.

Les hospodars de la Walachie ayant fait de Bukarest leur résidence, cette ville devint une des principales stations de commerce entre l'Orient et l'Occident. Des marchands allemands, venus de Transylvanie, s'établirent bientôt à Bukarest, qui dès la première moitié du XVIII[e] siècle compta une paroisse luthérienne.

Cependant,cette colonie eut beaucoup à souffrir

des guerres et des épidémies, et elle ne se recrutait d'abord que parmi les Saxons de la Transylvanie. Ce ne fut que vers les années 1830-40 que des colons, venus de l'Allemagne centrale et septentrionale, s'établirent sur les rives de la Dimbowitza; enfin, les événements de 1848 amenèrent de nombreux réfugiés allemands en Roumanie. L'occupation du pays par des troupes autrichiennes pendant la guerre de Crimée renforça aussi les colonies allemandes.

La statistique officielle de population a constaté dernièrement la présence à Bukarest de 3236 familles allemandes, représentant une population d'environ 13 000 âmes, et dans ce nombre ne sont compris que les Allemands de l'empire en exclusion de ceux de l'Autriche ou encore de ceux qui ont adopté la nationalité roumaine; de sorte que le nombre total des personnes parlant allemand peut être estimé à 20 000 âmes: et encore il faudrait doubler ce chiffre si l'on voulait tenir compte des Juifs allemands.

La plupart des Allemands de Bukarest appartiennent à la religion protestante, et leurs paroisses évangéliques forment un facteur important pour la conservation de leur nationalité. Une influence encore plus importante doit être attribuée aux écoles allemandes, qui sont nombreuses et renommées.

Les Allemands de Bukarest prennent une part très active à toutes les branches de l'industrie ;

ils occupent, en particulier, les premières places dans la librairie et ses industries accessoires. La première maison de joaillerie de la résidence est encore allemande, ainsi que la principale fabrique d'instruments de chirurgie. Les Allemands possèdent en outre de grandes fabriques de meubles et de voitures, des brasseries, des boulangeries et des boucheries. Enfin, plusieurs Allemands occupent de hautes positions comme médecins, architectes et pharmaciens.

Naturellement, les Allemands ont fondé à Bukarest de nombreuses sociétés de chant, de gymnastique, de tir, de secours mutuels, etc.

Le nombre total des Allemands établis dans les autres villes principales de Roumanie, telles que Iassy, Krajowa, Turn-Severin, Braïla, Galatz, Plojesti, etc., n'est point supérieur à celui de la seule colonie allemande de Bukarest.

Les campagnes de la Roumanie, en particulier celles de la Dobrutscha, comptaient, il n'y a pas bien longtemps encore, de nombreuses petites colonies allemandes; mais dans ces dernières années il s'est produit chez le peuple roumain un sentiment d'antipathie fort vif contre les Allemands, et la plupart de ces derniers, établis à la campagne, ont dû ou adopter la nationalité roumaine ou quitter le pays, et aujourd'hui les colonies agricoles allemandes ont cessé d'exister.

XIV

LES ALLEMANDS EN GALICIE ET EN BUKOVINE

En Galicie, sur environ 6 millions d'habitants on ne compte que 330 000 Allemands. Mais dans la Bukovine la proportion des Allemands est beaucoup plus forte; en effet, sur un total de 568 453 habitants il y a dans ce dernier pays 108 820 Allemands, soit près de 20 pour cent.

L'immigration allemande commença de bonne heure dans ces contrées. Casimir le Grand fit venir des colons allemands à Lemberg, où il leur fit construire une église; il leur donna en outre le droit de Magdebourg, et pendant deux siècles, soit jusqu'au règne de Sigismond I, toutes les affaires dans le sein du conseil de commune furent traitées en langue allemande. A Cracovie, le droit de Magdebourg avait été introduit un siècle plus tôt, ce qui attira de nombreux Allemands dans la ville et donna lieu à un commerce actif avec l'Allemagne.

Aujourd'hui, il existe en Galicie des localités dont la population est composée pour moitié de Polonais et pour moitié d'Allemands, aux environs de Bochnia, de Wieliczka et plus particulièrement aux environs de Sandor, où l'on compte douze localités habitées, par parties égales, par des Polonais et des Allemands. En outre il existe cinq villages allemands près de Mielce, sur la grande Wisloka, et huit autres plus à l'est en aval de Rzeszow dans la contrée de Leziesk. Enfin, on rencontre dans les parties occidentales de la Galicie quatorze villes et localités dans lesquelles Allemands et Polonais vivent côte à côte. Dans la Galicie orientale les Allemands sont groupés aux environs de Lemberg, à savoir dans la direction du sud-ouest jusqu'à Ustryk, et dans celle du nord-est jusqu'à Stojanow, où ils peuplent plusieurs villages. D'autres localités allemandes, au nombre de trente-quatre, se trouvent dans le cercle de Zokiew; elles portent toutes des noms allemands, à l'exception de douze.

Sans doute, une grande partie de ces populations parlant allemand sont d'origine israélite. A Lemberg, les Allemands et les Juifs forment plus de la moitié de la population; et à Cracovie, où les Polonais et les Juifs sont en nombre à peu près égal, on compte 10 000 Allemands proprement dits, soit le septième de la population.

Dans là Bukovine, comme nous l'avons dit, l'élément allemand est beaucoup plus important.

On y rencontre trois centres allemands principaux: Czernowitz, Moldarish-Kimpolung et Suczawa, situées dans la partie roumaine de la contrée. Les Allemands sont ici surtout agriculteurs et artisans. Ces derniers habitent principalement Czernowitz et ses environs, ainsi que neuf autres localités importantes. L'empereur Joseph II avait appelé dans cette contrée des Allemands, qui y fondèrent sept localités ; puis, dernièrement, des Allemands de la Bohême vinrent y fonder quatre nouvelles colonies. Enfin, des mineurs bavarois et autrichiens fondèrent douze localités dans les environs des mines et des salines. En Bukovine, comme en Galicie, une grande partie des personnes qui parlent allemand est composée d'Israélites; certainement un tiers au moins des 108 820 individus comptés comme Allemands appartient à l'élément juif.

XV

LES ALLEMANDS EN TURQUIE

Depuis de nombreuses années, des Allemands, et en particulier des Autrichiens allemands, se sont établis dans les principales places de commerce de l'empire ottoman, en Europe comme en Asie. A Constantinople leur chiffre est de plusieurs milliers d'habitants et plus de quarante grandes maisons de commerce sont entre les mains d'Allemands. A Andrinople vivent 25 familles allemandes, qui y ont fondé une école. A Salonique, on compte une seule maison de commerce allemande.

A Smyrne, il existait une colonie allemande dès le XVIIe siècle; elle formait une paroisse à elle seule, et possédait une école. Aujourd'hui, parmi les 4 000 étrangers établis dans cette ville on compte 200 sujets de l'empire allemand et 600 Autrichiens, alors que la population totale de Smyrne n'est pas moins de 180 000 habitants.

La ville se compose de trois quartiers: celui des Turcs, avec de longues rues escarpées et de misérables maisons de bois; le quartier des Juifs, également mal bâti; et le quartier des Francs, situé au nord et au bord de la mer, la plus belle partie de la ville. C'est là qu'habitent tous les Européens; c'est là aussi que se trouvent les diverses écoles, églises et hôpitaux fondés par les Anglais, les Français et les Allemands. Ces derniers possèdent en particulier un grand pensionnat de demoiselles, tenu par des diaconesses; de ce pensionnat dépend une maison de campagne située, sur les bords de la mer, à Kiòz-tepé.

La colonie austro-hongroise possède aussi un grand institut, la Mechitaristenanstalt, qui reçoit du gouvernement autrichien un subside annuel de 550 florins.

Les Allemands, par contre, ne possèdent pas d'église à Smyrne; le service religieux a lieu dans la chapelle hollandaise.

Dans la Syrie, autrefois riche et florissante, aujourd'hui déserte et couverte de ruines, on ne rencontre que peu d'Allemands. D'après le dernier rapport consulaire, leur nombre n'est que de 259 individus, dont 114 à Beirout, 86 à Damas et 69 à Saida. Ce sont des négociants et des artisans; aucun n'est riche, mais tous jouissent d'un certain bien-être. Les négociants ne disposent que de faibles capitaux. Les artisans, en particu-

lier les menuisiers, souffrent beaucoup de la concurrence que leur font les indigènes.

Beirout était à l'époque des Phéniciens, ses fondateurs, une grande place de commerce de la Syrie. Aujourd'hui, c'est la plus importante. Et cependant son port est très petit, et encombré par des blocs de rochers; autrefois il était beaucoup plus grand, et un vaste môle le protégeait. La ville a eu des sorts bien divers. Sa population s'est tour à tour augmentée ou diminuée; aujourd'hui, elle peut être de 80 000 à 85 000 âmes.

Il existe dans cette ville une colonie étrangère assez importante; elle se compose d'Anglais, d'Américains, de Français et d'Allemands: chaque nationalité a son école. La société des diaconesses du Rhin-Westphalie a fondé un orphelinat auquel se rattachent une école primaire et une école supérieure de jeunes filles, ainsi qu'une école supérieure de jeunes hommes. Depuis 1856, il y existe une église évangélique commune aux protestants des langues française et allemande. Après les massacres de chrétiens qui eurent lieu dans le Liban et à Damas, l'Ordre prussien de Saint-Jean fonda à Saïda un hôpital, qui fut bientôt transféré à Beirout. Cet hôpital, qui compte 55 lits, s'élève dans un vaste jardin; il a pour annexes une pharmacie, une clinique et deux bâtiments d'économie. On y soigne annuellement 500 malades, la plupart gratuitement; il reçoit un subside de 20000 francs de l'Ordre de Saint-Jean.

Mais tous ces Allemands établis dans les villes du Levant y sont venus les uns après les autres, sans aucun plan préconçu. En Palestine, par contre, des Anglais, des Américains, des Allemands ont plusieurs fois tenté de fonder des colonies. A partir de 1848 quelques familles se dirigèrent, à diverses époques, vers la Palestine ; en 1848 eut lieu une émigration plus importante ; mais la plupart des familles d'émigrants périrent ou rentrèrent dans leur pays. Dix ans plus tard fut fondée une colonie importante, celle des Templiers.

Elle doit son origine à un ecclésiastique wurtembergois du nom de Hoffmann, qui, dès 1848, était poursuivi par l'idée de réunir à Jérusalem le peuple de Dieu. On fonda d'abord une commune modèle dans le Wurtemberg; quant à l'émigration elle n'eut lieu qu'en 1868. On passa par Constantinople, où l'on fit d'inutiles démarches pour obtenir la cession d'un territoire ; l'expédition poursuivit néanmoins sa marche, et fonda une première colonie au pied du mont Carmel, près de la petite ville de Kaïphe. Une seconde s'établit près de Jaffa sur des biens acquis d'une Société américaine de colonisation, et une troisième, appelée Sarona, fut fondée au nord de la précédente. L'arrivée de quelques familles aisées de la Russie donna lieu à la fondation d'une nouvelle colonie dans la plaine de Rephaïm, près de Bethléhem, où l'on transporta le siège de la direc-

tion centrale des colonies, ainsi que l'école primaire et le Tempelstift, école supérieure établie d'abord à Jaffa. Hoffmann devint le directeur des colonies, dont les membres atteignent environ le chiffre de 1200 individus. Ces colonies de Templiers ne se trouvent nullement dans un état prospère. Au climat on s'est, il est vrai, insensiblement habitué, non toutefois sans que la mort fît de grands vides, surtout dans la colonie de Sarona ; mais des difficultés économiques, rendues plus sensibles par des discussions entre les colons, et le mépris que ceux-ci affectent ouvertement pour la population indigène arrêtent encore aujourd'hui le développement de ces nouveaux établissements.

Terminons nos pérégrinations dans l'empire ottoman par son État tributaire des bords du Nil. Les Allemands, proprement dits, ou les sujets de l'empire allemand n'y sont pas très nombreux; au recensement de 1878, on n'en comptait que 879. On les rencontre surtout dans les villes, et en particulier au Caire et à Alexandrie, en qualité de négociants, médecins, etc. On y remarque, toutefois, plusieurs grandes maisons de commerce allemandes.

Au Caire, les Allemands, dans plusieurs administrations, sont entrés au service du gouvernement ; ils y possèdent une société de secours mutuels, une maison de diaconesses et un hôpital.

TABLE DES MATIÈRES

